This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

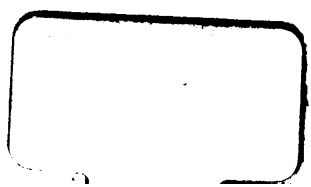
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THÉATRE

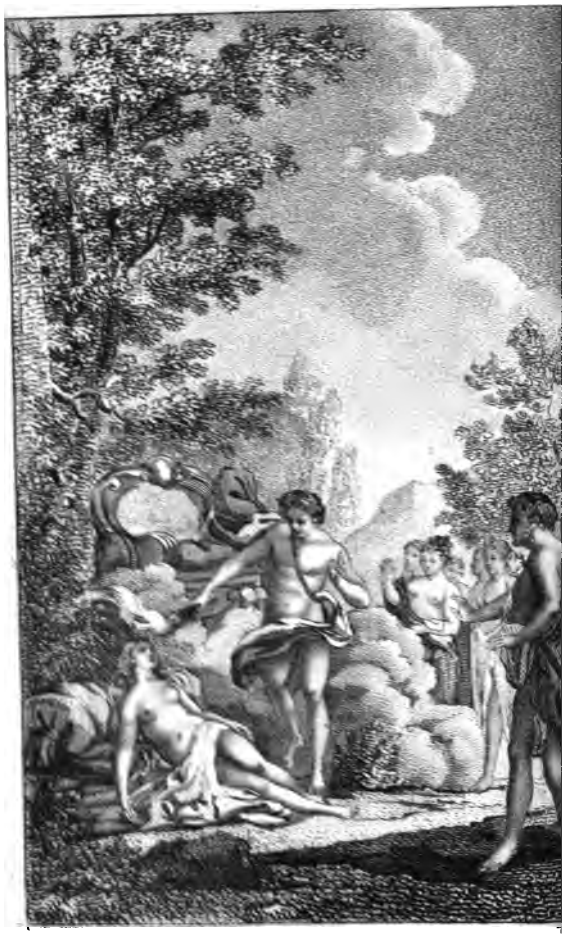
COMPLET

DE VOLTAIRE.

TOME 6.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE SAINTIN, RUE SAINT-JACQUES, 38.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



Lève-toi, cher objet, c'est l'amour qui l'ordonne.

Pandor, Act. 2. Sc. 1

THÉATRE

COMPLET

DE VOLTAIRE

AVEC

NOTES, REMARQUES ET VARIANTES.

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE GRAVURES.

TOME VI.

PARIS

LEFÈVRE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE LA HARPE, 26.

1854

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
203931A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1925 L

LE DÉPOSITAIRE.

PRÉFACE.

L'abbé de Châteauneuf, auteur du *Dialogue sur la musique des anciens*, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante :

« Molière nous cita mademoiselle Ninon de l'Enclos comme « la personne qu'il connaissait sur qui le ridicule fesait une « plus prompte impression, et nous apprit qu'ayant été la « veille lui lire son *Tartufe* (selon sa coutume de la consulter « sur tout ce qu'il fesait), elle l'avait payé en même monnaie « par le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scé- « lérat à peu près de cette espèce, dont elle lui fit le portrait « avec des couleurs si vives et si naturelles, que si sa pièce « n'eût pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entre- « prise, tant il se serait cru incapable de rien mettre sur le « théâtre d'aussi parfait que le *Tartufe* de mademoiselle « l'Enclos. »

Supposé que Molière eût parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartufe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de Ninon de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la sainte morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs ; il me répondit que non, mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre

25 X 26 4

les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, et au bout de six mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'Enclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépot pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'Enclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes: c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers; ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que

pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été « de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne « heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les « hommes et pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a « toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni « coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'indis- « crétion, la malignité, l'envie, et tous les autres défauts, « qui, pour être ordinaires aux femmes, ne blessent pas moins « les premiers devoirs de la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des passions selon « ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engage aussi, par une « suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement « dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exem- « ple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion « dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même « passion à laquelle ils attachent la honte des femmes, jusqu'à « en faire leur plus grand, ou plutôt leur unique crime, de la « même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, « et que la probité, qui comprend toutes les autres, est une « qualification aussi inusitée à leur égard, que si elles n'a- « vaient aucun droit d'y prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce ; et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle Ninon l'Enclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE L'AÎNÉ, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE LE JEUNE, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'AVOCAT PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie (*a*).

Mme AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ,

Jouée à la campagne en 1767.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILLE LE JEUNE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie (*b*)
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin,
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime:
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage:
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine;
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps (*c*),
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaîté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent;
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée, et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pie-grièche,
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grand airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits:
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie;
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuira pas.

NINON.

Ah! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas (*d*).

Aimez-la, quittez-la ; mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis ;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus ;
L'amour n'exige point de raison, de mérite (*).
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien :
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance (*e*) :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens ;
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.

(*) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime ;
Il eut mille vertus ; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir ; il l'a dit devant moi :
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je suis débauché ; mais, parbleu, j'ai des mœurs ;
Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses ;
Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond ; sa conduite est austère ;
Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guère ;
Il méprise le monde : eh bien ! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour ;

Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir : l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux :
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit ;
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage !
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige !

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige :
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots ;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, M. GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

M. GARANT.

Je me vois fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds...

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence (*f*).

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui dois.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, le contrefesant.

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé....
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui! son testament le fait assez connaître.

Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien ! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE COURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique ;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité,
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé, monsieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE COURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût ;

Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois :
C'est mon opinion.... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés ; je réponds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens... une allure mauvaise.
Je crains que, s'il était un jour trop à son aise....
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...

Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :
Je ne voudrais pour vous pauvreté ni richesse,
Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir,

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui....

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédîrons ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confîrai (*g*)...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous savez, le monde....

NINON.

Ah, monsieur!

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée et discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir, Gourville me laissa;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure:
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus;
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours; je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON, à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon :
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est point dans l'ordre ;
Dans l'exacte équité ; la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leur droits ;
Il faut pour préalable en faire l'inventaire
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cent mille francs en contrats bien dressés ?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés ?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent :
Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu....

(Il dit deux ou trois mots à l'oreille.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, fi donc !

M. GARANT, revenant encore, la tirant à l'écart.

La débauche, hélas ! de toute espèce,
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem ! que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame...

(bas, à Ninon.)
Il est très-inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant :
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon dieu ! le méchant !
Courtiser une fille ! ô ciel ! est-il possible ?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

M. GARANT, à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'est mauvais signe...

NINON, à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublirai pas.

SCENE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE,

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule :
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,

Ce fat dans le quartier séduit les idiots,
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés :
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame ;
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec !
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec ;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré :
De lui dire deux mots je me suis hasardé ;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(En élevant la voix.)

« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû ;
Monsieur, c'est de l'argent. » Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. « Voila deux mille écus,
Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
« Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin !
Enfin il a compris ce qu'il devait entendre :
Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission.
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
[redacted]ns sommes partis avec étonnement,
[redacted]recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE COURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur ;
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains :
Il a le cœur très-bon, je le sais, mais je crains

Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde
Ce goût pour la retraite, et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE COURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée ;
De sa sotte raison la mienne est étonnée :
Je lui parlerai net ; et je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE COURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de synderèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot sous son nom j'écris tous mes billets ;
En son nom prudemment les messages sont faits :
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez :
Vos discours de vertu seront peu mesurés,
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison :
A la mère toujours je dis qu'elle a raison ;
Je bois avec le père, et chante avec la fille ;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE L'AINÉ, tenant un livre; LE JEUNE GOURVILLE. Tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine!
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de son jardin,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisirs et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite (*à*),

Me font pitié, monsieur : j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne peux plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales ;
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère,
De probité, d'honneur... de vertu... de...

LE JEUNE GOURVILLE.

Je vois
Que déjà son beau style est passé jusqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrètement la paix dans les familles ;
Il garde la vertu des garçons et des filles :
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :
Allons dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux :
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux (*i*),
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE COURVILLE.

Quoi ! tout seul, dans un désert?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Oh ! je fréquenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE COURVILLE, en riant.

Madame Aubert !

COURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, oui, madame Aubert.

LE JEUNE COURVILLE.

Parente

Du marguillier Garant?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE COURVILLE.

La connais-tu?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Non ; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques ;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE COURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Oui : mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

LE JEUNE COURVILLE.

Chez sa cousine?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, oui.

LE JEUNE COURVILLE.

Cette femme de bien?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même, et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.

Je ne veux plus vous voir ; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre...

LE JEUNE GOURVILLE, en l'embrassant.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ, seul.

Je pleure sur son sort ; le voilà qui s'abîme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(Il s'assied et ouvre un livre.)
Que Garasse a raison ! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie !
(Il lit encore.)
C'est bien dit : oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(Il se lève.)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs ;
De se dire en secret : me voilà sans désirs ;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage ;
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !
Je rougis, quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance ;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance ;
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais...
(Il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.)

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien ! mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis bien résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété,
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde;
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir...
Pour les pauvres s'entend... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse,
Eh ! eh !...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit... Mon dieu, je vous les laisse,
Vous voulez bien encore en être embarrassé?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste et très-bon ; mais il est inutile :
La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir...
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrai bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux : mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice :
Sortez de la maison, et rendez-vous justice?
Cela n'est-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager (*k*).
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

M. GARANT.

Sentez la conséquence

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!... Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux ;
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

COURVILLE L'AÎNÉ

Ah ! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais (*l*).

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent ;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance.
Nous avons concerté que de cette maison (*m*)
Vous feriez, pour un tiers, une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre ;
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis ;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde ; oui, les dévots, les sages (*n*),
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante :
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

COURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu !

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(Il lève son genou.)

COURVILLE L'AÎNÉ, en signant.

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez de logis sortir dès à présent.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

COURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier:
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait:
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate,
Je suis Alcibiade: ah! que cela me flatte! (o)
Me voilà dans mon centre,

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savans et vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre:
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

COURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AÎNÉ.

NINON, à Gourville l'aîné.

Ah ! ah ! monsieur, vous sortez donc enfin !
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie ;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais !... j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez ; c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur !
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur :
En savez-vous la cause ?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais, vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'âme au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté;
Faux... avec fausseté; ses allures secrètes,
Sombres.....

NINON, riant.

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger...
Vous en riez?

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut bien le punir ;
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite ;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté (*p*) ;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous ?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Écoutez... Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Était-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Jusqu'au bord :
De notre ami défunt c'était le coffre-fort ;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyalement, sans scrupule (*q*),
Un bien considérable, une fortune ?

NINON.

Non ;

Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente (*r*),
Madame Esther, vous garde une amitié constante ;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

NINON.

A la cour ! moi, monsieur ! que le ciel vous préserve !
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner (*s*).
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame, oui, vous avez raison ;
Et votre sentiment est ici ma leçon.
(Il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)
Je dois avec candeur vous faire une ouverture (*t*)
Pleine de confiance et d'une amitié pure :
Je suis riche, il est vrai ; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh, qui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune ;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance ;

Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes surtout la noble faction (*u*),
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot-de-vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits;
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissans;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état:
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance:

C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh, mon dieu ! c'est par là qu'on réussit toujours (v).

NINON.

Oui, la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit !... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

NINON.

Mon dieu ! finissez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez.... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! et mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, le contrefesant.

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON, seule.

Quel indigne animal, et quelle ame de boue!
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux ;
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être, sans doute ;
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle ?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie !
C'est pour se marier ?... J'ai souvent même envie,
Tu le sais ; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence ;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance ;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette ?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon ! attendons-nous-y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront ; tu me planteras là :
Des filles de Paris je connais trop l'allure ;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs,
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent (*x*);
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talens;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;

Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carosse est montée.

PICARD.

Mon dieu, comme en amour on va vite à présent!
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps : on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuirai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? peux-tu en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause :
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;
Tenons la chambre propre : allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon ! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable ! il est donc déjà maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher... Cocher, chez le notaire :
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper que le traiteur apprête,
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;

PICARD.

Tant mieux; nous danserons : plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah. comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, dans le fond,

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes (*y*).

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse.

PICARD.

Eh quoi donc?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu'on m'enterre;

Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur ?

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ s'assied.

Je ne puis me tenir : ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés et allongent le cou.)

LISETTE.

Mon dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert (z).

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savans personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages :
J'y vais; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable,
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jusqu'à présent
La chose est très-commune, et le mal n'est pas grand.

COURVILLE L'AÎNÉ.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie:
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente:
Il sort, je reste seul; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné partout, me dit-elle; il est tard:
Je vous proposerais de dîner tête à tête,
Mais je vous ennuirais.... j'accepte cette fête.
Le repas était propre et très bien ordonné,
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie!

COURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! oui: ce vin grec la rendait plus jolie;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs:
Je l'entendais parler, je la voyais sourire *(aa)*
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons: monsieur Aubert arrive;

Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur?

COURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très-fâcheux:
Il m'applique un soufflet; je suis assez colère,
J'en rends deux sur-le-champ; nous nous roulons par terre,
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait;
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très-peu.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier et la rue:
On crie, on nous sépare; un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin:
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

COURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh, madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, tout essoufflé.

Ah, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette, à part.

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(Prenant Lisette à part)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie (*bb*);
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(Allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh, mon dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous: qu'a-t-on donc fait ici?
(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, sur le devant.

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(A Lisette, il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais; comptez sur moi

LE JEUNE GOURVILLE, à *Lisette*.

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(Revenant à Gourville l'aîné.)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias!

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd,

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fut très-décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidèle
Je cours la consoler et je vous réponds d'elle.
(Il sort.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère est d'un bon cœur : il oublie aisément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe ?

SCÈNE IV.

GOURVILLE L'AÎNÉ, L'AVOCAT PLACET, en robe.

L'AVOCAT PLACET, toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville.
Des Gourville l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très-humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, M. Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie ;
Je les révère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du Palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,

Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause...

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit....

COURVILLE L'AINÉ

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement;
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Non: mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle: et vous m'avez bâillé
Par vos productions bien de la tablature.

COURVILLE L'AINÉ.

Qui? moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même; et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains.
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères;
A nos yeux clairvoyans le poison s'est montré.

COURVILLE L'AINÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas:
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AINÉ.

Quoi?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! c'est une coquine; et je ferai serment
Que rien n'est si menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les sermens coûtent peu, monsieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infâmes visites (*cc*),
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop bénin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel!

L'AVOCAT PLACET

Poursuivons.... vous connaissez la mère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc?

L'AVOCAT PLACET,

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AINÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille; et très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure (*dd*),
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en billets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien;
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur-le-champ ces petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte et vous et vos billets!
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'intention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche;
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je reviendrai vous prendre en bonne compagnie;
Les lois sauront punir ces excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GOURVILLE L'AÎNÉ, seul.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée;
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée

Se complaisait en elle. et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu :
Je joue et je perds tout ; certaine Aubert maudite (*ce*)
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite ;
Je bois, on m'assassine ; en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laisse ; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir ni demeurer.
O Sagesse ! à quel sort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde !
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi.
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE L'AÎNÉ, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés ? quel bruit, quel tintamarre !
Que fait-on donc là-bas ? est-ce une autre bagarre ?
Est-ce madame Aubert qui vient me harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler ?

PICARD, accourant.

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande :
Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur :
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre,

COURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés ;
Déja l'on verbalise.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché,

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien, moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon....

LISETTE.

Ah, la femme est si faible!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine.
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappans le montrent chaque jour:
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaîra, mais j'ai quelques lumières;
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières:
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette,

Quand elle est neuve encore ; à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée ;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant !
Ninon n'en fera rien pour notre ami Gerant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais ! Ninon margouillière !

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagans ;
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie :
Tout passe et tout renaît ; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra !
Comment sauver Agnant, cette fille si chère !
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet et de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant ;
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui ; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe ;
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon ! tout s'apaisera ;
Car enfin tout s'apaise : un quartant suffira.

Pour faire oublier tout au bon homme de père :
Et plus en ce moment sa femme est en colère.
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ, poursuivi par madame AGNANT; M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, courant.

Au secours !

Mme AGNANT, courant après lui.

Au méchant !

M. AGNANT, courant après Mme Agnant.

Qu'on l'arrête !

L'AVOCAT PLACET, courant après M. Agnant.

Au voleur !

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! j'ai le nez cassé !

Mme AGNANT.

Je suis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme,
Es-tu morte en effet ?

Mme AGNANT, à Gourville l'aîné.

Non,... Séducteur infâme,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, madame, pardon !

Mme AGNANT.

Détestable hypocrite !

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés !

Mme AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! Je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Mme AGNANT.

(Au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encor !... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi ;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère ;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable ;
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà :
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peser ; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la partout où vous la trouverez,
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

Mme AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu !

LE JEUNE GOURVILLE, à part, à son frère.

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, prenant Mme Agnant à part.

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, à son frère.

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur du monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaisant visage!

Mme AGNANT.

C'est un impertinent

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis....

LE JEUNE GOURVILLE, fesant signe à son frère.

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

LE JEUNE GOURVILLE, prenant les lettres.

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE COURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE COURVILLE.

Oui, mais je vais vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche, Mme Agnant se jette dessus et en prend une.)

COURVILLE L'AINÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme AGNANT, à Courville l'aîné.

Fripon,
N'iras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Mme AGNANT, prenant des lunettes.

Écoute.... «La vertu que je veux vous montrer
«Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
«Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide.....
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

COURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE COURVILLE, versant à boire à M. Agnant.

Voisin.

M. AGNANT.

De la vertu!

LE JEUNE COURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(A Mme Agnant.)
Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, ayant bu.

Peste! il est admirable!

LE JEUNE COURVILLE, à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table;
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE COURVILLE, à l'avocat Placet.

Et vous?

L'AVOCAT PLACET boit un coup.

Il est fort bon: mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE COURVILLE en présente à son frère.

Vous, mon frère.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux:
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie;
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

A Mme Agnant.

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour:
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant!

COURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie;
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment:
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant:
Il me rendra justice.

Mme AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme.

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, en buvant, et le regardant ensuite fixement.

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous :
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, toujours assis, et le verre à la main.

C'est votre faute aussi, ma femme; et, franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement :
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant,
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on sait votre influence;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader! eh quoi?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

Mme AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien....

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(Il sort.)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, (hors GOURVILLE AÎNÉ); LE JEUNE GOURVILLE, prenant par la main M. et Mme AGNANT.

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire

Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère:
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant ;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Mme AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée :
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé ?.... fi ! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer ;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, toujours bien fixe, et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens ?

L'AVOCAT PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains : j'avoue ingénûment

Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise ;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissension ;
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destin fatal
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte :
Madame, c'est à moi de réparer sa faute ;
Pour Sophie, il est vrai, je n'ous aucun désir ;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien, un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père ;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs ! grand dieu !

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé ;

Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mme AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE COURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT, à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils!

LE JEUNE COURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît....

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

Mme AGNANT.

Ils ne le seront plus,
(Elle le pousse.)
Cent mille francs.... Allez.

M. AGNANT, le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

Mme AGNANT, lui faisant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, lui fesant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, en le retournant.

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonsoir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.
(L'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

Mais, que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : et ma fille ? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus.... c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très certainement,
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(Il fait un pas pour sortir.)

Mme AGNANT, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

Mme AGNANT, l'arrêtant encore.

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter.... va, mon fils.... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle?

LE JEUNE GOURVILLE, en s'en allant.

Oh, oui! tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ; c'est une dégourdie,
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler ;
Mais sitôt qu'elle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires ;
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment ? cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans ;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

Eh bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement ; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons :
Et qu'outre sa richesse a tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens, des patrons, du crédit !
Quels discours !

Mme AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille,
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous !

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison :
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis, parbleu, touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,

Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendresse
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

Mme AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étoudi la folie est extrême;
Il séduit tour à tour les filles du Marais;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, en buvant un coup.

C'est dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, madame, quel train! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant:
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie:
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,

Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune et les plats complimens:
Sa mère m'accueillit par droit de voisinage;
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien; Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chère belle-mère;
On la voit rarement; encor moins le beau-père:
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien.
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième,
Le mariage forme et dégourdit les gens.

MINON.

Il en a grand besoin; tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manque rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir.
Pour toi, ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Gérant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui;
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

MINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être; il promet, et je donne.
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah ! Picard, quels bienfaits !

(En montrant sa bourse.)

Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand..., et que je ne désire
Rien plus..., sinon qu'il dure..., et que Lisette et moi
Nous sommes obligés..., mais aide-moi donc, toi ;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah ! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est point notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant, et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raison, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disait qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme !

NINON.

Oh, oui!... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remue-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire, attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître;
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah ! vos yeux sont ouverts ;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse ;

Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution :
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

COURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs;
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire :
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous serez convaincu bientôt, comme je crois,
Que ces hommes de bien sont différens de moi :
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, amenant M. et Mme AGNANT, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh, mon dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Mme AGNANT.

Est-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! soyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien, moi je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien.
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs

Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps :
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grâce,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Mme AGNANT.

Ah ! souffrir, que je crie ou quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons sans mot dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, ou vos quelques mille comptes
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. AGNANT.

Oui, parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mme AGNANT.

Ah ! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et Mme AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mme AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend, et chacun se marie.
(A Courville l'aîné.)
Soupera-t-on bientôt? allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

COURVILLE L'AÎNÉ.

(A Ninon.)
J'y suis bien neuf encore.... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment, oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LESTRE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE V. et dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, M. GARANT, *après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre; les domestiques derrière.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.

(A Mme Agnant.) (A M. Agnant.)
Madame, permettez.... un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira ; mais avant d'y sourire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins ;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble ; ils seront enchantés
De votre prud'homie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte au gros caractère
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet ;
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge,
(Montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge,
(A Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts :
Ma fille paira cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, arrêtant M. et Mme Agnant, et les ramenant tous deux par la main.

Mon dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON, à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer;
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah, vraiment! je n'ai garde.

Mme AGNANT, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous?

NINON, à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens, et quelles sont mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, à madame Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

Mme AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux,
Et ses amis secrets tous bien d'accord entre eux;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, faisant la révérence à la compagnie.

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient;
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent;
C'est un crime effroyable, et que les lois punissent.
(A M. Garant.)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE NOUVELLE.

Ah! fort bien.

M. GARANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT, au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt à me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(Aux autres personnages.)

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,

Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus ;
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez ; voilà, je pense, un testament fort sage :
Il est en ma faveur ; c'est pour moi tout le bien :
J'en ai le cœur percé ; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

Mme AGNANT.

La brave femme !

NINON, en montrant les deux Gourville.

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagemens ;
Une plus digne épouse, et d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, à madame Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, en s'en allant.

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, lui serrant la main.

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vil imposteur, qui m'en fis tant accroire (*gg*).

M. AGNANT, le saisissant par le bras.

Et pourquoi t'en aller ? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, se débarrassant d'eux.

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, lui faisant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.

Acceptez ce dépôt ;
Vous les gardez si bien.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons là ce mariage.

LE JEUNE COURVILLE, à Ninon.

Ah ! je suis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître !

Mme AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah ! croyez que dès qu'elle sera
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse ?

FIN DU DÉPOSITAIRE.

VARIANTES DU DÉPOSITAIRE.

L'édition de 1772, porte :

(*a*) M. Armant, bon diable, bon ivrogne, bon bourgeois. Mme Armant, habillée et coiffée à l'antique, grande acariâtre, et bonne femme.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*b*) La pièce commençait ainsi :

NINON.

Mon indulgence est grande, et c'est la mon partage ;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge ;
Mais si j'eus des amans, ils sont tous bien amis.
Malheur aux cœurs mal faits, toujours mal assortis,
Se prenant, se quittant par pure fantaisie,
L'un à l'autre étrangers le reste de leur vie !
Eh bien ! vous aimez donc cette petite Armant ?

LE JEUNE COURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant !
Ce n'est point sa beauté, sa grâce que je vante,
Mais sa naïveté. Sa douceur est charmante ;
Et j'ai su que depuis qu'elle a ses dix-sept ans,
Elle n'a demandé pour grâce à ses parens
Que la permission de pouvoir faire usage
De la proximité de notre voisinage.
Elle me vient souvent voir en particulier.
Son esprit me surprend, sait tout et s'instruit ;
Et ne tient point du tout de sa sotte famille.
J'aime sincèrement cette petite fille ;
Je voudrais son bonheur, elle me fait pitié,
Et, je vous l'avouerai, cette seule amitié
M'engage à recevoir et le père et la mère
Je me suis aperçu qu'elle avait su vous plaire.
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion.
Un certain avocat, etc.

(c) NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère est bien revêche,
Sotte.... un oison bridé devenu pie-grièche,
Bonne diablesse au fond.

(d) Je vous l'ai déjà dit, elle est pleine d'appas :
Mais elle aura du bien, certaine vieille tante,
Dont je sais qu'elle hérite, a mille écus de rente;
Et si dans votre amour vous pouviez persister....
Nous verrons; c'est vous seul qu'il faudra consulter.
Aimez-la.

(e) Vous saurez à quel point j'avais sa confiance :
Je dois à ses enfans quelque reconnaissance,
Notre union fut pure, et de si nobles nœuds
Seront les seuls liens qui nous joindront tous deux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! je vous dois tout : tant de bonté m'accable.

(f) Que les pauvres bientôt seront dans l'abondance.

(g) Immédiatement après ce vers, on lisait :
Vous êtes éclairée, avisée et discrète.

(h) Vos propos indécens, comme votre conduite,
Me font pitié.

(i) Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux
Qui nous laissent dans l'ame un vide épouvantable....
Un vide.... un repentir.... un repentir durable....
Oui, je renonce au monde après cet entretien,
Et je ne vivrai plus qu'avec des gens de bien;
Ou je vivrai tout seul, tout seul.... avec mes livres,
Loin de ces passions dont tant de cœurs sont ivres,
Comme je vous l'ai dit; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

COURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort; et je vois avec peine
Que sa mauvaise tête à sa perte l'entraîne...
Qu'Épictète a raison!
(k) A la faire sortir à dû vous engager.
Déjà plus d'une fois ici ma conscience
Sur elle votre frère eût rompu le silence;
Mais j'ai cru vous devoir quelque ménagement,
Je n'en puis plus garder sur ce déréglement.

COURVILLE.

Voilà donc la raison....
(l) Pour la philosophie,
(m) Pour bien faire... écoutez... vendez-moi la maison...
Ou bien passez-moi... il... quelque donation.
(n) Cette idée est profonde. Il a raison. Les sages
Sur le reste du monde.
(o) Votre amitié, vos soins, vos conseils, tout me flatte.
(p) Désespéré, perdu, dans le vice entêté;
L'autre est un fourbe, ingrat, perfide, artificieux.
(q) Vous avez amassé, justement, sans scrupule.
(r) Des gens considérés, même en place importante,
Sont liés avec vous d'une amitié constante.
(s) Ne les puis-je avertir de nous abandonner.
(t) Je voudrais... je me sens embarrassé peut-être
Assez mal à propos, plus que je ne puis l'être;
Je voudrais revenir sur un certain discours
Que vous avez eu l'air d'interrompre toujours.
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture
Pleine de confiance et d'un amitié pure:
Je vis honnêtement; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

SIMON.

Je le crois honnêtement.

GARANT.

Il nous faut un état, vous êtes de mon âge;
Je suis aussi du vôtre.

SIMON.

Oui, mais le mariage
Ne convient point du tout à mon humeur: je crois,

Par cent bonnes raisons, qu'il n'est pas fait pour moi.
Pour changer, il faudrait qu'une très-grande aisance
Parût à ma vieillesse assurer l'opulence.

GARANTI.

Eh! je viens vous l'offrir; de nos biens rassemblés, etc.
(u) Et si vous le voulez, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général,
Nous ferions en secret mille bonnes affaires
Qui produiraient beaucoup en ne nous coûtant guères.
Et votre rare esprit....
(v) Eh! mon dieu, c'est par là qu'on réussit souvent:
Cette monnaie est fausse, elle a du cours pourtant.
(x) Marguillier, receveur, ayant beaucoup d'argent.
(y) C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

GOURVILLE s'assied.

Je ne puis me tenir. Ah! Lisette, écoutez.
(z) Chez la discrète Aubert rendez-vous à dîner,
Avec lui, me dit-il, il y doit amener
Bientôt quelques docteurs, tous savans personnages.
(aa) Je l'écoutais parler; je le voyais sourire
Avec un agrément que l'on ne peut décrire,
Le poison le plus doux dans mes veines glissait,
J'étais hors de moi-même; elle s'attendrissait,
Nous nous attendrissons. Monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'une craintive,
Comme une femme, enfin, prise avec son amant;
Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment!
Aubert est un brutal; et, craignant quelque esclandre,
J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre.
Je sors en maudissant les Auberts, les Garants,
Et donnant de bon cœur au diable les savans.
Ah, Lisette! Picard! le sage est peu de chose!
(bb) Lisette, écoute-moi; la petite Sophie
Vient de fuir chez madame, et je te la confie:
Sous sa protection elle vient se placer,
Pour éviter l'hymen où l'on veut la forcer;
Mais surtout prends bien garde....
(cc) Et chez madame Aubert vos secrètes visites,
Cet excès dont partout vous êtes accusé....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi!

PLACET.

Vous! tout le quartier en est scandalisé.
On connaît les dangers de votre caractère.
(*dd*) Au choix de ma personne
Justement résolue, à sa fille elle ordonne
De rompre tout commerce avec vous, et demain
D'être prête à l'autel pour recevoir ma main,
Cet ordre positif l'a soudain décidée;
Du logis maternel elle s'est évadée;
On dit qu'elle est chez vous.
(*ee*) J'ai fort bien réussi! je crois que mes bêtises
Des plus grands libertins égalent les sottises;
Je suis, sans avoir tort, de tout point confondu:
C'est là payer l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat.
(*ff*) Fin de l'acte, dans l'édition de 1772.

L'édition de Kehl porte:

(*gg*) Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

SOCRATE.

PRÉFACE

DE M. PATEMA, TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain : elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. Thompson. Le célèbre Addison avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de *Caton*. Addison pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encore au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu que celle de Caton. Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Addison regardait Caton comme la victime de la liberté, et Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet *la Mort de Socrate* aurait fait peu d'impression peut-être dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. Richard Steele dit expressément dans le *Tattler* « qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice « le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. » Le succès de *Caton* ayant enhardi Addison, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de *la Mort de Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'état, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thompson son élève : celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, etc., et finit sa carrière par *la Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis M. Dodington et M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakespear, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre Xantippe, femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari et l'aimant; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté; et, quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, et l'autre à l'*Iliade*. M. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thompson, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté *la Mort de Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. Thompson.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatema n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.
ANITUS, grand-prêtre de Cérès.
MÉLITUS, un des juges d'Athènes.
XANTIPPE, femme de Socrate.
AGLAÉ, jeune athénienne élevée par Socrate.
SOPHRONIME, jeune athénien élevé par Socrate.
DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE ET ACROS, }
JUGES.
DISCIPLES de Socrate.
NONOTI, }
CHOMOS, } PÉDANS PROTÉGÉS PAR ANITUS.
BERTIOS, }

SOCRATE,

DRAME,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE FEU M. THOMPSON,

PAR FEU M. BATEMA, comme on sait.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui, sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse; vous, Terpandre, je vous demande que deux grands candélabres d'argent, et à vous une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela mentuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup; et surtout ne manquez jamais d'amener le peuple sous les yeux des gens de qualité qui ne font point assez de cas de vous, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis ; les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux et si justes ! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans, et les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

SCÈNE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien ! ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh ! monseigneur, je ne suis point jalouse ; et pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé, Agaton, père d'Aglaé, a laissé,

dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres : qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable! voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh, bon jour, mon cher Socrate, le favori des dieux et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois; et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science, et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible : et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agaton, qui était mon ami, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement: son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion, sont dignes de votre belle ame. Mais on sait assez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous: mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître: elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCÈNE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(Il sort.)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois: il me sert de père, et il forme mon ame

ANITUS.

Eh bien ! s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre! Ah ! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAÉ.

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie.

AGLAÉ.

Sophronime n'est point impie; il lui est attaché dès l'enfance ; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée : il ne tient qu'à moi d'être sa femme ; mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

AGLAÉ.

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

AGLAÉ.

Non assurément : car, n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels ?

AGLAÉ.

Point du tout : je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

L'Être suprême ! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler ; vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés : je le veux croire : mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue ; et j'en suis très-

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contra

tez : je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune : songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe, et que la fortune reste ; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille ; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(Anitus sort.)

(Aglaé seule.)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime : hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCÈNE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Chère Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux ! moi qui voudrais les payer de mon

sang ! moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous! moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie! Vous pleurez, et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne puis le croire ; vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée : je jure que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, et que je méprise ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire : c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le désirer, me refuse ; et, en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt

notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés; son père m'a fait son tuteur, et non pas son tyran: je fesais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé; mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont, du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa vertu: vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie, que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père, qui est mort dans la pauvreté, qui ne laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime: je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien: si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux, mais j'avoue que je n'en ai pas la force;

et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament; mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée: j'ai vu de mes yeux ma misère; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je sais travailler de mes mains: c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut: mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône; mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate; il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout à l'heure.

SCÈNE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari : la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise ; mais vous n'avez rien ; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit ; venez, suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction ; j'aime qu'on m'obéisse, et vite ; C'est pour votre bien, ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel ! ah chère Aglaé !

SOCRATE.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, et surtout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde ; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous, qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire : Drixu est votre fait ; vous me remercirez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps ; tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans ; marquez-lui toute sorte de déférences ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur, comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant laissé une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi, je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé : c'est bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? Je connais la rage de mes ennemis, je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai : mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ,

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi : ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis : je trahirais l'amitié et la confiance, si je fesais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute : le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père : c'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah, que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment, vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre, par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple : et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole : ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux! vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans? qui paiera vos médecins, quand vous serez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce cou tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes, et ma sotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des lisières; vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Écoutez; il n'y a qu'un mot qui serve : rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout ce que je pouvais vous céder par les lois; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures; à vous aimer malgré votre humeur. (Il sort.)

SCÈNE IV.

XANTIPPE, seule.

Le vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui ; et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien ! madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! Il me le paiera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez point contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui : c'est un imbécile, je le sais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde : cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, et avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je. J'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres : laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus : vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est interressé : cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler : nous le mettrons en danger de sa vie : alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par là nous remplirons tous nos devoirs : il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même : il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous ; que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate : c'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'aréopage contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui, assurément, monseigneur; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne le cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui; mais quelle espèce d'impiété?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh! laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès : vous viendrez crier au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de vivre heureux sur la terre.

SCÈNE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

NONOTI.

J'ai travaillé, monseigneur; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et par conséquent Socrate est un ennemi de l'état qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi ; je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation ; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je ; dépêchez-vous. Eh bien ! savant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit ; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios ?

BERTIOS.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui; nous nous connaissons trop l'un l'autre.

SCÈNE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS.

Monsieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense : unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux; mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici : je sais que vous êtes un fripon, vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant : nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS.

On ne peut mieux parler. (A part.) Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise!

MÉLITUS, à part.

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur

dans la geôle, et lui faire avaler une pinte de cigüe à mon plaisir?

ANITUS.

Or ça, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent : j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami; comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCÈNE IX.

ANITUS, MÉLITUS, QUELQUES JUGES D'ATHÈNES, qui passent sous les portiques. (Anitus parle à l'oreille de Mélitus.)

DRIXA, TERPANDRE, ACROS, ensemble.

Justice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice!

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Justice au nom du peuple!

MÉLITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Contre Socrate!

MÉLITUS.

Ah! ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie : il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans les temples, que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique; il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu : c'est un athée.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accusations très-graves et très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'état est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute : je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve! O ciel! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout à l'heure?

LES JUGES, ensemble.

Oui, en prison! vite en prison!

MÉLITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre : nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre; mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira : car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En prison! en prison!

SCÈNE X.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE, enchaîné; VALETS DE VILLE.

XANTIPPE.

Eh, miséricorde! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable : hélas, il est plus bête que méchant. Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu; chargez-moi de fers; je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont

tous ; ils vous poussent des argumens jusque sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCÈNE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Écoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide et sublime ; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez moi ; de quelque philosophie que votre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront,

allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste : je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage. (On l'emmène.)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible : ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher : il faut l'abandonner à son sens répronvé, et le laisser mourir impénitent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES JUGES, assis sur leur tribunal; SOCRATE, debout.

UN JUGE, à Anitus.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste, et athée; répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah! le scélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je; sa nature est d'être infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre; chaque être est intimement lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein; il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il

daigné former des génies, des démons, plus puissans et plus éclairés que les hommes : et s'ils existent, ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un dieu et un père. Ce dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais : il vous est permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez que l'Être éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie !

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez, et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité, de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien peut-être Persée, Hercule, et Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de dieu que de chercher à lui plaire, et d'être justes. Méritez ce titre, en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MÉLITUS.

Que de blasphèmes et d'insolences !

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités ! on ne sait ce qu'il veut dire.

ANITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonne-

mens ; ce n'est pas là ce qu'il nous faut ; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout ; ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente, mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable ; ils savent rire de vos petits dieux, et il ne savent pas adorer le dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout-puissant.

MÉLITUS.

Ah ! le blasphémateur ! ah ! le monstre ! il n'en a dit que trop : je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui : et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MÉLITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin ?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin : et vous, et l'aréopage, n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate.

(Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.)

Vous l'avez entendu, auguste aréopage institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats et plus de soleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'état, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(Anitus sort, et les juges opinent.)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE, à celui qui vient de parler.

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (On l'amène.) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent, par notre bouche, à boire de la ciguë, tant que mort s'ensuive.

SOCRATE.

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, sortant.

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'état au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise, après tout, de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner.

SCÈNE II.

SOCRATE, seul.

Depuis long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant lui je dois bientôt paraître. Mais la voilà : il faut se résigner à tout.

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE, LES DISCIPLES DE SOCRATE.

XANTIPPE.

Eh bien! pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? mon dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, à la tête des disciples de Socrate.

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous fesions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non; puisque nous pensons, nous penserons toujours: la pensée est l'être de l'homme: cet être paraîtra devant un dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit; je n'y entends rien: on pensera toujours, parce qu'on a pensé! Est-ce qu'on se mouchera toujours

parce qu'on s'est mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEÔLIER OU VALET DES ONZE, apportant la tasse de cigüe. Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence! je te dévisagerai, monstre!

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même: je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(Il prend le gobelet.)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juste! les fanatiques ont proscrit le sage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(Il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(Il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous souriez?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie.

(Il boit.)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas ! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis, il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens ?

SOCRATE.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul dieu et les ennemis de la superstition.

CRITON.

Hélas ! faut-il que vous soyez une de ces victimes ?

SOCRATE.

Il est beau d'être la victime de la divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges : ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCÈNE IV et dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS; AGLAÉ, SOPRONIME.

AGLAÉ.

Divin Socrate, ne craignez rien; Xantippe, consolez-vous; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus: tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple: on le poursuit lui et ses complices; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON,

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment? il n'est plus temps! juste ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée!

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, et songez que, pour l'être, il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !

FIN DE SOCRATE.

SAMSON.

AVERTISSEMENT.

M. Rameau, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était près de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de *Mahomet* ou du *Fanatisme*, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de *Samson*. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie Italienne, et que Samson y fît des miracles conjointement avec Arlequin, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'académie de musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme dénué de son plus grand charme, et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus et d'Adonis trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord : c'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

Cicéron, dans son excellent livre de la *Nature des dieux*, dit que la déesse Astarté, révérée des Syriens, était Vénus même, et qu'elle épousa Adonis. On sait de plus qu'on célébrait la fête d'Adonis chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane et du sacré, se place ici de soi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.
PLAISIRS ET AMOURS.
BACCHUS.
HERCULE.
LA VERTU.
SUIVANS DE LA VERTU.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRÊTRE.
LES CHŒURS.

PROLOGUE.

(*Le théâtre représente la salle de l'Opéra.*)

LA VOLUPTÉ, *sur un trône, entourée des* PLAISIRS *et des* AMOURS.

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine
Je règne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, plaisirs, jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHŒUR *à parodier.*

Répandons, etc.

LA VOLUPTÉ.

Venez, mortels, accourez à mes yeux;
Regardez, imitez les enfans de la gloire:
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.
(*Entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.*)

BACCHUS, *à Hercule.*

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre:
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre;
Mais parlons avec liberté:
Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle est la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté?

HERCULE.

Ah! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai soutenus:
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole et les plaisirs paisibles.

Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du sang des humains rougir la terre et l'onde ;
Quel plaisir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde ?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le souvenir de mes brillans forfaits ;
Et par mes présens secourables
Je ravis la raison aux mortels misérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(*Ensemble.*)

Volupté, reçois nos hommages ;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux et les sages :
Sans tes plaisirs, sans tes doux avantages,
Est-il des sages et des dieux ?

UN AMOUR.

Jupiter n'est point heureux
Par les coups de son tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens si précieux
Qu'il vient goûter sur la terre.

Le Dieu qui préside au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il son reste tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde ?

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire :
Les sages sont des amans ;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, suivez les amours ;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours ;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit?
Quelle est cette nymphe sévère
Que la Sagesse conduit?

CHŒUR.

Fuyons la Vertu cruelle;
Les plaisirs sont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des plaisirs et des jeux,
Nécessaire aux mortels, et souvent trop fatale,
Non, je ne suis point ta rivale:
Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.
Sans moi, de tes plaisirs l'erreur est passagère;
Sans toi, l'on ne m'écoute pas:
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai besoin de tes appas.
Je veux instruire, et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la Vérité.
Disparaissez, guerriers consacrés par la fable:
Un Alcide véritable
Va paraître en ce lieu, comme vous enchanté.
Chantons sa gloire et sa faiblesse,
Et voyons ce héros, par l'amour abattu,
Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la Mollesse.

CHŒUR *des suivans de la Vertu.*

Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

SAMSON,

OPÉRA,

1732.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX CORYPHÉES.

Tribus captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable;
Leur fureur est implacable,
Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Race malheureuse et divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous:
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses dieux parmi nous.

Des prêtres mensongers, pleins de zèle et de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat sauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous!

CHŒUR.

Nous bravons leur courroux;
Le Seigneur seul a notre hommage.

UN CORYPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce Espérance,
Trésor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce Espérance.

SCÈNE II.

LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, les prêtres des idoles, dans l'enfoncement, autour d'un autel couvert de leurs dieux.

SECOND CORYPHÉE.

Ah! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.
Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices;
Fuyons ces monstres adorés:
De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Esclaves, demeurez,
Demeurez; votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorsqu'il vous abandonne;
Adorez les dieux créateurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos apôtres,
Mutins toujours, vaincus, et toujours insolens;
Obéissez, il en est temps,
Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!
Périsse, périsse
Ce temple et cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois?

CHŒUR.

Nous méprisons vos dieux, et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCÈNE III.

SAMSON entre, couvert d'une peau de lion. LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

SAMSON.

Quel spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent!
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inspire-moi;
Venge ta cause, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.
Tombez, dieux ennemis, soyez réduits en poudre!
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, et lance ici sa foudre;
Il suffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis, soyez réduits en poudre!

(Il renverse les autels.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort ;
Le ciel se tait ; vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains ;
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains ?

CHŒUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi, le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son appui ;
Il vous armera du tonnerre,
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez, tous vos maux vont finir ;
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir ;
En domptant les lions, j'appris à vous servir ;
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

(Air.)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,

Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

(Autre air.)

L'hiver détruit les fleurs et la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté;
L'affreux esclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève sa grandeur, et nourrit sa fierté.
Liberté! liberté!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente le péristyle du palais du roi : on voit, à travers les colonnes, des forêts et des collines : dans le fond de la perspective, le roi est sur son trône, entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI.

Ainsi ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir.
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson, les séduit et vous brave :
Sans doute il est armé du secours des enfers !

LE ROI.

L'insolent vit encore? Allez, qu'on le saisisse ;
Préparez tout pour son supplice ;
Courez, soldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils sont les ennemis et le rebut du monde,
Et, détestés partout, détestent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS, derrière le théâtre.

Fuyons la mort, échappons au carnage ;
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, entrant sur la scène.

Il est vainqueur, il nous menace ;
Il commande aux destins ;
Il ressemble au dieu de la guerre ;

La mort est dans ses mains,
Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats!
Quel démon pour lui se déclare?

SCÈNE II.

LE ROI, LES PHILISTINS, autour de lui ; SAMSON, suivi des Hébreux, portant dans une main une massue, et de l'autre une branche d'olivier.

SAMSON.

Roi, prêtres ennemis, que mon dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfesante
Dans cette main sanglante
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui souffle à son choix
Et la mort et la guerre,
Qui vous tient sous ses lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien! quel est ce dieu? quel est le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous?

SAMSON.

Vos soldats mourans sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.

Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Respectez désormais les enfans d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi, qu'un sang philistin je fasse un tel outrage!
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux!
Votre dieu sera-t-il plus puissant que mes dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver; voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.
Marbres, obéissez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrens.
(On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amollis?
Les élémens lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien! vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance:
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats;
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(Tout le théâtre paraît embrasé.)
Brûlez, moissons; séchez, guérêts;
Embrasez-vous, vastes forêts.
(Au roi.)
Connaissez quelle est sa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embrase, tout se détruit;
Un dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel! ô ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suspends, suspends cette rigueur,
Ministre impérieux d'un dieu plein de fureur!
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître:
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder.
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre:
A tes dieux infernaux va porter ton effroi;
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône et leurs temples;
Tremble pour eux et pour toi.

SCÈNE III.

SAMSON, CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans:
Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats:
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage;
La gloire est à son bras;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds ;
Le berger se repose, et sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire ;
Sonnez, annoncez sa victoire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente un bocage et un autel, où sont Mars, Vénus, et les dieux de Syrie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DALILA, PRÊTRESSE DE VÉNUS; CHŒUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels;
Éveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.
Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats;
Prépare
A ce barbare
Les fers et le trépas.

DALILA.

O Vénus! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

« Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
« Touche à son dernier jour :
« Fléchissez ce héros ; qu'il aime, qu'il soupire !
« Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour. »

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, etc.
Dieu des plaisirs, etc.

DALILA.

Il vient plein de colère, et la terreur le suit ;
Retirons-nous sous ce épais feuillage.
(Elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.)
Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON, seul.

Le dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble et tout fuit ;

Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage
Que son nom seul en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage
N'ont fait que l'irriter ;
Ils sont tombés, la mort est leur partage.
(On entend une harmonie douce.)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(Il s'endort sur un lit de gazon.)

SCÈNE III.

DALILA, SAMSON.

CHŒURS DES PRÊTRESSES DE VÉNUS, y révenant sur la scène

Plaisirs flatteurs, amollissez son ame,
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

DALILA.

Vénus, inspire-moi, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible :
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON se réveille, entouré des filles de Gaza.

Où suis-je? en quels climats me vois-je transporté?
Quels doux concerts se font entendre?
Quels ravissans objets viennent de me surprendre?
Est-ce ici le séjour de la félicité?

DALILA, à Samson.

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'Amour en ordonna les jeux,
C'est l'Amour qui les apprête:
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel est cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure,

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter;
Ces forêts, ces oiseaux et toute la nature
Se taisent pour vous écouter.

DALILA se met à côté de samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins;
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains:
Alors tout fut heureux dans une paix profonde:
Tout l'univers aima dans le sein du loisir;
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas! que sa voix m'intéresse!
Que je suis étonné de sentir la tendresse!
De quel poison charmant je me sens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré :
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel ! ô trouble inconnu !
J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.
Je suis changé ; j'éprouve une flamme naissante.
(A Dalila.)
Ah ! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse ;
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis !
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

SCÈNE IV.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

Ne tardez point, venez : tout un peuple fidèle
Est prêt à marcher sous vos lois.
Soyez le premier de nos rois ;
Combattez et régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous suis, je le dois ; j'accepte vos présens.
Ah !... quel charme puissant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous sourire ;
L'Amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage,
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre absence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance,
Et vous êtes mon seul espoir.

SCÈNE V.

DALILA, seule.

Il s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame :
Partout il est vainqueur :
Le feu que j'allumais m'enflamme ;
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.
O mère des plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma seule déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.
Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce beau séjour,
Écho, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour et des airs,
Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendresse extrême,
Doux ramage des oiseaux,
Voix fidèle des échos,
Répétez à jamais, Je l'aime, je l'aime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui; le roi vous accorde à ce héros terrible;
Mais vous entendez à quel prix :
Découvrez le secret de sa force invincible
Qui commande au monde surpris.
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime :
L'indifférent seul est discret,
Samson me parlera, j'en juge par moi-même ;
L'amour n'a point de secret.

SCÈNE II.

DALILA, seule.

Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre,
Cessez, trompettes et tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire :
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours!
Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCÈNE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'ai sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même ;
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre son diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empresse à vous plaire.
Vous régnez sur vos ennemis;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON ET DALILA, ensemble.

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Myrte amoureux, croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore ?
Venez ; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, et ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers.

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, CHŒUR DE DIFFÉRENS PEUPLES, DE GUERRIERS, DE PASTEURS.

(Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

(*Air.*)

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'est formé, ne s'anime et ne dure
Que par tes regards bienfesans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres dieux; c'est Vénus qu'on adore:
Ils règnent sur le monde, et tu règnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous désarmes;
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PASTOURELLE.

Chantez, oiseaux, chantez: votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs.
Chantez; Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos soupirs.
Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à son tour,
Sensible image

Des plaisirs du bel âge,
Sensible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y résiste plus, le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens :
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez : vous vous troublez...

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez ; tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible ?...

SAMSON.

Que me demandez-vous ? c'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez et m'aimez !...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible ;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel ! quel injuste refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds seraient rompus

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez ; l'amour me justifie :
Mes cheveux, à mon dieu consacrés dès long-temps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans ;
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de si faibles ornemens,
Ils sont à lui ; ma gloire est son ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux !
Ma raison revient ; je frissonne
De l'abîme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX, ensemble.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'est toi qui m'as précipité

Dans un piége effroyable,
Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

Venez; ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous assure
Que du dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je suis environné!
(Il combat.)
Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.
(Ensemble.)
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans...

LES PHILISTINS, combattant.

Cédez, esclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur est trompée;
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave:
Il est vaincu; cédez, esclave.

SAMSON, entre leurs mains.

Non, lâches! non, ce bras n'est point vaincu par vous:
C'est Dieu qui me livre à vos coups
(On l'emmène.)

SCÈNE VI.

DALILA, seule.

O désespoir ! ô tourmens ! ô tendresse !
Roi cruel ! peuples inhumains !
O Vénus, trompeuse déesse !
Vous abusiez de ma faiblesse ;
Vous avez préparé par mes fatales mains
L'abîme horrible où je l'entraîne :
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter sa mort et la mienne.
Trône, tombez ; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, dieux cruels,
Puisse un dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous et vos peuples criminels !

CHŒUR, derrière le théâtre.

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMSON, enchaîné, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi !
Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage ;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux ;
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur ;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes, etc.

SCÈNE II.

SAMSON, CHŒUR D'HÉBREUX.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Hélas ! nous t'amenons nos tribus enchaînées ;
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur ;

Ma faiblesse a fait ta disgrâce.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore est au tombeau!
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi!

SAMSON ET DEUX CORYPHÉES.

Amour, tyran que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeste!

UN CORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCÈNE III.

LE ROI, CHŒUR DES PHILISTINS, SAMSON, CHŒUR D'HÉBREUX.

LE ROI.

Élevez vos accens vers vos dieux favorables,
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens, etc.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur ! ils ne sont point coupables ;
Tourne sur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu... pardonne.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort, suspendu sur sa tête,
Le menace encore et s'arrête :
Que Samson dans sa rage entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES, LE ROI, LES PRÊTRESSES DE VÉNUS, LES PRÊTRES DE MARS, CHŒUR DE PHILISTINS.

UNE PRÊTRESSE.

Tous nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé, guidé par elle ;
Sur son char tout sanglant
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.

SAMSON.

Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes;
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'est devenu ce dieu si redoutable
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer;
Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel:
On insulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus.
Malheureux, ton dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice:
Qu'avec toi ton dieu périsse,
Et qu'il soit comme toi méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires enfin, c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins;
Tu m'inspires; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,

Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole, il est temps;
Frappez; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, et du Dieu que je sers:
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes.

Temple odieux! que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Tout tombe, tout périt. O ciel! ô dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

FIN DE SAMSON.

TANIS ET ZÉLIDE,

OU

LES ROIS PASTEURS.

AVERTISSEMENT.

Strabon rapporte que, dans le temps de la plus haute antiquité, il y avait en Égypte des mages si puissans, qu'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature et par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient; et qu'enfin les pasteurs régnèrent en Égypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'Osiris et d'Isis, sont le fondement de cet ouvrage.

PERSONNAGES.

ZÉLIDE, fille d'un roi de Memphis.
TANIS, } Bergers.
CLÉOFIS, }
PANOPE, confidente de Zélide.
OTOÈS, chef des mages de Memphis.
PHANOR, guerrier de Memphis.
MAGES.
ISIS et OSIRIS.
Bergers, Bergères, Peuple.
Chœurs.

TANIS ET ZÉLIDE,

OU

LES ROIS PASTEURS,

TRAGÉDIE-OPÉRA,

Pour être mise en musique,

1735.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIDE, PANOPE.

ZÉLIDE.

Dieux bienfesans qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs!
Les Mages de Memphis me poursuivent encore;
Et de simples bergers sont mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor?

ZÉLIDE.

A mon père attaché,
Il a suivi mon sort; je connais sa vaillance.

PANOPE.

Ah! que vous le voyez avec indifférence!

ZÉLIDE.

Il a fait son devoir; mon cœur en est touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont versé le sang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas : il vous aime : il espère
Vous mériter par ses exploits.

ZÉLIDE.

Malgré tous ses efforts, errante, poursuivie,
Je périssais près de ces lieux :
Lui-même allait tomber sous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis est grand à mes yeux!

PANOPE.

L'estime et la reconnaissance
Sont le juste prix des bienfaits ;
Mais de simples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence?
Votre trône est tombé ; vous n'avez plus d'amis.
Quelle est encor votre espérance?

ZÉLIDE.

Au seul bras de Tanis je dois ma délivrance,
J'espère tout du généreux Tanis.

SCÈNE II.

ZÉLIDE, PANOPE; LES BERGERS, armés de lances, entrent avec les bergères qui portent des houlettes et des instrumens de musique champêtre.

CHŒUR DES BERGERS.

Demeurez, régnez sur nos rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGÈRE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie ;

Nous ne craignons point la mort.
L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(Danses.)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre;
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHŒUR.

Dieux heureux, régnez sur ces rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZÉLIDE.

Pasteurs, heureux pasteurs, aussi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos poétiques inflexibles,
Que j'aime vos riants déserts!
Que ce séjour me plaît! que Memphis est sauvage!
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté,
Près des murs de Memphis, et près de l'esclavage,
Conserver votre liberté?
Comment avez-vous pu vivre toujours sans maîtres,
Dans ces paisibles lieux?

LES BERGERS.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZÉLIDE.

Que de grandeur, ô ciel! dans la simple innocence!
Respectables mortels! ciel heureux! jours sereins!

LES BERGERS.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZÉLIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance?

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité
Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
Que ses vertus et sa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCÈNE III.

ZÉLIDE, TANIS, LE CHŒUR.

TANIS.

Est-il possible, ô dieux! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à ses fiers ennemis?
Qu'iriez-vous faire, hélas! aux remparts de Memphis!
Quel sort y pouvez-vous attendre?
Nos campagnes, nos bois et nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglans, une cour homicide,
L'emportent sur des biens si doux?

ZÉLIDE.

Quoi! Phanor après sa défaite
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner?
Ah! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre;
Nous défendons nos champs quand ils sont ravagés:
Nous détestons l'horrible guerre.
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.
Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCÈNE IV.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, LE CHŒUR, SUITE DE PHANOR.

PHANOR.

L'ennemi vient à nous, et pense nous surprendre.
C'est à vous de me seconder :
Tanis, et vous, bergers, allez, allez défendre
Vos passages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas besoin de votre ordre suprême.
Vous nous avez vus dans ces lieux
Délivrer la princesse, et nous sauver vous-même ;
Et nous ne connaissons de maître que ses yeux.

PHANOR.

Je commande en son nom.

TANIS.

Que votre orgueil patiente
Et notre zèle et nos exploits ;
Cessez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tout temps mon courage
Méprise et dompte la fierté.

ZÉLIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise ;
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi, si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez ; pardonnez : je vole, et j'obéis.

SCÈNE V.

ZÉLIDE, PHANOR.

PHANOR.

Non, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous m'honorez à mes yeux :
La seule égalité m'offense ;
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZÉLIDE.

Il combat pour vous même; est-ce à vous de vous plaindre?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez, ingrate ;
Faites tomber sur moi notre commun malheur ;
Livrez jusqu'à nous un barbare, un pasteur.
bliez....

ZÉLIDE.

Osez-vous?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;
Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans ses yeux et dans votre cœur.

ZÉLIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçans offiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas digne de moi.

PHANOR.

O ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZÉLIDE.

Si l'égaler à vous, c'est vous faire un outrage,

Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHŒUR DES PASTEURS, derrière la scène.

Aux armes, aux armes :
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Eh bien, je vais périr pour vos perfides charmes :
Je vais chercher la mort, et j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes ;
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.
(Il sort.)

LE CHŒUR.

Aux armes, aux armes !
Marchons, signalons-nous.

SCÈNE VI.

ZÉLIDE, seule.

Ah ! je mérite sa colère.
Je n'osais m'avouer mes secrets sentimens ;
Je vois par ses empressemens
Combien Tamis a su me plaire ;
Je sens combien je l'aime à son nouveau danger.
Je brûle de le partager.
Que de vertus ! que de vaillance !
Dieux ! pour sa récompense
Est-ce trop que mon cœur ?
Faut-il que ma gloire s'offense
D'une si juste ardeur ?
Non, pour sa récompense,
Je lui dois tout mon cœur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÊTRE D'ISIS, TANIS, CLÉOFIS, CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

LE CHŒUR DES BERGERS.

Victoire, victoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHŒUR DES BERGÈRES.

Périsse leur mémoire!
Plaisirs, ne soyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe! victoire!

LE PRÊTRE D'ISIS.

Tendre Isis, Osiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance :
Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHŒUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux?

CHŒUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

UNE BERGÈRE.

Que ces fleurs
Nouvelles
Ornent nos pasteurs :

C'est aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHŒUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

(Danses.)

UNE BERGÈRE.

De Vénus oiseaux charmans,
Vous n'êtes pas si fidèles.
Des plus tendres tourterelles
Les transports sont moins touchans.
L'aigle impétueux et rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHŒUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

LE PRÊTRE D'ISIS.

Venez, bergers, il en est temps :
Consacrez à nos dieux ces nobles monumens
De la valeur et de la gloire.

LE CHŒUR.

Triomphe! victoire!

SCÈNE II.

TANIS, CLÉOPIS.

CLÉOPIS.

Quoi! vous ne suivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma secrète flamme :
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLÉOPIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,

Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels,
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore; et tout me fait trembler.
Mes yeux sont éblouis; j'hésite, je chancelle;
Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.
Je nourris en secret le feu qui me dévore;
Et lorsque le soleil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.
Osiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le sein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde;
Neptune soulève son onde;
Les noirs abîmes sont ouverts.
Qu'ai-je donc fait aux dieux? quelle menace horrible!

CLÉOFIS.

Osiris vous protége; il a conduit vos pas;
C'est lui qui vous rend invincible;
Il vous avertissait, il ne menaçait pas.

TANIS.

Osiris! tu connais comme on aime.
Isis, au céleste séjour,
La seule Isis fait ton bonheur suprême.
Dieu qui savez aimer, favorisez l'amour!!

(Pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Isis et Osiris descendent dans un nuage brillant.)

SCÈNE III.

ISIS ET OSIRIS, dans le nuage; TANIS, CLÉOFIS.

ISIS ET OSIRIS.

L'amour te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi;
Soutiens le sort affreux que l'amour y prépare,
Et vois le trépas sans effroi.

SCÈNE IV.

TANIS, CLÉOFIS.

TANIS.

De quel trouble nouveau je sens mon ame atteinte!

CLÉOFIS.

De quel horreur je suis surpris!

TANIS.

Pour braver les dangers et voir la mort sans crainte
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Osiris;
Mais pour mes tendres feux quel funeste présage!
Quel oracle pour un amant!
O dieux dont Zélide est l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant?

SCÈNE V.

TANIS, ZÉLIDE.

TANIS.

Princesse, dans mes yeux vous lisez mon offense;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleste vengeance;
Mais je crains plus votre courroux.

ZÉLIDE.

J'ignore à quels desseins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenseur.
S'il est un crime au fond de votre cœur,
Je sens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un berger vous adore, et vous lui pardonnez!
Ah! je tremblais à vous le dire:
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, et leur empire;
Mon orgueil me trompait; j'écoutai trop sa voix:
Cet orgueil s'abaisse; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

ZÉLIDE.

Il n'en est point, Tanis; et, s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait disparaître.
Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur est le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains;
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Est le plus brillant des destins :
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que sa justice
Pensait toujours comme vous.

ZÉLIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême :
L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZÉLIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injustice!
Ah! que plutôt Memphis périsse!
Évitons ces murs odieux,
Évitons cette ville impie et meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux :
Vos lois seront mes lois, vos dieux seront mes dieux;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière :
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS ET ZÉLIDE.

Osiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Isis, et toujours amoureux,
Nous serons fidèles, heureux,
Dans cet obscur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCÈNE VI.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

Zélide, inhumaine, cruelle!

C'est ainsi que je suis trahi !
J'avais tout fait pour vous ; l'amour m'en a puni :
Sous les lois d'un pasteur un vil amour vous range !
Ah ! si vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger ! et de qui ?

ÉLIDE.

Calmez ce vain courroux :
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime,
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même ?
Êtes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?
Pardonnez à l'amour ; il règne avec caprice ;
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

PHANOR.

Ah ! je rougis pour vous de votre aveuglement ;
Mais frémissez du tourment qui m'accable ;
Vous avez fait du plus fidèle amant
L'ennemi le plus implacable.
L'asile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons si l'amant dont vous suivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même,
Quel plus beau champ pour la valeur ?
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime :
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en est trop, et mon bras...

ÉLIDE, l'arrêtant.

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ses fureurs indiscrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCÈNE VII.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, CHŒUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, suspendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La discorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

ZÉLIDE.

Phanor, connaissez l'injustice
D'un amour barbare et jaloux,

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périsse :
Je suis moins barbare que vous.

SCÈNE VIII.

ZÉLIDE, TANIS, CHŒUR DE BERGERS.

LE CHŒUR.

O discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respecte ce beau séjour ;
Qu'il soit à jamais paisible.

TANIS.

Laissez mon rival furieux
Exhaler en vain sa rage ;
Zélide est mon partage :
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHŒUR.

O discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respecte ce beau séjour ;
Qu'il soit à jamais paisible.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elle se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TANIS, seul.

Temple d'Isis, où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, image de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs,
N'ont séduit la belle Zélide.
Zélide est semblable à nos dieux.
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.
Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire :
Hâtez-vous de combler mes vœux.
Temple d'Isis, où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, image de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

SCÈNE II.

TANIS, le Chœur des Bergers.

LE CHŒUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante :
Que ces momens sont lents à mon cœur agité !

LE CHŒUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante :
Zélide est comme nous, elle est simple et constante ;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHŒUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ses appas
La pompe de l'hymen et son bonheur s'apprête ;
Nos bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.
Phanor avec les siens a quitté nos asiles ;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, et les dieux, et la paix,
Nous assurent des jours tranquilles.

(Danses.)

Dans ce fortuné séjour,
Les timbales et les musettes,
Les sceptres des rois, les houlettes,
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGÈRE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet ; c'est l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux ;
Le temps les verra croître, et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidèle.
Ces gazons sont plus verts : une grâce nouvelle
Anime le chant des oiseaux.
Viens, vole, cher objet ; c'est l'amour qui t'appelle.

SCÈNE III.

TANIS, CLÉOFIS, LES BERGERS.

CLÉOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS ET LE CHŒUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous?

CLÉOFIS.

Des soldats de Memphis, et ton rival jaloux....
Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous....

TANIS.

Eh bien?

CLÉOFIS.

Ils ont trahi notre simple innocence;
Ils t'enlèvent Zélide!

TANIS.

Ô fureur! ô vengeance!

LE CHŒUR.

Ils l'enlèvent, ô dieux!

TANIS.

Courons, amis, punissons cet outrage.

CLÉOFIS.

Sur un vaisseau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des sermens nous demeurions tranquilles :
C'est la première fois qu'ils ont été trahis!
Dans le sein de ces doux asiles,
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis :
Nous ne répondions à ses cris
Que par des sanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux! voilà les maux que vous m'aviez prédits!
Je les verrai ces murs malheureux et coupables,
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Versent le sang des misérables.

Amis, c'est là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter ; on ose vous trahir.
Détruisons cette ville impie.
Amis, c'est à votre valeur
De punir cette perfidie ;
Amis, c'est à votre valeur
De servir ma juste fureur.

LE CHŒUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance ;
Nous marchons sous son étendard.

CLÉOPIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence ;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inaccessible,
Et Memphis à nos yeux est un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impossible ;
Tous les chemins lui sont ouverts :
Il traverse la terre et l'onde ;
Il pénètre au sein des enfers ;
Il franchit les bornes du monde :
Croyez-en les transports de mon cœur outragé ;
Memphis me verra mort, ou me verra vengé.
Que vois-je ? quel heureux présage ?
Nos dieux tournent sur moi les plus tendres regards !
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je suis l'Amour et vous, tout m'anime, je pars.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides et des obélisques : les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Egypte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OTOÈS, CHEF DES MAGES; CHŒUR DE MAGES.

OTOÈS.

Ministres de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel. et que l'autel opprime,
Tomber anéanti!
Consultons de notre art les secrets formidables:
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilége orgueil anima contre nous.

CHŒUR DES MAGES.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOÈS.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés:
Plus ils sont inconnus, plus ils sont redoutables
A nos esclaves aveuglés.

LE CHŒUR.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOÈS.

Commençons nos mystères sombres,
Cachés aux profanes mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres,
Et chercher du destin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(On peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur de ces mystères.)

Que vois-je? quel danger! quelle horreur nous menace!
Un berger, un simple berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race!
Il dresse un autel étranger!...
Un dieu vengeur l'amène!... Un dieu vengeur nous chasse.

CHŒUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace!

OTOÈS.

Otons toute espérance aux vils séditieux.
Du sang des rois, de ce sang si funeste
Zélide est le seul reste:
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHŒUR.

Soyons inexorables:
N'épargnons pas le sang;
Que la beauté, l'âge et le rang
Nous rendent plus impitoyables.

OTOÈS.

Qu'on amène Zélide; il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

SCÈNE II.

OTOÈS, PHANOR, LES MAGES, SUITE DE PHANOR.

PHANOR.

Je viens vous demander le prix de mon service;
Vous me l'avez promis, et je dois l'espérer.
Je ramène les miens sous votre obéissance;
Zélide est en mes mains; nos troubles sont finis;

Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

OTOÈS.

Qu'osez-vous demander?

PHANOR.

Au pied de vos autels
C'est à vous de former cette auguste alliance.

OTOÈS.

Venez la disputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel! qu'est-ce que j'entends! je tremble, je frissonne.

OTOÈS.

Après vos complots criminels,
C'est beaucoup si l'on vous pardonne.

(Il rentre dans le temple avec les mages.)

SCÈNE III.

PHANOR, SUITE.

O crime! ô projet infernal!
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare :
C'est moi, c'est mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.
Vengez-moi, vengez-vous : prévenez le supplice
Qui nous est à tous destiné.
Qu'attendez-vous de leur justice?
Ces monstres teints de sang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux se découvre!
Zélide dans les fers, un glaive sur l'autel!

(Zélide paraît, enchaînée dans le fond du temple; il continue.)

Rassemblons nos amis; secondez mon courage;
Partagez ma honte et ma rage;
Suivez mon désespoir mortel.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

OTOÈS, ZÉLIDE, LES MAGES.

ZÉLIDE.

Achevez, monstres inflexibles :
Frappez, ministre cruel;

CHŒUR, derrière la scène.

Des dieux équitables
Prennent soin de vos beaux jours ;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de mes dieux secourables :
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHŒUR des combattans.

Tombez, tyrans, mourez, coupables ;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZÉLIDE.

Je frémis!

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'espère en leur clémence ;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur :
Ils ont conduit mes pas dans ce séjour d'horreur ;
Ils font éclater leur puissance ;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZÉLIDE ET TANIS.

Dieux bienfesans, achevez votre ouvrage;
Délivrez l'innocent, qui n'espère qu'en vous ;
Lancez vos traits, écrasez sous vos coups
Le barbare qui vous outrage.

(Les gardes emmènent Zélide et Tanis.)

ZÉLIDE.

On vous redonte encore, on nous sépare, hélas !
La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.
C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIDE, TANIS.

ZÉLIDE.

La mort en ces lieux nous rassemble ;
Le sacrifice est prêt : nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZÉLIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs :
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs,
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort ; il vous avait trahie.

ZÉLIDE.

Vous êtes seul et désarmé,
Et votre cœur est sans alarmes !

TANIS.

Je vous aime, je suis aimé :
L'amour et les dieux sont mes armes.

ZÉLIDE.

Tanis ! mon cher Tanis ! sans vous, sans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace :
Mais ces mages sanglans sont maîtres de vos jours ;
Nous sommes enchaînés : vous êtes sans secours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber ; tout va changer de face.

ZÉLIDE.

Quoi ! les dieux à ce point voudraient nous protéger !
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi? fuir, quand je puis vous venger!

ZÉLIDE.

N'abusez point de la faveur céleste;
Dérobez-vous à ces mages sanglans;
Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZÉLIDE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?

TANIS.

D'Isis et d'Osiris les destins m'ont fait naître.

ZÉLIDE.

Ah! vous êtes du sang des dieux!
Vous savez assez qu'à mes yeux
Vous seul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups!
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.
Lorsque ces tyrans sanguinaires
Nous séparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires;
Ils m'ont appris ma gloire; ils ont changé mon sort;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres;
L'Egypte va changer et de dieux et de maîtres.

ZÉLIDE.

Un si grand changement est digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles,
Hélas! je vous aime; et je crains....

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans si terribles.

SCÈNE II.

TANIS, ZÉLIDE, OTOÈS, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOÈS.

Peuples, prosternez-vous; terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables :
Monstres de l'Égypte, accourez;
Connaissez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Osiris, mon père, frappez :
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.

(Des flèches lancées par des mains invisibles percent les monstres qui se sont répandus sur la scène.)

LES MAGES.

O ciel! se peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir!

OTOÈS.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges;
Confondez ces nouveaux prestiges!
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton flammes étincelantes!

(On voit s'élever des tourbillons de flammes.)

TANIS.

Cieux, à ma voix soyez ouverts!
Torrens suspendus dans les airs,
Venez, et détruisez ces flammes impuissantes!

(Des cascades d'eau sortent des obélisques du temple, et éteignent les flammes.)

CHŒUR DU PEUPLE.

O ciel! dans ce combat quel dieu sera vainqueur?

OTOÈS.

Vous osez en douter! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur!
Éclairs, brillez seuls sur la terre!

Élémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur!

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'est pour ton supplice.
Voici l'instant de leur justice :
L'enfer va succomber, et ton pouvoir finit.
Le ciel s'est enflammé; le tonnerre étincelle,
Tremble, c'est la voix qui l'appelle :
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHŒUR DU PEUPLE.

Ah! les dieux de Tanis sont nos dieux légitimes.
(Le tonnerre tombe; l'autel et les mages sont renversés.)

TANIS.

Autels sanglans! prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, soyez précipités
Dans les éternels abîmes
Du Ténare dont vous sortez.

SCÈNE III et dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, LES BERGERS.

TANIS, aux bergers qui paraissent armés sur la scène.

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.
Sur ces débris sanglans, sur ces vastes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

(Danses.)

LE CHŒUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfans des dieux;
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre,
Semblent formés en ce beau jour.

Sur les pas de la vertu les plaisirs vont paraître :
Tout est l'ouvrage de l'amour.

(Danses.)

LE CHŒUR répète.

Régnez tous deux dans une paix profonde ;
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

FIN DE TANIS ET ZÉLIDE.

LA PRINCESSE DE NAVARRE.

AVERTISSEMENT.

Le roi a voulu donner à madame la Dauphine une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent le donner, et qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour, et d'encouragement aux beaux-arts, dont il sait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manége de Versailles, et a fait construire une salle, dont les décorations et les embellissemens sont tellement ménagés, que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, et laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre et les loges ont été construits avec la magnificence convenable, et avec le goût qu'on connaît depuis longtemps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, et rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse et de la musique, afin que la personne auguste à qui cette fête est consacrée pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, et dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue, on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les

artistes qui se distinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille, et il en a fixé l'époque sous le roi de France Charles V, prince juste, sage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, et qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne; car il y régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, et sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône long-temps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, et qui étaient effacés par elles; enfin, cette joie noble et décente qui occupait tous les cœurs, et qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on était entré; alors on a trouvé toute la façade du palais et des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de princes auxquels elle doit son bonheur et sa gloire.

Sa Majesté, satisfaite de tous les soins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce spectacle fût représenté encore une seconde fois.

PROLOGUE
DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE
DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

(LE SOLEIL *descend dans son char et prononce ces paroles.*)

L'INVENTEUR des beaux-arts, le dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire, l'hymen et l'amour,
Astres charmants de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais, tout dieu que je suis, et dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il, qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.
Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(*Tous les acteurs bordent le théâtre, représentant les muses et les beaux-arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.
Je sais que de la cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'est un art qu'on ignore; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire;
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses lois, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence, et Bellone,
Conduisant son cœur et ses pas,
La bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne;
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre:
Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps
Tous ces terribles monumens
Dressés par les mains de la Guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on désirait, qu'on admire, et qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfaisans:
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide;
Cet hymen l'éternise: il assure à jamais
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.
Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je vois;
Je vais, ainsi que votre roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

NOUVEAU PROLOGUE

DE

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

Envoyé à M. le maréchal duc de Richelieu, pour la représentation qu'il fit donner à Bordeaux le 26 novembre 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.
Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux-arts et les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs et des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Euterpe et Terpsichore,
Ont enchanté les Grecs et savent plaire encore
A nos Français polis et qui pensent comme eux.
La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous : que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix et des arts.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHŒURS.

QUINZE FEMMES.
VINGT-CINQ HOMMES.

PERSONNAGES DU POÈME.

CONSTANCE, princesse de Navarre.
LE DUC DE FOIX.
DON MORILLO, seigneur de campagne.
SANCHETTE, fille de Morillo.
LÉONOR, l'une des femmes de la princesse.
HERNAND, écuyer du duc.
GUILLOT, jardinier.
UN OFFICIER DU DUC DE FOIX.
UN ALCADE.
SUITE.

La scène est dans les jardins de don Morillo, sur les confins de la Navarre.

LA PRINCESSE
DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

Fête donnée par le roi, en son château de Versailles, le 23 février 1745.

La musique des divertissemens était de M. Rameau.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

Ah, quel voyage, et quel séjour
Pour l'héritière de Navarre!
Votre tuteur, don Pèdre, est un tyran barbare :
Il vous force à fuir de sa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse ;
Vous fuyez la haine et l'amour ;
Vous courez la nuit et le jour,
Sans page et sans dame d'atour.
Quel état pour une princesse !
Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

CONSTANCE.

J'espère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable ;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un asile inviolable.

O sort ! à quels chagrins me veux-tu réserver ?
De tous côtés infortunée,
Don Pèdre aux fers m'avait abandonnée ;
Gaston de Foix veut m'enlever.

LÉONOR.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée ;
Malgré mon humeur gaie, ils troublent ma raison,
Mais un enlévement, ou je suis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prison.
Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime !
Il veut finir votre malheur,
Il voit ainsi que nous don Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaston de Foix autant que le roi même.

LÉONOR.

Eh pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer ! nos parens se sont toujours haïs.

LÉONOR.

Belle raison !

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LÉONOR.

Le fils est moins cruel, madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine sépare
Le sang de Foix et le sang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour est utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produise les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteste,
L'avez-vous vu, madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon sort funeste

A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hasard aux siens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avouerez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce sang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois et des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaston, loin des combats,
Cette nuit trouver un asile.

LÉONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu seulement
Ce jeune et redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grâce aux troubles affreux dont nos états sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Est un baron absurde, ayant assez de bien,
Grossièrement galant avec peu de scrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse; on se prête à ses traits,
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

LÉONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LÉONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? Il paraît d'une toute autre espèce
Que monsieur le baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand...

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble...

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh! point: Dans tous les soins qu'il s'empresse à nous rendre,
Son respect est si retenu!

LÉONOR.

Son respect est si grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre altesse.

CONSTANCE.

Les voici; mais surtout point d'altesse en ces lieux:
Dans mes destins injurieux
Je conserve le cœur, non le rang de princesse.

Garde de découvrir mon secret à leurs yeux ;
Modère ta gaîté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en suivante.
Dans le plus secret entretien
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LÉONOR.

Oui, j'aurai cet honneur ; je m'en souviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de respect, je te l'ordonne.

SCÈNE II.

DON MORILLO, LE DUC DE FOIX en jeune officier, d'un côté du théâtre; de l'autre, CONSTANCE, LÉONOR.

MORILLO, au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.

Oh, oh ! qu'est-ce donc que j'entends?
La tante est tutoyée ! Ah, ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant sur moi du dessein,
Pour renchérir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née :
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hasards
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder ;
En bon parent tu dois m'aider :
C'est une bonne aubaine ; et des nièces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LÉONOR, à la princesse.

On parle ici de vous, et l'on a des desseins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaisance.

(Il s'avance vers la princesse de Navarre.)

Madame, jamais mon château....

(Au duc de Foix.)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, bas.

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne vit rien de si beau.... Je sens en sa présence
Un embarras tout nouveau;
Que veut dire cela? Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose, et se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réservé glace mon éloquence;
Elle jette sur nous un regard bien altier!
Quels grands airs! Allons donc, sers-moi de chancelier;
Explique-lui le reste, et touche un peu son ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah! que je le voudrais!.. Madame,
Tout reconnaît ici vos souveraines lois;
Le ciel, sans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.
Mais du sein des grandeurs, on aime quelquefois
A se cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître:
On put souvent les méconnaître;
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours ampoulés! quel diable de langage!
Es-tu fou?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop sage.

(A Léonor.)

Vous qui semblez la sœur de cet objet divin,
De nos empressemens daignez être attendrie;
Accordez un seul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reste de nos jours va régler le destin.

(A Morillo.)

Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien! que dit la tante?

LÉONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:
Mais madame... ma nièce.....

MORILLO, à Léonor.

Oh! c'est trop de raison.
A la fin, je serai le maître en ma maison.
Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage;
Petites façons et grands airs,
A mon avis, sont des travers.
Humanisez un peu cette nièce sauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, et l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paisibles;
Et vous savez quel trouble agite ces états.
A tous vos soins polis nos cœurs seront sensibles;
Mais nous partons; daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obstinée! Où courez-vous si vite?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, et quels tristes projets!
Pourquoi préférez-vous un aussi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix est loin de ce cœur qui soupire !

MORILLO.

Eh bien, espères-tu de pouvoir la réduire ?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploirai tout le mien.

LÉONOR.

Souffrez qu'on se retire ;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(Elles font un pas vers la porte.)

LE DUC DE FOIX.

Le respect nous défend d'insister davantage ;
Vous obéir en tout est le premier devoir.

(Ils font une révérence.)

Mais quand on cesse de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

On ne partira point, et j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous, et c'est une vertu
D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce est mon vrai fait, quoique un peu froide et fière ;
La tante sera ton affaire ;
Et nous serons tous deux contens.
Que me conseilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,

Les plus profonds respects, des fêtes, et du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect ; le temps est long ; les fêtes
Coûtent beaucoup et ne sont jamais prêtes ;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable et l'utile.
Eh, jamais le plaisir fut-il trop acheté ?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu ?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des troubadours experts dans la haute science,
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir.
Ils ne sont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître ;
Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,
Sers-moi comme tu voudras ;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête ;
De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.
Je veux subjuguer la friponne
Avec son air important,
Et je vais pour danser ajuster ma personne.

SCÈNE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout est-il prêt?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand monseigneur ordonne, on sait exécuter.
Par mes soins secrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur et si fier et si grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'est là ce qui fait la douleur qui me presse:
Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendresse.
Tout me réussira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguisemens vous avez du malheur:
Chez don Pèdre en secret j'eus l'honneur de vous suivre
En qualité de conjuré;
Vous fûtes reconnu, tout près d'être livré;
Et nous sommes heureux de vivre:
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime, et je ne crains rien:
Mon projet avorté, quoique plein de justice,
Dut sans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un destin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence;
Je voulais enlever Constance,
Pour unir nos maisons, nos noms et nos amis;
La seule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Constance, je vous vis;
L'amour seul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point : c'est là votre malheur :
Vos grands projets lui firent peur ;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour,
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la mésintelligence
Du sang de Navarre et de Foix ;
Vous avez en secret avec le roi de France
Un chiffre de correspondance,
Contre un roi formidable ici vous conspirez ;
Vous y risquez vos jours et ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des festins ;
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asile,
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, et vous tient en contrainte :
Il vous faut employer et l'audace et la feinte ;
Téméraire en amour et criminel d'état,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête,
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici ;
Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,
Tout le reste est en assurance.

Don Pèdre périra, don Pèdre est trop haï.
Le fameux du Guesclin vers l'Espagne s'avance ;
Le fier Anglais, notre ennemi,
D'un tyran détesté prend en vain la défense :
Par le bras des Français les rois sont protégés ;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance ;
Le sort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

BERNARD.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage
Qui sert la patrie et l'amour.
Ici, tout ce qui m'inquiète,
C'est cette passion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrète,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette ;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princesse arrive en ce canton ;
Je me rends sur sa route et me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maison.
En amour comme en guerre une ruse est permise.
J'arrive, et sur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que partout l'usage autorise,
Sanchette prend feu promptement,
Et son cœur tout neuf s'humanise ;
Elle me prend pour son amant,
Se flatte d'un engagement,

M'aime, et le dit avec franchise.
Je crains plus sa naïveté,
Que d'une femme bien apprise
Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse :
Tâche de dérouter sa curiosité ;
Je vole aux pieds de la princesse.

SCÈNE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je suis au désespoir.

HERNAND.

Qu'est-ce qui vous déplaît,
Mademoiselle?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'est un traître,
Ou du moins il est près de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, et je fus transportée
De son séduisant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée ;
A présent il ne me dit rien,
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère ;
Moi, je cours après lui ; tous mes pas sont perdus ;
Et depuis qu'elle est chez mon père,
Il semble que je n'y sois plus.
Quelle est donc cette femme et si belle et si fière,
Pour qui l'on fait tant de façons ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'est ce qui me désespère.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiselle, eh bien!
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrète.

SANCHETTE.

Oh! oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret, le mystère
Rend les plaisirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître, né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi, tous ces violons...!

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence :
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment ;
Il sont parés superbement ;
Ils parlent en chansons, il marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux messieurs français! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt?

HERNAND.

Ils sont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation! que de galanterie!

HERNAND.

On vous donne un spectacle, un plaisir tout nouveau,
Ce que font les Français est si brillant, si beau!

SANCHETTE.

Eh! qu'est-ce qu'un spectacle?

HERNAND.

Une chose charmante.
Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'histoire est parlante,
Où les rois, les héros sortent de leur tombeau:
Des mœurs des nations c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau
Serait encore une fête galante;
C'est un art tout français d'expliquer ses désirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs;
Un spectacle est surtout un amoureux mystère
Pour courtiser Sanchette et tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De notaire, d'engagement,
De fiançaille et de douaire.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité,
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout, finement, sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire;
Le feu dont mon maître soupire
Sous des noms empruntés devant vous paraîtra,
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrète,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela ;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux français, et d'en être fêtée.

SCÈNE VI.

SANCHETTE ET HERNAND sont sur le devant ; LA PRINCESSE DE NAVARRE arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre DON MORILLO ET LE DUC DE FOIX ; SUITE.

LÉONOR, à Morillo.

Oui, monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, à part.

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE ; à Hernand.

On ne commence point. Je ne puis me tenir ;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue ?
Je la verrai jalouse, et c'est un grand plaisir.

CONSTANCE, voulant passer par une porte ; elle s'ouvre et paraît remplie de guerriers.

Que vois-je, ô ciel ! suis-je trahie ?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans !
Quoi ! don Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie ?

LÉONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(Les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, et tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre.

UN GUERRIER, chantant.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre,
Bannissez vos terreurs ;
C'est vous qu'il faut craindre ;
Régnez sur nos cœurs.

LE CHŒUR répète :

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.

(Marche de guerriers tartares.)

UN GUERRIER.

Lorsque Vénus vient embellir la terre,

C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Désarmé dans ses bras, sourit au tendre Amour.
Toujours la beauté dispose
Des invincibles guerriers;
Et le charmant Amour est sur un lit de rose,
A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.
(On danse.)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour et de la valeur;
Il va tomber sous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre présence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défense
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHŒUR répète :

A votre présence
Tout doit s'enflammer, etc.
(On danse.)

CONSTANCE, à Léonor.

Je l'avoûrai, ce divertissement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont su l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LÉONOR.

Bon! c'est pure galanterie,
C'est un air de cavalerie,
Que prend le vieux baron pour faire l'important.
(La princesse veut s'en aller, le chœur l'arrête en chantant.)

LE CHŒUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux ;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux ?

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

(Les acteurs du divertissement rentrent par le même portique.)

(Pendant que Constance parle à Léonor, don Morillo, qui est devant elles, leur fait des mines; et Sanchette, qui est alors auprès du duc de Foix, le tire à part sur le devant du théâtre.)

SANCHETTE, au duc de Foix.

Écoutez donc, mon cher amant ;
L'aubade qu'on me donne est étrangement faite :
Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette ?
Qu'est-ce qu'un Mars, Vénus, des combats, un tyran,
Et pas un seul mot de Sanchette ?
A cette dame-ci tout s'adresse en ces lieux :
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taisons-nous ; l'amour respectueux
Doit avoir quelquefois son bandeau sur la bouche,
Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels respects ! il sont bien ennuyeux !

MORILLO, s'avançant vers la princesse.

Eh bien ! que dites-vous de notre sérénade ?
La tante est-elle un peu contente de l'aubade ?

LÉONOR.

Et la tante et la nièce y trouvent mille appas.

CONSTANCE, à Léonor.

Qu'est-ce que tout ceci ? Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette rusticité du seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte et si bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc ! notre tante approuve mon cadeau.

LÉONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux, et nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gendarmes :
Eh, eh ! l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'est magnifiquement recevoir nos adieux ;
Toujours le souvenir m'en sera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée ainsi qu'on l'est ici :
Soyez sage, demeurez-y ;
Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde :
Vous chômerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien ; car pour moi, je vous jure
Que si vous décampez, de bon cœur je l'endure ;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter ;
Par cet autre côté permettez que je sorte.

LÉONOR.

On nous arrête encore à la seconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je ? quels objets ! quels spectacles charmans !

LÉONOR.

Ma nièce, c'est ici le pays des romans.

(Il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs et de danseuses avec des tambours de basque et des tambourins.)

(Après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo, et lui dit :)

Qui sont donc ces gens-ci ?

MORILLO, au duc de Foix.

C'est à toi de leur dire
Ce que je ne sais point.

LE DUC DE FOIX, à la princesse de Navarre.

Ce sont des gens savans,
Qui dans le ciel tout courant savent lire,

Des mages d'autrefois illustres descendans,
A qui fut réservé le grand art de prédire.

(Les astrologues arabes, qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, et tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.)

UNE DEVINERESSE chante.

Nous enchaînons le temps ; le plaisir suit nos pas :
Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance ;
Nous leur donnons la jouissance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;
Le présent fuit, il nous entraîne ;
Le passé n'est plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien
Qui reste à la faiblesse humaine.
Nous enchaînons le temps, etc.

(On danse.)

UN ASTROLOGUE.

L'astre éclatant et doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui suit le jour,
Pour vous recommençait son tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'amour.
Mais quand les faveurs célestes
Sur nos jours précieux allaient se rassembler,
Des dieux inhumains et funestes
Se plaisent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, alternativement avec le chœur.

Dieux ennemis, dieux impitoyables,
Soyez confondus :
Dieux secourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables,

CONSTANCE.

Ces astrologues me paraissent
Plus instruits du passé que du sombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laissent ;
Comme moi, sur mes maux ils semblent s'attendrir ;
Ils forment, comme moi, des souhaits inutiles,

Et des espérances stériles,
Sans rien prévoir, et sans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des secrets de nos cœurs ils percent le mystère.

UNE DEVINERESSE s'approche de la princesse, et chante.

Vous excitez la plus sincère ardeur,
Et vous ne sentez que la haine;
Pour punir votre âme inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur:
(Ensuite s'avançant vers Sanchette.)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous instruire;
Suivez ses douces lois.
Votre cœur est né tendre;
Aimez, mais en fesant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah! l'on s'adresse à moi; la fête était pour nous.
J'attendais; j'éprouvais des transports si jaloux!

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, s'adressant à Sanchette.

En mariage
Un sort heureux
Est un rare avantage;
Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.
Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils sont dangereux,
L'amour heureux
Est trop volage.
Du mariage
Craignez les nœuds;
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE, au duc de Foix.

Bon! quels dangers seraient à craindre en mariage?
Moi, je n'en vois aucun; de bon cœur je m'engage:

Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous serons fort fidèles ;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait ; vous enchantez mon cœur.

(On danse.)

(Les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes. Sanchette veut danser avec le duc de Foix, qui s'en défend ; Morillo prend la princesse de Navarre, et danse avec elle.)

GUILLOT, avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, et ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix :

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse :
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX, à Morillo.

Quelle étrange aventure ! Un alcade ! Eh, pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De don Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LÉONOR, à la princesse.

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Émané du roi même! es-tu de sang rassis?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien:
Tu seras.... Mais, ma foi, je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice, allons! rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

(Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique, et sort avec son monde.)

SANCHETTE.

Eh quoi donc!

LÉONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes:
Nos divertissemens vont finir par des larmes.
Un cruel...

CONSTANCE.

Ciel! qu'entends-je? Eh quoi! jusqu'en ces lieux
Gaston poursuivrait-il ses projets odieux?

LÉONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaston de Foix, madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de son nom j'ose vous protester

Qu'ainsi que moi pour vous il donnerait sa vie ;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie :
De la part de don Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
Jusqu'en ces lieux suivit vos pas :
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ! sur quelle apparence ?
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a désigné vos gens, votre équipage ;
Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
Il a surtout désigné vos appas.

LÉONOR.

Ah ! cachons-nous, madame.

CONSTANCE.

Où ?

LÉONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher :
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LÉONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai partout à vos pieds.

Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oser vous demander quelle est votre naissance :
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur ;
Et le secret que vous m'en faites
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur ;
Le trône est partout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas ;
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre ;
Et je ne me cacherai pas
Quand il faudra vous défendre.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

Enfin nous avons un appui :
Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

LÉONOR.

J'en espère beaucoup, s'il prend votre défense.

CONSTANCE.

Mais que peut-il seul aujourd'hui
Contre le danger qui me presse ?
Le sort a sur ma tête épuisé tous ses coups.

LÉONOR.

Je craindrais le sort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princesse ;
Mais vous avez, madame, un partage plus doux.
La nature elle même a pris votre querelle.
Puisque vous êtes jeune et belle,
Le monde entier sera pour vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE, GUILLOT.

SANCHETTE.

Arrête, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot est pressé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot :
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh! rien n'est plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il? dis-moi.

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un roi, jeune et beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidèle me pousse à bout.
N'est-il point au jardin avec cette étrangère?

GUILLOT.

Eh! vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

GUILLOT.

Eh, mon dieu! d'où vient ce courroux?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle est belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a cessé sitôt la sérénade?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un alcade? -

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer sous la clef? d'où vient qu'il s'en allait?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle?

GUILLOT.

Eh! je le sais; c'est qu'elle est belle:
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi:
C'est des respects, des soins; j'en suis tout hors de moi.
Vous en seriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide!

GUILLOT.

Adieu; car on m'attend; on a besoin d'un guide;
Elle veut s'en aller.

(Il sort.)

SANCHETTE, seule.

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir!
Oh, que je suis honteuse et dépitée!
Il m'aimait en un jour; en deux suis-je quittée?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est là le bon ton;
Je n'en crois rien du tout. Alamir! quel fripon!
S'il était sot et laid, il me serait fidèle,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge?
J'ai des amans constans, ils sont tous ennuyeux;
J'en trouve un seul aimable, et le traître est volage.

SCÈNE II.

SANCHETTE, L'ALCADE, SUITE.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle est dans ces jardins ; ah, la voici ; c'est elle :
Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidèle ;
Voilà son air, sa taille ; elle est jeune, elle est belle :
Remplissons les ordres du roi.
Soyez prêts à me suivre, et faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons ; comptez sur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, messieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE,

Oui, madame ; à vos traits nous savons vous connaître :
Votre air nous dit assez ce que vous devez être :
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié suivra : vous serez transportée
Sûrement et sans bruit, et partout respectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi !
Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi :
Vous l'offenseriez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monsieur l'amirante en secret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monsieur l'amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté!
Et de la part du roi vous m'enlevez?

L'ALCADE.

Sans doute;
C'est notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour;
Vous y serez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour! mais vraiment ce n'est pas me déplaire :
La cour! j'y consens fort : mais que dira mon père?

L'ALCADE.

Votre père? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là!

L'ALCADE.

C'est un honneur très-grand qui sans doute le flatte

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour est un pays si beau!
Hélas! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuse et plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre personne éclate.

SANCHETTE.

Eh! qu'est-ce qu'on y fait?

L'ALCADE.

Mais, du bien et du mal,
On y vit d'espérance; on tâche de paraître;

Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je serai là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'est lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaisir pour moi!
Ne me trompez-vous point? eh quoi! le roi souhaite
Que je vive à sa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur : il m'enlève ; partons.
Est-il comme Alamir? quelles sont ses façons?
Comment en use-t-il, messieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en savoir des nouvelles ;
A ses ordres sacrés je ne sais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez sans doute à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'est un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir ; vous êtes la maîtresse.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à dieu!

L'ALCADE.

Le temps presse,
La nuit vient; les chemins ne sont pas sûrs pour nous :
Partons.

SANCHETTE.

Ah! volontiers.

SCÈNE III.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, SUITE.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous ?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle est folle ! arrêtez ; c'est ma fille.

L'ALCADE.

Comment ?
Ce n'est pas cette dame, à qui je...

MORILLO.

Non, vraiment ;
C'est ma fille, et je suis don Morillo son père ;
Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère ;
Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence ;
C'est elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature ! on l'emmène à la cour :
Hélas ! quand sera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée
Est chez don Morillo comme il faut révérée ;
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCÈNE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

Je suis saisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre, moi?

MORILLO.

La chose est sérieuse ;
C'est affaire d'état, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'état?

MORILLO.

Eh, oui ; j'apprends que près d'ici
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir est leur espion ;
Cette dame est errante, et chez moi se déguise ;
Elle a tout l'air d'être comprise
Dans quelque conspiration ;
Et si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait une grosse sottise
De faire entrer dans ma maison
Cette dame en ce temps de crise,
Et cet agréable fripon
Qui me joue, et qui la courtise :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui, mon père; ce beau garçon?

MORILLO.

Lui-même; il peut ailleurs donner la sérénade.

SCÈNE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, tout essoufflé.

Au secours, au secours! ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas

MORILLO.

Eh bien?

GUILLOT.

Cet Alamir et ce monsieur l'alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer partout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gendarmes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, et fait tomber à bas,
Tout à l'entour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renversés, et des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, et des têtes cassées,
Et la tante, et ma femme, et ma fille, avec moi;
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'est-il point blessé?

GUILLOT.

C'est lui qui blesse et tue;
C'est un héros, c'est un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange issue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé ! quel fou !
S'attaquer à son maître, et hasarder son cou,
Et le mien, qui pis est ! Ah, le maudit esclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;
Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté ;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Assemblons nos parens ; allons chez votre mère,
Et tâchons d'assoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, en s'en allant.

Ah, Guillot ! prends bien soin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet, mais il est bien aimable ;
Il est si brave !

SCÈNE VI.

GUILLOT, seul.

Ah, oui, c'est un homme admirable !
On ne peut mieux se battre, on ne peut mieux payer :
Que j'aime les héros, quand ils sont de l'espèce
De cet amoureux chevalier !
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a sa tendresse.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse ;
C'est comme il faut me plaire

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LÉONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Où me réfugier ?
Hélas ! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuse et la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu ?

Comme il me défendait ! comme il a combattu !
L'aurais-tu vu ? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu... je n'ai rien vu ;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LÉONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux
Va, vole, réponds donc : que fait-il ? cours, arrête :
Aurait-il succombé ? que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour !

LÉONOR.

Hélas ! plus que jamais le danger est extrême ;
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LÉONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, et qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui ? lui ! vous vous moquez ; il aurait pris lui-même
Tous les alcades d'un pays.
Allez, croyez, sans vous méprendre,
Qu'il sera mort cent fois avant que de se rendre,

CONSTANCE.

Il serait mort ?

LÉONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(Il sort.) Tâche de t'éclaircir.
Va vite... il serait mort !

LÉONOR.

Je vous en vois frémir ;
Il le mérite bien ; votre ame est attendrie ;
Mais sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie ?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il serait près de moi.
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me servir par le ciel réservée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée ?
Non ; je crois qu'en tout temps il serait mon appui.
Puisqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LÉONOR.

Tremblez aussi pour vous, car tout vous est contraire :
En vain partout vous savez plaire,
Partout on vous poursuit, on menace vos jours ;
Chacun craint ici pour sa tête,
Le maître du château qui vous donne une fête,
N'ose vous donner du secours ;
Alamir seul vous sert, le reste vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, et quel sera son sort ?

LÉONOR.

Songez au vôtre, hélas ! quel transport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor, ce n'est point un aveugle transport,
C'est un sentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi...

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, LÉONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, et vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point blessé ?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cause en tout seconde la justice.
Puisse un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un sacrifice !
Mais un de vos regards doit les désarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du sort encor je ressens le courroux;
De vous récompenser il m'ôte la puissance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.
Vos yeux me regardaient; je combattais pour vous;
Quelle plus belle récompense!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre sort et le mien, vos discours, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en est confondue:
Quel destin nous rassemble? et par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Eh! n'est-ce pas assez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi! vous ne connaissez ni mon nom, ni mon sort,
Ni mes malheurs, ni ma naissance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre présence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juste confiance,
Après des services si grands.
Je suis fille des rois et du sang de Navarre;
Mon sort est cruel et bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans:
Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le sort juste une fois me fit pour vous servir;
Et ce bonheur me tient lieu de naissance:
Quoi! puis-je encor vous secourir?
Quels sont ces deux tyrans de qui la violence
Vous persécutait à la fois?

Don Pèdre est le premier. Je brave sa vengeance.
Mais l'autre, quel est-il?

CONSTANCE.

L'autre est le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit et si juste, et si tendre!
Eh, que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous serez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre
On le dit, il le doit, et tout le prouve assez.

CONSTANCE.

Alamir! et c'est vous! c'est vous qui l'excusez!

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr, si vous le haïssez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime?
On dit que la vertu l'a pu seule enflammer;
S'il est ainsi, grand dieu, comme il vous doit aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés;
On dit qu'enfin si vous le connaissiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître.
Parlez-moi de vous seul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah! daignez épargner un soldat malheureux;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, et vous le paraissez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir: il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,

Il est noble par vos vertus,
Et des destins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes sorti d'une source plus pure,
Je... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu ; le reste me rassure :
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois ;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je suis un cavalier...

SCÈNE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous ? vous êtes un traître ;
Vous n'échapperez pas, et je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne ; et si je fais des vœux,
Ces vœux sont trop cachés, et tremblent de paraître.
Ne juges point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête est un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion, vertu des grandes âmes,
J'aimerais constamment, sans espoir de retour ;
Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHETTE, à part.

Mon père est bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je le suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait sans effort l'esprit et l'innocence ;

SANCHETTE, à part.

Est-ce moi?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais dans son air de grandeur,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport;
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon sort.

LÉONOR.

Eh bien! connaissez-vous la personne qu'il aime?

CONSTANCE, à Léonor.

Je ne me connais pas moi-même;
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCÈNE X.

MORILLO, ET LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS.

MORILLO.

Hélas! tout cela fait trembler:
Ta mère en va mourir; que deviendra ma fille?
L'enfer est déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon:
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? qu'entends-je! O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'est là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain de Gascelin, brigand de son métier,
Turc de religion, et Breton d'origine,
Avec des spadassins, devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Comme sain, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister;
Son inévitable poursuite
Dans le piége me précipite
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon:
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage?
On fera sauter ma maison.
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les ruis et les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, et c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCÈNE XI.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DU DUC DE FOIX, SUITE.

L'OFFICIER.

Vous à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains

SANCHETTE.

Je le suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait sans effort l'esprit et l'innocence,
SANCHETTE, à part.
Est-ce moi?
LE DUC DE FOIX.
Ajoutez à cela un air de grandeur,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.
SANCHETTE.
De la majesté! moi!
LE DUC DE FOIX.
Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport;
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon sort.
LÉONOR.
Eh bien! connaissez-vous la personne qu'il aime?
CONSTANCE, à Léonor.
Je ne me connais pas moi-même;
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCÈNE X.

MORILLO, ET LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS.

MORILLO.

Hélas! tout cela fait trembler:
Ta mère en va mourir; que deviendra ma fille?
L'enfer est déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon:
Le duc de Foix a fait investir ma maison.
CONSTANCE.
Le duc de Foix? qu'entends-je! O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'est là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
Turc de religion, et Breton d'origine,
Avec des spadassins, devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Comme vous, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister;
Son inévitable poursuite
Dans le piége me précipite
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon:
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage?
On fera sauter ma maison.
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois et les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, et c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCÈNE XI.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DU DUC DE FOIX, SUITE.

L'OFFICIER.

Vous à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains

LES TROIS GRACES chantent.

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître :
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :
Nous vous servons fidèlement :
Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(On danse.)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats :
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,
Fleurs, naissez sur nos pas.

(On danse.)

Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce séjour,
Écho, fille de l'Amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature :
Il faut aimer à son tour.

(On danse.)

UN PLAISIR.

(Paroles sur un menuet.)

(Premier couplet.)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur :
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.

(On danse.)

UNE BERGÈRE.

J'aime, et je crains ma flamme ;
Je crains le repentir.
Tendre désir,
Premier plaisir,
Dieu de mon âme,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah ! le refus, la feinte,
Ont des charmes puissans ;
Désirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(On danse.)

UN AMOUR, alternativement avec le chœur.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(On danse.)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose ;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable ?
C'est celui de tes beaux yeux ;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace ;
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'apaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable ;
Mais serez-vous toujours inexorable ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins se trompaient ; fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR chante :

On diffère vainement ;
Le sort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.

(Trompettes et timbales.)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre?

BERNARD, arrivant avec précipitation.

On marche, et les Français précipitent leurs pas :
Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas ;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux et les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je sers sous les Français, et mon devoir m'appelle ;
Ils combattent pour vous : jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidèle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(Il sort.)

CONSTANCE, à Léonor.

Ah, Léonor! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(Elles sortent.)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir? hélas!

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas!
Quels démons en un jour assemblent des alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses et des combats?

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse?
Vous suivrez Alamir, vous combattrez?

MORILLO.

Qui, moi?
Quelque sot! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non?

MORILLO.

. . . . . Pourquoi?
C'est que j'ai beaucoup de sagesse.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici ;
Ce sont des affaires fort belles :
Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LÉONOR, HERNAND.

LÉONOR.

Quel est notre destin?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi, don Pèdre est défait?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre et pour vous obéir.
On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir?

HERNAND.

Madame, on doit à sa personne
La moitié du succès que ce grand jour nous donne :
Invincible aux combats, comme avec vous soumis,
Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les alcades.
Il est en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos soldats charmés célèbrent les exploits;
Mais il pense à vous seule, et, pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie;
Et je sens, comme lui, les transports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux absolument savoir de votre bouche....

HERNAND.

Eh quoi, madame?

CONSTANCE.

Un secret qui me touche;
Je veux savoir quel est ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, madame, avec quelque assurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez : est-ce à lui de cacher sa naissance?
Qu'est-il? répondez-moi.

HERNAND.

C'est un brave officier
Dont l'ame est assez peu commune;
Elle est au-dessus de son rang :
Comme tant de Français, il prodigue son sang :
Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

LÉONOR.

Il la fera, sans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel est son projet?

HERNAND.

D'être toujours votre sujet,
D'aller à votre cour, d'y servir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre, et de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux et fidèle;
Appartenir à vous est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un sort plus éclatant!
Rien qu'un simple officier! mais dans cette occurrence
Quel parti prend le duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'osera-t-il point? que n'ose entreprendre?
Où va-t-il?

SCÈNE III.

CONSTANCE, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Madame, à vos genoux, souffrez que je me jette;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, et pourtant, malgré moi,
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet du moins.

LÉONOR.

Eh bien! ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?
On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au destin de la guerre;
Tout cela m'épouvante, et ne m'importe guère:
J'aime, et c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous; parlez, soyez sincère.

SANCHETTE.

Ah, je suis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, madame, et j'avais qu'il me plaise;
Il devait parler à mon père;
Il est de mes parens; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, se tournant vers Léonor.

Son parent, Léonor!

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaisir votre ame semble atteinte!

CONSTANCE.

Il l'ennuie!

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illusion flatteuse!

SANCHETTE.

Peut-on se voir princesse, et n'être pas heureuse!

CONSTANCE.

Hélas! votre simplicité
Croit que dans la grandeur est la félicité;
Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il est des malheureux.
Vous ne connaissez pas mes destins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'est à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour est encore effrayé;
Le ciel me conduisit de disgrâce en disgrâce;
Mon sort peut-il être envié?

SANCHETTE.

Votre altesse me fait pitié;
Mais je voudrais être à sa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir est tout fait pour être mon amant:
Je bénis bien le ciel que vous soyez princesse,
Il faut un prince à votre altesse:
Un simple gentilhomme est peu pour vos appas.
Seriez-vous assez rigoureuse
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,
Vous qui semblez si généreuse?

CONSTANCE, ayant un pressentiment.

Allez.... ne craignez rien... quoi! le sang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; souffrez que je le croie:
Madame, tout mon cœur avec vous se déploie.
Chez messieurs mes parens je me mourais d'ennui;

LES TROIS GRACES chantent.

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître :
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :
Nous vous servons fidèlement ;
Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(On danse.)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats :
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,
Fleurs, naissez sur nos pas.

(On danse.)

Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce séjour,
Écho, fille de l'Amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature :
Il faut aimer à son tour.

(On danse.)

UN PLAISIR.

(Paroles sur un menuet.)

(Premier couplet.)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur :
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.

(On danse.)

UNE BERGÈRE.

J'aime, et je crains ma flamme ;
Je crains le repentir :
Tendre désir,
Premier plaisir,
Dieu de mon âme,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah ! le refus, la feinte,
Ont des charmes puissans ;
Désirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(On danse.)

UN AMOUR, alternativement avec le chœur.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(On danse.)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose ;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable ?
C'est celui de tes beaux yeux ;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace ;
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'apaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable ;
Mais serez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins se trompaient ; fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR chante :

On diffère vainement ;
Le sort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.

(Trompettes et timbales.)

CONSTANCE.

Sans doute.

LÉONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne serait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême ?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous-même.
Élever un héros, est-ce vous avilir ?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des rois à choisir ?
Alamir ne l'est pas, mais il est brave et tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, et tel est son pouvoir.

LÉONOR.

Hélas ! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que résolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ? d'être au désespoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me sens charmer,
De goûter le bonheur de faire ma fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(On entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.)

CHŒUR.

Triomphe ! victoire !
L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la gloire ;
L'ennemi tombe sous nos coups :
Triomphe ! victoire !

LÉONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, madame, au rang de ses conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteste le parti
Dont la victoire a secondé les armes ;

Quel qu'il soit, Léonor, il est mon ennemi.
Puisse le duc de Foix, auteur de mes alarmes,
Puissent don Pèdre et lui l'un par l'autre périr!
Mais, ô ciel! conservez mon vengeur, Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il causer mes larmes!

SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LÉONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux,
Don Pèdre est descendu dans la nuit éternelle.
Gaston de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous? et qu'osez-vous m'apprendre?
Il paraîtrait en des lieux où je sois!
Don Pèdre est mort, et mes amis
Survivraient encore à sa cendre!

LE DUC DE FOIX.

Gaston de Foix ne triomphe en ces lieux que pour se rendre.
J'ai combattu sous lui; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, et ce que peut l'amour.
Pour moi, seul malheureux (ô pouvais-je jamais l'être
Quand des jours plus sereins pour vous semblaient renaître),
Pénétré, plein de vous jusqu'au dernier soupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt quitte vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez!

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame!

CONSTANCE.

Demeurez ; je sais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour!

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous est connue?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous saurez... ?

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux ; je sais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Peut plaire et connaître l'amour ;
Je sais qui vous aimiez, et même avant ce jour ;
Elle est votre parente, et doublement heureuse.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse
Ait pu vous chérir à son tour.
Ne partez point ; je vais en parler à sa mère :
La doter richement est le moins que je doi ;
Devenant votre épouse, elle me sera chère ;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père ;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens ;
Je les comblerai tous de dignités, de biens :
C'est trop peu pour mon cœur, et rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices ;
Après ce que je dois à vos heureux secours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens ;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire ;
Mais, laissez-le à lui-même, il est assez puni.

Sur votre renommée à vous seul asservi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous vise ;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux ;
Je vous vis dans Burgos, et ce fut mon supplice.
Oui, c'est un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable ;
Le reste de la terre en est insupportable ;
Le ciel est sans clarté, le monde est sans douceurs :
On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes ;
Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi ! cette touchante beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes !
Vous osez...

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois et le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire ;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez !

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur ;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse ;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix ambitieux, plein de gloire,
Qui, du grand du Guesclin compagnon de fortune,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense il demande à vos yeux
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence,

Moins il espère, et plus il semble mériter;
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, et surtout sa constance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon désespoir extrême;
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais;
Je vous dis encor plus: son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable;
Et je crains à présent de la haïr pour vous.
Après un tel discours il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, madame, arrêtez; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie est mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable;
Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de son sang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez: quel projet effroyable!
Ah! respectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX, se jetant à genoux, et présentant son épée.

Punissez donc son crime en terminant sa peine,
Et puisqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups; frappez, que cette épée
Par vos divines mains soit dans son sang trempée,
Dans ce sang malheureux brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, à l'instant.

Ciel! Alamir, que vois-je, et qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire....
Êtes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous sauve;
Je n'ose prononcer encore
Ce nom hai long-temps, et toujours dangereux;
Mais parlez; de ce nom faut-il que je jouisse?
Faudra-t-il qu'avec moi la mort l'ensevelisse,
Ou que de tous les noms il soit le plus heureux?
J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas, je croyais vous haïr;
Votre offense à mes yeux semblait inexcusable,
Mon cœur à mon courroux s'était abandonné;
Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur!

CONSTANCE.

De don Pèdre et de moi vous êtes le vainqueur.

SCÈNE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE; SUITE.

MORILLO.

Allons, une princesse est bonne à quelque chose;
Puisqu'elle veut te marier;
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vite, et pour cause,
Aller Alamir délier,
Et conclure à l'instant la chose.

(Apercevant Alamir qui parle bas et qui embrasse les genoux de la princesse.)

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?

Avec elle tout bas il cause
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme :
Elle ne répond point ; ils sont d'accord.

CONSTANCE, au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.

Mon ame,
Mes états, mon destin, tout est au duc de Foix ;
Je vous le dis encore ; vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix ! mon père, avez-vous entendu ?

MORILLO.

Lui, duc de Foix ! te moques-tu ?
Il est notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être ?

HERNAND.

Il faut avouer que ce héros, mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Est un prince puissant, galant, victorieux,
Et qu'il s'est fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, en se retournant vers Hernand.

Ah ! dites seulement qu'il est un prince heureux ;
Dites que pour jamais il consacre ses vœux
A cet objet charmant notre unique espérance,
La gloire de l'Espagne et l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas ! trop bonnement,
Moi, j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée !

SANCHETTE.

A qui serai-je donc ?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,

Je vous promets un établissement ;
J'aurai soin de votre hyménée.

LÉONOR.

Ce sera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE, à la princesse.

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me fesait donc l'honneur de se moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne,
La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux ;
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne :
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

FIN DE LA PRINCESSE DE NAVARRE.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre représente les Pyrénées; L'AMOUR *descend sur un char, son arc à la main.*

L'AMOUR.

Du rochers entassés amas impénétrable,
Immense Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes lois consacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable;
Cessez de diviser les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis;
Disparaissez, tombez, impuissante barrière :
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaissez ma voix et l'ordre de Louis :
Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

CHŒUR D'AMOURS.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

La montagne s'abîme insensiblement, les acteurs chantans et dansans sur le théâtre qui n'est pas encore orné.)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De son nouveau tonnerre;
Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout sur la terre
Un mot suffit à l'Amour.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

Il se forme à la place de la montagne un vaste et magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejetons*, Lilia per orbem.
L'ESPAGNE *un soleil et un parélie*, Sol è Sole.
La quadrille de NAPLES. Recepit et servat.
La quadrille de DON PHILIPPE. Spe et animo.

(*On danse.*)

(*Paroles sur une chaconne.*)

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour;
Tout ressent ici ta présence,
Et le monde entier est ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais sujets du tendre Amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour, etc.

(*On danse.*)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour sont nos dieux;
Nous les servons tous deux.
Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaisirs, enfans des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(*On danse.*)

CHŒUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

(*Duo.*)

Charmans plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidèle?

CHŒUR.

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(*On continue la danse.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(*On danse.*)

UN ESPAGNOL ET UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes lois.

(*On danse.*)

(*Air de trompettes, suivi d'un air de musettes. Parodies sur l'un et l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.
Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau;
C'est la gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.
Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN *descend dans un char accompagné de* L'AMOUR, *pendant que le chœur chante;* L'HYMEN *et* L'AMOUR *forment une danse caractérisée; ils se fuient, ils se chassent tour à tour; ils se réunissent, ils s'embrassent, et changent de flambeau.*)

(*Duo.*)

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidèle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains:
Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIÈRE VOIX.
Donnez de justes lois.

SECONDE VOIX.
Triomphez par les armes.

PREMIÈRE VOIX.
Épargez tant de sang, essuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.
Non, c'est à la victoire à nous donner la paix.

(*Ensemble.*)

Dans vos mains gronde le tonnerre.
Effrayez / Rassurez } la terre.
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*On reprend.*)

Charmant Hymen, dieu tendre, etc.

(*On danse.*)

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains, etc.

FIN DU DIVERTISSEMENT.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

PRÉFACE.

Après une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain et à la nation qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire.*

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, et qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre Metastasio, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur Charles VI, osa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction et sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine et romanesque que le trône de la Gloire, élevé auprès du séjour des Muses, et la caverne de l'Envie placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes; c'est cette estime des contemporains qui assure celle de la postérité; c'est elle qui a mis les Titus au-dessus des Domitien, Louis XII au-dessus de Louis XI, et qui a distingué Henri IV de tant de rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de Bélus, les conquérans injustes et sanguinaires dont le cœur est faux et farouche.

Bélus enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares et heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en

est chassé par les Muses, qu'il dédaigne, et par les dieux, qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse et aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte : dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la gloire; il la voit, il en est touché un moment; mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dus à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes et effréné dans ses voluptés.

Cette place est due au héros qui paraît au quatrième acte; on a choisi Trajan parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et sociales, et qu'il les couronnait par la justice. Plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible : son cœur était tendre, et cette tendresse était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté dans une ame qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie; il cherchait le mérite modeste pour l'employer et le récompenser, parce qu'il était modeste lui-même; et il le démêlait parce qu'il était éclairé : il déposait avec ses amis le faste de l'empire, fier avec ses seuls ennemis; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus simple; jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des soins d'une monarchie immense, les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom est encore cher à toute la terre; sa mémoire même fait encore des heureux : elle inspire une noble et tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainsi que dans sa vie, ne court pas après la Gloire; il n'est occupé que de son devoir, et la Gloire vole au-devant de lui; elle le couronne, elle le place dans son temple; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi, il ne songe qu'à être bienfaiteur des hommes; et les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête; il est au-dessus de l'exécution, et au-dessous du sujet; mais quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un temps où ces seules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHŒURS.

Côté du Roi, huit femmes et seize hommes.
Côté de la Reine, huit femmes et seize hommes.
Musettes, hautbois, bassons.

PERSONNAGES CHANTANS

AU 1er ACTE.

L'ENVIE.
APOLLON.
Les neuf Muses.
Démons de la suite de l'Envie.
Demi-Dieux et Héros de la suite d'Apollon.

PERSONNAGES DANSANS

AU 1er ACTE.

Huit Démons.
Sept Héros.
Les neuf Muses.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Tu vois ta récompense ;
Le prix de tes exploits, surtout de ta clémence.

(Le Temple de la Gloire, *Acte 5. Sc. dernière.*)

LE TEMPLE
DE LA GLOIRE,

OPÉRA,

Mis en musique par RAMEAU.

Fête donnée à Versailles le 27 novembre 1745.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la caverne de l'ENVIE. On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du TEMPLE DE LA GLOIRE, qui est dans le fond, et les berceaux des Muses, qui sont sur les ailes.)

L'ENVIE ET SES SUIVANS, une torche à la main.

L'ENVIE.

Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Éclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

Les Muses et la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat blesse mes yeux!
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Éclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le Dieu qui me poursuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire est de détruire,
Notre sort est de nuire ;
Nous allons renverser ces affreux monumens :
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage ;
Des Muses que je hais embrasez le bocage ;
Écrasez sous ces fondemens
Et la Gloire, et son temple, et ses heureux enfans,
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivans,
Donnez ce spectacle à ma rage.

(Les suivans de l'ENVIE dansent et forment un ballet figuré ; un héros vient au milieu de ces furies étonnées à son approche ; il se voit interrompu par les suivans de l'ENVIE, qui veulent enfin l'effrayer.)

APOLLON entre, suivi des muses, de demi-dieux et de héros.

APOLLON.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas ?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

(Les héros et les demi-dieux saisissent l'ENVIE.)

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Étouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse;
Il est immortel comme nous :
Qu'il souffre un éternel supplice;
Que du bonheur du monde il soit infortuné;
Qu'auprès de la Gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

(L'antre de l'ENVIE s'ouvre, et laisse voir LE TEMPLE DE LA GLOIRE; on l'enchaîne au pied du trône de cette déesse.)

CHŒUR DES MUSES ET DE DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les Arts, la Gloire, la Vertu,
Nourriront sa rage inflexible.

APOLLON, aux Muses.

Vous, entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, fille des dieux, sur ce coteau paisible :
La Gloire et les Muses sont sœurs.

(La caverne de l'ENVIE achève de disparaître. On voit les deux coteaux du Parnasse; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs sont à mi-côte, et le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit LE TEMPLE DE LA GLOIRE dans le lointain.)

APOLLON continue.

Pénétrez les humains de vos divines flammes;
Charmez, instruisez l'univers;
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes;
Charmez, instruisez l'univers.

(Danse des Muses et des Héros.)

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHŒURS.

Côté du Roi, huit femmes et seize hommes.
Côté de la Reine, huit femmes et seize hommes.
Musettes, hautbois, bassons.

PERSONNAGES CHANTANS

AU 1er ACTE.

L'ENVIE.
APOLLON.
Les neuf Muses.
Démons de la suite de l'Envie.
Demi-Dieux et Héros de la suite d'Apollon.

PERSONNAGES DANSANS

AU 1er ACTE.

Huit Démons.
Sept Héros.
Les neuf Muses.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

(On entend une musique douce.)

Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille, et révoltent mon cœur?

LIDIE.

L'humanité, grands dieux, est-elle une faiblesse?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

BÉLUS.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter :
La Gloire loin de vous m'appelle;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'est point barbare et sans pitié :
Non; tu te fais des dieux à toi-même semblables :
A leurs autels tu n'as sacrifié
Que les pleurs et le sang des mortels misérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits;
Quand on se veut rendre le maître,
On est malgré soi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux!
Que le sort t'a changé! que ta grandeur t'égare!
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BÉLUS.

Je suis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiseau dans un bocage
Fait entendre ses doux concerts;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.
Cessez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laissez-moi remplir mes augustes destins.

(Bélus sort pour aller au temple.)

LIDIE.

O Muses, puissantes déesses!
De cet ambitieux fléchissez la fierté;
Secourez-moi contre sa cruauté,
Ou du moins contre mes faiblesses.

APOLLON et les MUSES descendent dans un char qui repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.)

(Elles chantent en chœur.)

Nous adoucissons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les punissons.

APOLLON.

Bergers, qui dans ces bocages
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages,
Fléchissez les cruels humains.

(LES BERGERS dansent.)

APOLLON.

Vole, Amour, dieu des dieux, embellis mon empire;
Désarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un sourire,
Tu calmes le trouble et l'horreur;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'instruire.
Vole, Amour, dieu des dieux, embellis mon empire;
Désarme la guerre en fureur.

BÉLUS rentre, suivi de ses guerriers.

Quoi! ce temple pour moi ne s'ouvre point encore!
Quoi! cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore!

CHŒUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre;
Faites-vous enfin chérir:

Ah ! qu'un grand cœur est à plaindre
Quand rien ne peut l'attendrir !

UNE BERGÈRE.

D'une beauté tendre et soumise
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'espère pas
Que la Gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi ! vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidèle?
Ah ! parmi nous une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je? il est au monde un peuple qui m'offense !
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux?
Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des dieux! oseraient-ils suspendre ma vengeance!

APOLLON ET LES MUSES.

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez :
Tremble, fuis les dieux irrités.

(On entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où sont les Muses avec Apollon.)

APOLLON, seul.

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur ;
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

Cœur implacable,
Apprends à trembler;
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point; je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, et je hais les humains :
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler :
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON ET LES MUSES, à Lidie.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Éteins ses feux, brise ses traits;
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(Les bergers et les bergères emmènent Lidie.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

PERSONNAGES CHANTANS

AU IIIe ACTE.

LE GRAND-PRÊTRE DE LA GLOIRE.
UNE PRÊTRESSE.
CHŒUR de Prêtres et de Prêtresses de la Gloire.
UN GUERRIER, suivant de Bacchus.
UNE BACCHANTE.
BACCHUS.
ÉRIGONE.
GUERRIERS, ÉGIPANS, BACCHANTES, et SATYRES de la suite de Bacchus.

PERSONNAGES DANSANS

AU IIIe ACTE.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

CINQ PRÊTRESSES DE LA GLOIRE.
QUATRE HÉROS.

SECOND DIVERTISSEMENT.

NEUF BACCHANTES.
SIX ÉGIPANS.
HUIT SATYRES.

ACTE III.

(Le théâtre représente l'avenue et le frontispice du Temple de la GLOIRE. Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, est vu dans l'arrière-théâtre; il est supporté par des vertus et l'on y monte par plusieurs degrés.)

LE GRAND-PRÊTRE DE LA GLOIRE, couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des prêtres et des prêtresses de la Gloire.

UNE PRÊTRESSE.

Gloire enchanteresse,
Superbe maîtresse
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeunesse,
La froide vieillesse,
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchanteresse, etc.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu sage
Croit avoir brisé
Ton noble esclavage:
Il s'est abusé;
C'est un amant méprisé
Son dépit est un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déesse des héros, du vrai sage et des rois,
Source noble et féconde
Et des vertus et des exploits,
O Gloire, c'est ici que ta puissante voix
Doit nommer par un juste choix
Le premier des maîtres du monde;
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

(Danse de héros avec les prêtresses de la Gloire.)

LES SUIVANS DE BACCHUS arrivent avec des Bacchantes, et des Ménades, couronnes de lierre, le thyrse à la main.

UN GUERRIER, suivant de Bacchus.

Bacchus est en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier et bienfesant
Est toujours aimable et terrible:
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHŒUR.

Le dieu des plaisirs va paraître;
Nous annonçons notre maître;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(Pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple dont les portes se ferment.)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre
Érigone et Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.

(On entend le bruit des trompettes, des hautbois et des flûtes, alternativement.)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char sanglant de Bellone;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur et la beauté.

Bacchus et Érigone paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de guerriers, de Bacchantes, d'Égipans et de Satyres.

BACCHUS.

Érigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, et pour sécher ses larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes:
Non, je ne la connus jamais

Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes :
Non, je t'adore, et je la hais.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes.

ÉRIGONE.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux ;
Bannissez seulement le bruit et le ravage :
Si par vous le monde est heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles sentimens offensent mon amour :
Je veux qu'une éternelle ivresse
De gloire, de grandeur, de plaisirs, de tendresse,
Règne sur mes sens tour à tour.

ÉRIGONE.

Vous alarmez mon cœur ; il tremble de se rendre ;
De vos emportemens il est épouvanté :
Il serait plus tranporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes transports divins ;
Sur mon char de victoire, au sein de la mollesse,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains :
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous presse,
Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des amours.

LE CHŒUR.

Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des amours.

ÉRIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour seul rendrait plus heureux

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire ?
A quels dieux est-il consacré !
Je suis vainqueur ; j'ai su vous plaire :
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS DE BACCHUS

La Gloire est dans ces lieux le seul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfesant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs solennels.

ÉRIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'amour seul me guidait sur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la gloire est sur le passage.

(Ensemble.)

La Gloire est une vaine erreur ;
Mais avec vous c'est le bonheur suprême :
C'est vous que j'aime,
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.
L'objet de mon ardeur y sera couronné ;
Suivez-moi.

(Le temple de la Gloire paraît ouvert.)

LE GRAND-PRÊTRE DE LA GLOIRE.

Téméraire, arrête ;
Ce laurier serait profané
S'il avait couronné ta tête !
Bacchus, qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence ;
Il est une vaste distance
Entre les noms connus et les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi ! de ses préseus la gloire est-elle avare
Pour ses plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.
Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes.
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la tristesse,
Vous ne méritez pas des dons si précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide sagesse;
Il ne saurait vous punir mieux.
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaisirs, des amours et des jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels et des dieux;
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ÉRIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos désirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaisirs.

(On danse.)

UNE BACCHANTE, avec le chœur.

Bacchus, fier et doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur:
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.
Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.
Bacchus, fier et doux vainqueur, etc.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

PERSONNAGES CHANTANS

AU IVe ACTE.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars et Prêtresses de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la suite de Trajan.

Six Rois vaincus, à la suite de Trajan.

Romains et Romaines.

LA GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

PERSONNAGES DANSANS

AU IVe ACTE.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.

Cinq Prêtresses de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire; cinq hommes et quatre femmes.

ACTE IV.

(Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.)

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi!

Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse et triomphante;
Tes bienfaits passent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,
Osez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'amour conduisait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra son vengeur et son maître;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils sont élevés par mes mains.
Quel doux plaisir succède à ma douleur profonde!
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos soldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler son nom jusqu'aux cieux.

FANIE.

Il se dérobe à leurs chants de victoire;
Seul, sans pompe et sans suite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs;
Ces vains appuis sont nécessaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan seul est suivi de sa gloire immortelle;
On croit voir près de lui l'univers à genoux;
Et c'est pour moi qu'il vient! ce héros m'est fidèle!
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame si belle,
Et je la partage avec vous!

TRAJAN, PLAUTINE, SUITE.

PLAUTINE, courant au-devant de Trajan.

Enfin je vous revois; le charme de ma vie
M'est rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome, et d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeste!
Un moment! vous, ô ciel! un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours,

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda son secours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'est pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, et je serai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi ! ne l'êtes-vous pas? Quoi ! serait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé?
Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'est-il pas calmé?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chute, et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage;
Ils sont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour, et vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront; je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas; je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah ! ne m'accablez point; mon cœur est trop sensible:
Ah ! laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole : demeurez; la victoire me suit.
Je vole : attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(Ensemble.)

Je vais / Allez } punir un barbare,

Terrasser sous { mes / vos } coups

L'ennemi qui nous sépare,
Qui marche un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez : ah ! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, au fond du théâtre.

O dieux, ô justes dieux,
Veillez sur l'empire et sur elle!

PLAUTINE.

Il est déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, et je l'admire.
Ministre du dieu des combats,
Prêtresses de Vénus, qui veillez sur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déesse des Grâces,
Vole sur ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(On danse.)

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Mère de Rome et des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi;
Viens couronner nos Romains invincibles :
Ils sont tous nés pour l'amour et pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissants, protégez votre vivante image !
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;

C'est pour avoir régné, comme il règne aujourd'hui,
Que le ciel est votre partage.

(On danse.)

(On entend un CHŒUR de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits si prompts et si grands?
Tu fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris et ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornemens de sa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses lois légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

(TRAJAN paraît, entouré des aigles romaines et de faisceaux; les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.)

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux; il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS, se relevant; chantent avec le chœur.

O grandeur! ô clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah ! s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Dompter les rois, briser leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel ! que vois-je en ces lieux ?

(LA GLOIRE descend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.)

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, surtout de ta clémence ;
Mon trône est à tes pieds ; tu règnes avec moi.

(Le théâtre change, et représente le temple de la Gloire.)

Elle continue.

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS de la Gloire, mêlés aux Romains et aux Romaines, forment des danses.

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits,
Le sort préside aux combats, aux ravages ;
La Gloire est dans les bienfaits.
Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages ;
Calme heureux, reviens pour jamais.
Régnez en paix, etc.

CHŒUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix ;
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome est soumise,

A nos exploits joins tes tendres appas ;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

LE CHŒUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix :
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage ;
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage ;
Changez ce temple auguste en celui du bonheur.
Qu'il serve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains ;
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la Gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refusent rien
Au héros qui leur ressemble ;
Volez, plaisirs, que sa vertu rassemble ;
Le temple du bonheur sera toujours le mien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

PERSONNAGES CHANTANS

AU Ve ACTE.

UNE ROMAINE.
UNE BERGÈRE.
BERGERS ET BERGÈRES.
UN ROMAIN.
JEUNES ROMAINS ET ROMAINES.
Tous les Acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES DANSANS

AU Ve ACTE.

ROMAINS ET ROMAINES de différens états.

PREMIÈRE QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

ACTE V.

(Le théâtre change, et représente LE TEMPLE DU BONHEUR; il est formé de pavillons d'une architecture légère, de péristyles, de jardins, de fontaines, etc. Ce lieu délicieux est rempli de Romains et de Romaines de tous états.)

CHŒUR.

Chantons en ce jour solennel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel
A fait le bonheur du monde.

(On danse.)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, etc.

(Des bergers et des bergères entrent en dansant.)

UNE BERGÈRE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;

Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(Les seigneurs et les dames romaines se joignent en dansant aux bergers et aux bergères.)

UN ROMAIN.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour si beau, etc.

LE ROMAIN.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,
Et l'Amour les présente aux belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

(On danse.)

(TRAJAN paraît avec PLAUTINE, et tous les Romains se rangent autour de lui.)

CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner sur vos cœurs,
(Montrant Plautine.)
Sur tant d'appas, et sur moi-même.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inspirez toujours tous ses rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

(Toutes les différentes troupes recommencent leurs danses autour de TRAJAN et de PLAUTINE, et terminent la fête par un ballet général.)

FIN DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

VARIANTE

DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE II. [1]

PERSONNAGES CHANTANS.

LIDIE.
ARSINE, confidente de Lidie.
Bergers et Bergères.
Un Berger.
Une Bergère.
BÉLUS.
Rois captifs, et soldats de la suite de Bélus.

PERSONNAGES DANSANS.

Bergers et Bergères.

(1) Cet acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré d'une partition du célèbre Rameau. Nous ignorons si c'est ici la première idée du poète, ou si ces changemens avaient été faits pour la reprise du *Temple de la Gloire*, en 1746. Cependant cet opéra donné à la cour en 1745, en cinq actes, fut représenté à Paris, en 1746, en trois actes seulement, et celui-ci fut alors supprimé.

ACTE II. (a)

SCÈNE PREMIÈRE.

LIDIE, ARSINE.

LIDIE.

Muses, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes;
Vous suspendez les mortelles douleurs,
Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes;
Les jours sereins naissent de vos faveurs.
Amour, sors de mon cœur; Amour, brise ma chaîne,
Bélus m'abandonne aujourd'hui;
Dépit vengeur, trop juste haine,
Soyez, s'il se peut, mon appui.
Amour, sors de mon cœur; Amour, brise ma chaîne,
Ne sois pas tyran comme lui.

ARSINE.

Les Muses quelquefois calment un cœur sensible,
Et pour les implorer vous quittez votre cour;
Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible :
Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour;
Il en sera plus inflexible.

LIDIE.

Non, je veux dans son cœur porter le repentir.
Il cherche ici la Gloire, et ce nom me rassure;
La Gloire ne pourra choisir
Un vainqueur injuste et parjure.
Hélas! je l'ai cru vertueux.
Que le sort l'a changé! que sa grandeur l'égare!
Je l'ai cru bienfesant, sensible, généreux;
Son bonheur l'a rendu Barbare.

ARSINE.

Il insulte à des rois qu'a domptés sa valeur;
Devant lui marche la vengeance,
L'orgueil, le faste, la terreur;
Et l'Amour fuit de sa présence.

LIDIE.

Que de crimes, ô ciel! avec tant de vaillance!
Déesses de ces lieux, appuis de l'innocence,
Consolez mon cœur alarmé,
Secourez-moi contre moi-même,
Et ne permettez pas que j'aime
Un héros enivré de sa grandeur suprême,
Qui n'est pas digne d'être aimé.

SCÈNE II.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGÈRES.

(*Les bergers et bergères entrent en dansant au son des musettes.*)

LIDIE.

Venez, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

CHŒUR DES BERGERS.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos?

UNE BERGÈRE.

Nous fuyons devant ces héros
Qui viennent troubler nos retraites.

LIDIE.

Ne fuyez point Bélus; employez l'art des dieux
A fléchir ce grand cœur autrefois vertueux.
Les Muses, dans ces bocages,
Inspirent vos chants divins;
Vous calmez les monstres sauvages;
Enchantez les cruels humains.

CHŒUR.

Enchantons les cruels humains.

(*Ils recommencent leurs danses.*)

UNE BERGÈRE.

Le dieu des beaux-arts peut seul nous instruire,
Mais le seul amour peut changer les cœurs;
Pour les adoucir, il faut les séduire:
Du seul dieu d'amour les traits sont vainqueurs.

(*On danse.*)

UNE BERGÈRE.

Descends, dieu charmant, viens monter ta lyre,
Viens former les sons du dieu des neuf sœurs;
Prête à la vertu ta voix, ton sourire,
Tes traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.

(*On danse.*)

UN BERGER.

Vers ce temple où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux.

(*On entend un bruit de timbales et de trompettes.*)

SCÈNE III.

CHŒUR DE GUERRIERS.

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

CHŒURS DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

CHŒUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embrasent les cieux,
La foudre menace la terre;
Déclarez-vous, grands dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux?

SCÈNE IV.

BÉLUS ET LES PRÉCÉDENS.

BÉLUS.

Où suis-je? qu'ai-je vu?
Non, je ne puis le croire;

Ce temple qui m'est dû,
Ce séjour de la Gloire
S'est fermé devant moi.
Mes soldats ont pâli d'effroi.
La foudre a dévoré les dépouilles sanglantes
Que j'allais consacrer à Mars;
Elle a brisé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.
Dieux implacables, dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage?
J'ai fait trembler l'univers sous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs sujets dans l'esclavage;
Je me suis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage?

CHŒUR DE BERGERS.

On n'imite point les dieux
Par les horreurs de la guerre;
Il faut pour être aimé d'eux
Se faire aimer sur la terre.

UNE BERGÈRE.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

CHŒUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, etc.

BÉLUS.

Quoi! dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds se tait dans l'épouvante?
(*On entend le son des musettes.*)
Un plaisir inconnu me surprend et m'enchante
Dans le sein même de l'horreur.
(*Les musettes continuent.*)
De ces simples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait passer sa douceur.
(*On danse.*)

UNE BERGÈRE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.

Dans les palais, dans les bois
On chérit ses douces lois.
Il goûte, il verse en tous lieux
Les bienfaits des dieux.
A sa voix les vertus renaissent.
Les ris, les jeux le caressent;
La gloire et l'amour
Partagent sa cour :
Dans son rang suprême,
C'est lui seul qu'on aime;
C'est lui plus que ses faveurs
Qui charme les cœurs.
Un roi, s'il veut, etc.

CHŒUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

LA BERGÈRE.

Écoutez dans nos chants le dieu qui nous inspire,
Rendez tous les cœurs satisfaits,
De vos sévères lois adoucissez l'empire;
La gloire est dans les bienfaits.

CHŒUR.

Un roi que rien, etc.

RÉLUS.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens sensible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce séjour paisible
Pour m'éclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

LIDIE.

Connaissez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai suivi dans ces lieux;
Pour vous je demandais aux dieux
D'adoucir, de toucher votre ame.
Vos vertus autrefois avaient su m'enflammer;
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Dussiez-vous ne me point aimer.

BÉLUS.

C'en est trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des dieux j'aurais bravé l'empire ;
Mais ils empruntent votre voix,
Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous inspire ;
Je suis désarmé, je soupire :
J'ose espérer qu'un jour j'obtiendrai sous vos lois
La gloire immortelle où j'aspire.
Ces dieux garans de mes vœux
Apaiseront leur colère ;
Et pour mériter de vous plaire,
Je rendrai les mortels heureux.

LIDIE ET BÉLUS.

Descends des cieux, lance tes flammes,
Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs ;
Anime les vertus et les nobles ardeurs
Qui doivent régner dans nos ames.

CHŒUR.

Entre la gloire et les amours,
Dans une paix profonde,
Allez donner tous deux au monde
De justes lois et de beaux jours.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel et de la Terre, demi-dieu.
PANDORE.
JUPITER.
MERCURE.
NÉMÉSIS.
NYMPHES.
TITANS.
DIVINITÉS CÉLESTES.
DIVINITÉS INFERNALES.

PANDORE,

OPÉRA,

Mis en musique par Royer, et ensuite par M. de la Borde.

1740.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne, et des montagnes dans le fond.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, seul, CHŒUR; PANDORE, dans l'enfoncement, couchée sur une estrade.

PROMÉTHÉE.

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, et tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon désespoir,
Quoi! toute la nature autour de toi respire!
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez;
Et je vois ses appas languir inanimés,
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, les Titans ENCÉLADE et TYPHON, etc.

ENCÉLADE ET TYPHON.

Enfant de la terre et des cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.

Parle, quel est celui des dieux
Qui t'ose faire quelque outrage?

PROMÉTHÉE, en montrant Pandore.

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refusé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'est lui qui formerait nos ames?
L'usurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je sens que la vie et ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCÉLADE, en montrant Typhon son frère.

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit;
Elle est avant le jour qui luit:
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémisse d'envie,
Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMÉTHÉE ET LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, dieux de la nuit profonde,
De nos astres nouveaux contemplez la clarté:
Accourez du centre du monde;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité!

PROMÉTHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté,
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde est ébranlé, l'Érèbe se rassemble.

(Le théâtre change et représente le Chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent sur la scène.)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible et criminelle,
Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMÉTHÉE.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire ;
Notre pouvoir est de nuire :
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

PROMÉTHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire :
Vous êtes malfesans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres ;
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même,
Crains notre retour,
Crains Pandore et l'amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;

Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les nymphes des bois et des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

PROMÉTHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaînez-vous,
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés, et sous un ciel si doux,
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entre eux et nous
Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un dieu favorable
Le doit enflammer.

ENGÉLADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleste flamme:
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'amour est dans les cieux, c'est là qu'il faut me rendre:
L'amour y règne sur les dieux.
Je lancerai ses traits; j'allumerai ses feux:
C'est le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel:
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.

(Il s'envole.)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte;
En répandant des biens méritez des autels.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)

PROMÉTHÉE, PANDORE, NYMPHES, TITANS, CHŒURS, etc.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous!
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommets des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, et qui portez les cieux ;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMÉTHÉE, descendant du char, le flambeau à la main

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre Amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Passez dans tous les cœurs :

L'air, la terre et l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE, approchant de l'estrade où est Pandore.

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, sois attentive à ces heureux instans :
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne;
A sa voix obéis toujours :
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, et de beaux jours.

(Pandore se lève sur son estrade, et marche sur la scène.)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton empire!

PANDORE.

Où suis-je? et qu'est-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai passé du néant à l'être;
Quels objets ravissans semblent nés avec moi!

(On entend une symphonie.)

Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.
Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?
De moment en moment je pense et je m'éclaire.
Terre qui me portez, vous n'êtes point ma mère;
Un dieu sans doute est mon auteur :
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.

(Elle s'assied au bord d'une fontaine.)

Ciel! est-ce moi que j'envisage?
Le cristal de cette onde est le miroir des cieux.
La nature s'y peint; plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grâce aux dieux.

NYMPHES ET TITANS.

(On danse autour d'elle.)

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naissans, beauté nouvelle,

Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flamme immortelle
Dont vous tenez le jour.
(On danse.)

PANDORE, apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.

Quel objet attire mes yeux !
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame est remplie !
Vous semblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer.
Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore ;
Vous ne pouviez répondre, et j'osais vous aimer :
Vous parlez, et je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez ! et je vous dois l'être !
La terre m'enchantait ; que vous l'embellissez !
Mon cœur vole vers vous, il se rend à son maître ;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas assez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, et la simple nature
Parle sans feinte et sans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainsi le nom d'Amour.
(Ensemble.)
Charmant Amour, éternelle puissance,
Premier dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence :
C'est l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel ! quelle épaisse nuit, quels éclats du tonnerre
Détruisent les premiers instans
Des innocens plaisirs que possédait la terre !
Quelle horreur a troublé mes sens !
(Ensemble.)
La terre frémit, le ciel gronde ;

Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces astres naissans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondemens?

(On voit descendre un char sur lequel sont Mercure, la Discorde, Némésis, etc.)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeste!
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMÉTHÉE.

Cruels! ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE ET PROMÉTHÉE.

Barbare, arrêtez.

MERCURE.

Venez; montez aux cieux, partez:
Jupiter commande:
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(Le char disparaît.)

PROMÉTHÉE.

On l'enlève: tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous:

Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage ;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même ;
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux :
Ils m'ont dit en s'ouvrant, Vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Éternel persécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or et de lumière.)

JUPITER, MERCURE, etc.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet sur la terre animé ;
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent :
Le ciel est dans ses yeux ; les graces l'environnent ;
Je sens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible ;
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant et terrible ;
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers ;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah ! que le sort m'outrage !
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaissance :
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance?

JUPITER.

L'amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore? elle est femme, elle est belle.
La voilà : jouissons de son étonnement,
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux et parlez à son cœur ;

Vous déploirez en vain ma gloire et ma splendeur ;
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

PANDORE, seule.

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie ;
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant ;
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort ;
Je l'ai connue, hélas ! cette mort menaçante :
N'est-ce pas mourir, quand le sort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre et mon obscurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître ;
Il m'avait deux fois donné l'être ;
Je respirais, j'aimais, quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, etc.

(Tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent,
Que tous les dieux applaudissent
Au dieu de l'univers.
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, etc.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans son empire ;
La terre vous désire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, et tout m'étonne.
Mes déserts avaient plus d'appas.
Disparaissez, ô splendeur infinie !
Mon amant ne vous voit pas :
(On entend une symphonie.)
Cessez, inutile harmonie !
Il ne vous entend pas,
(Le chœur recommence, Jupiter sort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable et pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les dieux que vous venez de naître ;
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je sors à peine
Est cent fois préférable à ce présent cruel ;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaissez-vous le maître du tonnerre ?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre ?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour ;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidèle,

Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur et la gloire :
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous suffire ;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire ;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, et par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux.
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHŒUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous :
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine ;
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il a fait éclore ;
Un seul jour les forme et les détruit.

CHŒUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous :
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.

L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHŒUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous :
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux Plaisirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel ! ô ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal ?
Quoi ! j'attendris son ame, et c'est pour mon rival !

MERCURE, arrivant sur la scène.

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé ; les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux ;
Ils entassent des monts la masse épouvantable :
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous.... Seul, je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi ! vous le puniriez, vous qui causez sa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER, à Mercure.

Prends soin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur est désolé !

J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde ;
Une beauté parait, l'univers est troublé.

(Il sort.)

PANDORE.

O jour de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
Désirs naissans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ! la beauté, l'amour, et les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes ;
N'es-tu pas souverain des dieux?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne et désarmes
La terre et les cieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Le théâtre représente les Titans armés, et des montagnes dans le fond; plusieurs géans sont sur les montagnes, et entassent des rochers.)

PROMÉTHÉE, LES TITANS.

ENCÉLADE.

Oui, nos frères et nous, et toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains.
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes et tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Éclatez, guidez nos pas.

(On sort au son des trompettes.)

Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore et sa foi.
Laissez-moi ce juste partage;
Marchez, Titans, et suivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes
Contre ces dieux cruels.

PROMÉTHÉE.

(Un char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.)

Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.
(Les géans montent.)

CHŒUR DE NYMPHES, qui bordent le théâtre.

Tambours, trompettes et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel, et la terre.
(Bruit du tonnerre et des trompettes.)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles :
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde ;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les dieux,

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

(Ensemble.) { Tombez ; descendez dans nos fers ;
Précipitez-vous aux enfers.

(Il se fait un grand silence ; un nuage brillant descend ; le Destin paraît au milieu du nuage.)

LE DESTIN.

Arrêtez; le Destin, qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.
(Il se fait encore un silence.)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Destin, parle, explique-toi :
Les dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN, au milieu des dieux, qui se rassemblent autour de lui.

Cessez, cessez, guerre funeste,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés
Qui vont retomber sur la terre.

(Les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.)

JUPITER.

O Destin, le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien! sois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.
(Némésis sort du fond du théâtre, et Jupiter continue.)
Séduis le cœur, trompe les yeux
De la Beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance;
Jusque dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE, tenant la boîte.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
Êtes-vous soumis au vainqueur?

PROMÉTHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?

PROMÉTHÉE.

Les Titans sont tombés; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux:
Ouvrons.

PROMÉTHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival; et ces soins curieux
Sont des pièges nouveaux que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi! vous pensez...?

PROMÉTHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien! vous le voulez; il faut vous satisfaire,
Je soumets ma raison, je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMÉTHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMÉTHÉE.

C'en est assez, je pars, et je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit et réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.

(Il sort.)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loisir! ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature est votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre,
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHŒUR répète:

Voici le siècle d'or, etc.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore; il confirme en ces lieux,

De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(Les nymphes se retirent; Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.)

NÉMÉSIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NÉMÉSIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des dieux?

PANDORE.

Il craint tout; son amour est tendre,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NÉMÉSIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NÉMÉSIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NÉMÉSIS.

Cette boîte mystérieuse
Immortalise la beauté:
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuse;
Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis et facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais ;
Il est mon roi, mon dieu, pourvu qu'il soit fidèle.
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;
C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NÉMÉSIS.

Ah ! c'est trop vous en défendre ;
Je sers vos tendres amours ;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence ?
Auriez-vous tant de cruauté ?

NÉMÉSIS.

Ah ! qui pourrait tromper une jeune beauté ?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas ! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NÉMÉSIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, et je vous crois ;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boîte ; la nuit se répand sur le théâtre, et on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour, et troublé tous mes sens ?
Dieu trompeur, ministre implacable !
Ah, quels maux affreux je ressens !
Je me vois punie et coupable.

NÉMÉSIS.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter est vengé ; rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abîme ; Pandore est évanouie sur un lit de gazon.)

PROMÉTHÉE arrive du fond du théâtre.

O surprise ! ô douleur profonde !
Fatale absence ! horribles changemens !
Quels astres malfesans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore ; elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive,
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES ET LES DÉMONS, accourant sur le théâtre.

Les temps sont remplis :
Voici notre empire ;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante
Arbitre du sort,
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage !
Quoi ! la terre a perdu son éternel printemps,
Et ses malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des dieux, de l'enfer et du temps ?
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore ! cher objet, ma vie et mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois ; de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

Ah ! je suis indigne de vous ;

J'ai perdu l'univers ; j'ai trahi mon époux.
Punissez-moi ; nos maux sont mon ouvrage.
Frappez !

PROMÉTHÉE.

Moi, la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuse,
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes ;
Faites grace à tant de beauté :
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! malgré ma prière, et malgré vos sermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse !

PANDORE.

Un dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible et trop curieuse.
O fatale crédulité !
Tous les maux sont sortis de ce don détesté :
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR, descendant du ciel.

Tous les biens sont à vous, l'amour vous reste encore.

(Le théâtre change et représente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR continue.

Je combattrai pour vous le destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne seront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, dieu digne de mes vœux,
Vous, qui vivez dans moi, vous, l'ame de mon ame
Punissez Jupiter en redoublant la flamme
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMÉTHÉE ET PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte et l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et ce n'est point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce espérance,
Venez, désirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous serez leur jouissance.
Fussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui passe et qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs :
Mais l'espoir, à jamais secourable,
De ses mains viendra sécher mes pleurs.
Dans nos maux il sera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous serons au bord des précipices :
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

FIN DE PANDORE.

LE BARON D'OTRANTE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Cette petite pièce fut faite pour M. Grétry, qui, à son retour d'Italie, avait passé six mois à Genève, d'où il se rendait fréquemment à Ferney. M. de Voltaire et Mme Denis, sur quelques essais de musique qu'il leur fit entendre, conçurent une si grande espérance de ses talens, qu'ils le pressèrent vivement d'aller les exercer à Paris; et, pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de Voltaire s'offrit de travailler dans un genre nouveau, dont il n'osait cependant espérer, disait-il, d'atteindre la sublimité. Il donna en effet *le Baron d'Otrante* à M. Grétry, qui vint le présenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comédiens refusèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talent, et qu'il promettait beaucoup; ils engagèrent même M. Grétry à mander au jeune homme que, s'il voulait venir à Paris, on pourrait lui indiquer quelques changemens nécessaires pour faire admettre et représenter sa pièce; et qu'avec de la docilité et un peu d'étude de leur théâtre, il pourrait lui devenir utile par ses travaux, et se rendre digne d'y être attaché. Leur défiance venait principalement de la nouveauté de ce genre d'opéra comique, où l'un des principaux rôles était en italien, et tous les autres en français; mais si l'on a vu long-temps sur le même théâtre, dans des comédies, un principal personnage parler français, et tous les autres lui répondre en italien, pourquoi l'inverse n'aurait-il pas réussi dans un opéra comique rempli d'ailleurs de gaieté et de philosophie?

Quoi qu'il en soit, le jeune auteur reconnut son insuffisance, et ne jugea pas à propos de se déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il désespérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. Grétry de mettre la pièce en musique, et l'au-

teur de *la Henriade* et de *Mahomet* de faire des opéras comiques. Il s'en tint à ses premiers essais, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*.

Il est assez remarquable que M. de Voltaire donna le premier un opéra à M. Grétry, comme il avait le premier, vers 1730, donné une tragédie lyrique (1) à Rameau, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poète découvrit leur génie et pressentit leurs succès. Si les encouragemens qu'il leur donna ont pu les déterminer à embrasser la carrière dramatique, on lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi la scène, et des progrès qu'ils ont fait faire à l'art musical. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de Voltaire d'avoir fait des opéras comiques?

(1) Samson.

PERSONNAGES,

LE BARON D'OTRANTE,
IRÈNE.
UNE GOUVERNANTE.
ABDALA, corsaire turc.
CONSEILLERS PRIVÉS du baron,
HOBEREAUX ET FILLES d'Otrante,
TROUPE DE TURCS.

La scène est dans le château du Baron,

LE BARON D'OTRANTE,

OPÉRA BUFFA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon magnifique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, seul, en robe de chambre, couché sur un lit de repos.

(Il chante.)

Ah ! que je m'ennuie !
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(Il se lève et regarde au miroir.)
On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.
Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCÈNE II.

LE BARON; un CONSEILLER privé, en grande perruque, en habit feuille-morte et un manteau noir; il entre une foule de HOBEREAUX et de FILLES d'Otrante.

LE CONSEILLER.

Monseigneur, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie ;
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(On habille monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans.....

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons, à cet âge,
De leur majorité font le plus noble usage;
Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens;
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Musulmans,
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblans,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles;
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit, je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé;
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais un dit mot
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, seigneur; votre altesse
A des bois, une rade, et, quand elle voudra,
On fera des vaisseaux : l'Hellespont tremblera ;
Elle sera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux :
Ne vous mêlez de rien, chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Étant si fortuné, d'où vient donc que je bâille.

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens sont l'effet d'un grand cœur,
Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
Célèbre son bonheur ainsi que son savoir ;
Et monseigneur, sans doute, aura la complaisance
De prendre du plaisir puisqu'il en veut avoir.
Vous serez harangué ; c'est le premier devoir :
Les spectacles suivront ; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage ;
Les harangues surtout ont ce don merveilleux.
O ciel ! je vois Irène arriver en ces lieux !
Irène ! si matin, vient me rendre visite !
Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
Les harangues pour moi sont des soins superflus :
Ma cousine paraît ; je ne bâillerai plus.

SCÈNE III.

LE BARON, IRÈNE.

LE BARON chante.

Belle Irène, belle cousine,
Ma langueur chagrine

S'en va quand je te vois :
L'amour vole à ta voix ;
Tes yeux m'inspirent l'allégresse.
Ton cœur fait mon destin :
Tout m'ennuyait, tout m'intéresse ;
Je commence à goûter du plaisir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chansons, belle Irène ;
C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine
Dont ni berger ni roi ne se peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.
Vous avez une voix si tendre et si touchante !

IRÈNE.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante :
Vos conseillers privés prennent tout notre argent ;
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

LE BARON.

Je le suis avec vous, [illegible]ts toute ma gloire.

IRÈNE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer :
D'une mollesse indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage ;
La nonchalance a tout gâté :
On ne vous a donné que des leçons stériles ;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté,
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conseillers privés...

IRÈNE.

Seigneur, sont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaise,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aise.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal ; oui, je m'en aperçois ;
Et je me sens tout autre alors que je vous vois.

On ne m'a rien appris, le vide est dans ma tête;
Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux;
Étant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRÈNE.

Alors, seigneur, alors, à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue,
(Elle chante.)
Pour jamais je vous chérirai;
De tout mon cœur je chanterai:
Amant charmant, aimez toujours Irène;
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien;
Que le temps affermisse un si tendre lien,
Que le temps redouble ma chaîne!
(Tous deux ensemble.)
Non, je ne m'ennuirai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, Amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon âme ravie.
Non, je ne m'ennuirai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
(On entend une grande rumeur, et des cris.)

IRÈNE.

O ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCÈNE IV.

LE BARON, IRÈNE, UN CONSEILLER PRIVÉ.

LE CONSEILLER.

Ah! seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRÈNE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? par où sont-ils donc arrivés?

IRÈNE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRÈNE.

Hélas! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

SCÈNE V.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, LA GOUVERNANTE ET LES FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah, madame! les Turcs.....

IRÈNE.

Ah! pauvres innocentes!...
Qu'ont fait ces Turcs maudits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enlève et tout pille;
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame!... entendez-vous les tambours... les clameurs?....

LES TURCS, derrière le théâtre.

Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs!

SCENE VI.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, ABDALA, suivi de ses Turcs.

QUATUOR de Turcs.

Pillar, pillar, grand Abdala !
Alla, ylla, alla !
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir ;
Alla, ylla, alla !

ABDALA.

Non ammazzar,
No, no, non ammazzar.
Basta, basta tout saccagear,
Ma non ammazzar ;
Incatenar,
Bever, violar ;
Non ammazzar.

(Pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un Levantis tient le bout.)

LE BARON, enchaîné avec deux conseillers en grande perruque.

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR de Turcs.

Pillar, pillar, grand Abdala !
Tout saccagear ;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla !

IRÈNE.

Quoi! ces Turcs si méchans n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames?

ABDALA chante.

O bravi corsari,
Spavento de' mari,
Andate a partagir,
A bever, a fruir.

A'vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li consiglieri.
Tutte le donne son per me;
E'l mio costume,
Tutte le donne son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRÈNE, au baron qu'on emmène.

Allez, mon cher cousin : je me flatte, j'espère,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes soins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÈNE, LA GOUVERNANTE.

IRÈNE.

Consolons-nous, ma bonne ; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRÈNE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs, et, par un goût nouveau,
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier ;
Le baron pour son lot est reçu muletier.
Ce sont là, me dit-on, les jeux de la fortune :
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas ! soit réduit là ?
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala ?

IRÈNE.

Je n'en ai point encor ; mais, si je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de sa gloire
L'impudent, en passant, a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, un assez bel emploi ;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en doute pas : je sais qu'Irène est sage.

Mais, madame, un corsaire est un peu dangereux :
Il paraît volontaire, et le pas est scabreux.

IRÈNE.

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
« Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
« Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort ;
« Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort. »
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie ;
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles,
Pour leur rendre justice, et pour juger entre elles ;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des finales, et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête :
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ses fifres, ses timbales ;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCÈNE II.

(Les Levantis arrivent, donnant chacun la main à une personne.)

IRÈNE, LA GOUVERNANTE ; ABDALA, arrivé au son d'une musique turque, un mouchoir à la main ; les demoiselles du château d'Otrante forment un cercle autour de lui.

ABDALA chante.

Su, su ; zitelle tenere ;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar :
Mi sentir più grand' onore
Di rendirmi a l'amore,
Che rapir tutta la terra
Col terrore delle guerre.
Su, su, zitelle tenere, etc.

IRÈNE chante cet air tendre et mesuré.

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé :
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.
Des Amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présens les plus beaux.
(Elle parle.)
Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie ;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(Abdala fume sur un canapé : les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.)

ABDALA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, e meno belle,
Aspettino per un'altra volta
La mia sovrana volontà
(Il fait asseoir Irène à côté de lui)
Al mio canto Irene stia ;
E tutte le altre via, via.

(Elles s'en vont toutes, en lui faisant la révérence.)

Bene, bene, sarà per un'altra volta,
Un' altra volta.

SCÈNE III.

IRÈNE, ABDALA.

ABDALA.

Cara Irene, adesso,
Sedete appresso a me.
Amor mi punge e mi consuma.
(Il la fait asseoir plus près.)
Più appresso, più appresso.

IRÈNE, à côté d'Abdala, sur le canapé.

Seigneur, de vos bontés mon ame est pénétrée ;
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.
Quand je craignais les Turcs si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable.
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable ;
Et, pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALA.

Sì, sì, cara : ceneremo insieme, tête à tête, l'uno dirimpetto a l'altra ; senza schiavi ; solo con sola ; beveremo del vino greco : e canteremo, e ci trastulleremo, dirimpetto l'uno a l'altra : sì, sì, cara, per dio Maccone.

IRÈNE.

Après tant de bontés aurais-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grâce?

ABDALA.

Parli, parli ; farò tutto
Che vorrete, presto, presto.

IRÈNE.

Seigneur, je suis baronne ; et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie ;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie ;
Mon cœur en est encor tellement occupé,
Que si vous permettez que j'aille avant souper
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire.

ABDALA.

Come! nella stalla?

IRÈNE.

Nella stalla, signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse?

ABDALA.

La signora è matta. Le stalle sono puzzolente ; bisognerà

più d'un fiasco d'acqua nanfa per nettarla. Or su andate a vostro piacere, lo concedo : andate, cara, e ritornate.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ABDALA.

(En se frappant le front.)

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliante alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Basta, che la zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.
Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un coin d'écurie.)

IRÈNE; LE BARON, en souquenille, une étrille à la main.

IRÈNE chante.

Oui, oui, je dois tout espérer;
Tout est prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout espérer;
L'amour vous protége et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur suprême,
J'étais indigne, hélas! du pouvoir souverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRÈNE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.
(Elle répète.)
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour :
Ainsi que mon destin je change en un seul jour;
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(A ses vassaux qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolens
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte ; et vous, vous m'attendrez
Près de la chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître :
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur osera résister.

(A Irène.)

Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter :
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare ;
Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRÈNE.

J'y cours ; vous m'y verrez : mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés :
Ce ne sont point, seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime ;
En buvant avec lui je bois avec vous-même ;
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, à ses vassaux.

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.

Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains :
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCÈNE III.

(Le théâtre représente une jolie salle à manger.)

ABDALA, IRÈNE, seuls à table, sans domestiques.

IRÈNE, un verre à la main, chante.

Ah ! quel plaisir
De boire avec son corsaire !
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore, et de lui plaire.
Verse, verse, mon bel amant :
Ah ! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre !

ABDALA.

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te.
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra,
Li Cristiani,
Li Musulmani.
Begli occhi scintillante
Al par del vin spumante.
Sì, sì, brindisi a te.

(Tous deux ensemble.)

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te, etc.

(Ils dansent ensemble, le verre à la main, en chantant.)

Sì, sì, brindisi a te, etc.

SCÈNE IV et dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS; LE BARON, armé, et ses suivans, entrent de tout côtés dans la chambre.

LE BARON.

Corsaire, il faut ici danser une autre danse.

ABDALA, cherchant son sabre.

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour:
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tés levantis, Corsaire,
Sont tous mis à la chaîne, et s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi:
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance:
Je te rends ton vaisseau; va, pars en diligence:
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(Il chante.)

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène,
Peuples heureux, dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contens de la servir:

LE CHŒUR.

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

FIN DU BARON D'OTRANTE.

PERSONNAGES.

GLYCÈRE.
PRESTINE, petite sœur de Glycère.
DAPHNIS.
Le Père de Daphnis.
Le Père de Glycère.
GRÉGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de Bacchus.
PHÉBÉ, servante du temple.
Troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

LES DEUX TONNEAUX,

ESQUISSE

D'UN OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un temple de feuillage, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivans de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrse à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.

(Ouverture gaie et vive ; reprise douloureuse et terrible.)

GRÉGOIRE, TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

GRÉGOIRE chante.

Allons, enfans, à qui mieux mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux ;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :
Mettez-moi cela
là,
Rendez ce buffet
net ;
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux mieux ;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :
Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE; elle parle.

Eh, doucement, monsieur Grégoire,
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus :
Comme vous nous lui rendons gloire :
Nous sommes tous très-assidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire.
(Elle chante.)
Il reviendra : faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GRÉGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GRÉGOIRE.

Va, j'ai bien du souci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,
Et d'unir les amans qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah, j'enrage!

LA SUIVANTE.

Comment! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver :
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le monsieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant!

GRÉGOIRE, en colère.

Non, il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire !

GRÉGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau !

GRÉGOIRE.

Qu'il est laid !

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GRÉGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.

Que Grégoire est méchant ! me dira-t-il encore
Que la future est sans beauté ?

GRÉGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère va la fêter, on l'adore;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

GRÉGOIRE.

Oui.... la future... passe... elle est assez jolie;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère est un excellent cœur, c'est la bonté,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence;
C'est la douceur, la patience;
Et de ses mœurs la pureté
Fait taire encor la médisance.
Vous me paraissez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empêcher le cœur de la belle ?
Quand du succès on est flatté,
Quand la dame n'est point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité;
Si vous en êtes rebuté,

Vous faites des chansons contre elle :
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux !
Recevons bien ces deux époux ;
Que le festin soit magnifique.
On boit ici son vin sans eau ;
Mais, n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GRÉGOIRE.

Comment ? que dis-tu là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GRÉGOIRE.

Petite,
Tremble que ce mystère ici soit révélé ;
C'est le secret des dieux, crains qu'on ne le débite.
Aussitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort subite,
Cesse tes discours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et respecte les dieux et les pâtissiers.

(Il chante.)

Allons, reprenez votre ouvrage ;
Servons bien ces heureux amans.

(A part.)

Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.
Hâtons ces heureux mariages.
Courage, courage !
Cognez, frappez, parlez en même temps
Suspendez ces festons ; étendez ce feuillage ;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuses nuits et de beaux jours.
J'engage,
J'engage.
Je me vengerai ;
Je les punirai ;

Ils me paieront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens;
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycère
Est toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déjà fleurie;
Elle a précipité ses pas.
La voici.... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie?

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, arrivant en hâte.

Eh, quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet! Nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur et son amant, mon bon homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file, en dansant aux chansons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds;
Mène-moi voir l'autel et monsieur le grand-prêtre.

GRÉGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GRÉGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE

Toi!
Toi, prêtre de Bacchus?

GRÉGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien, soit; j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GRÉGOIRE.

Je suis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amans, et je fais leurs repas.
Ces deux charmans ministères,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espère quelque jour, ma petite Prestine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très-volontiers.

(Duo.)

GRÉGOIRE ET PRESTINE.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'est lui qui doit régner.
Du dieu puissant de la liqueur vermeille
Le temple est un cabaret,
Son autel est un buffet.
L'Amour y veille
Avec transport;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raisins de la treille.

GRÉGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vite.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,

Ma chère sœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave est, dit-on, décent:
Il est noble, il a de la grâce;
Mais j'irais plus vivement,
Si j'étais à votre place.

SCÈNE III.

LE PÈRE de Glycère et de Prestine, LE PÈRE de Daphnis, PETITS VIEILLARDS RATATINÉS, marchant les premiers, la canne à la main, DAPHNIS, conduisant GLYCÈRE, et TOUTE LA NOCE, PRESTINE.

GLYCÈRE, à Prestine.

Pardonne, chère sœur, à mes sens éblouis;
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis;
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire;
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant.

(Duo.)

LES DEUX PÈRES.

Oh! qu'il est doux sur nos vieux ans
De renaître dans sa famille,
Mon fils... Ma fille,
Raniment mes jours languissans;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard:
Ils ont grand tort;
Chacun aspire
A notre sort;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs
Et dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PERSTINE.

Il s'agit bien de frédonner ;
Ah ! vous avez, je pense, assez d'autres affaires,
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le soin de célébrer vos amoureux mystères ?
A Grégoire.

GLYCÈRE, effayée.

A Grégoire !

DAPHNIS.

Eh ! qu'importe, grands dieux !
Tout m'est bon, tout m'est précieux ;
Tout est égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère est à moi, le reste est étranger.
Qu'importe qui sonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger ?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéresse:
Je ne vois point ces jeux, ce festin solennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel ;
Je ne vois rien que la déesse.

(Quatuor.)

LE PÈRE de Glycère. LE PÈRE de Daphnis. DAPHNIS. GLYCÈRE.

Ma fille !.... mon cher fils !.... Glycère ! tendre époux !
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité, naissez, brillante aurore,
Naissez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'est toi qu'on implore ;
En tous temps tu règnes sur nous :
Tendre amour, c'est toi que j'implore ;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PERSTINE.

Ils aiment à chanter, et c'est là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie ?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert ;
Et ce qu'en eux surtout je révère et j'admire,
C'est qu'ils chantent parfois sans avoir rien à dire.
Ils nous ont sur-le-champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort ;

Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laisse là ; chacun pense à soi-même.
(Elle chante.)
Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grands dieux que je chanterai !
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grands dieux, que je chanterai !

SCÈNE IV.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, PHÉBÉ, SUIVANTE.

PHÉBÉ.

ENTREZ, mes beaux messieurs, entrez, ma belle dame.
(A Glycère à part.)
Ma belle dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai soin ; ne crains rien, bonne femme.
(Il lui met une bourse dans la main.)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux !
Prenez bien garde à vous, madame.

GLYCÈRE.

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

PERSTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.
(Elle chante.)
Le premier mari que j'aurai,
Ah ! bon dieu, que je chanterai !
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grand dieux, que je chanterai !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNIS, conduit par son père, GLYCÈRE, par le sien, PRESTINE par personne, et courant partout; GARÇONS DE LA NOCE.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Mes enfans, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Fesons comme fesaient nos très-prudens aïeux:
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps; et les siècles antiques,
Étant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là... que sera le garçon;
Ici... la fille; ici... moi, du garçon le père!
(A Glycère.)
Là... vous; et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle et le savoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte;
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCÈNE II.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, GRÉGOIRE, suivi des ministres de Bacchus.

(Les deux amans mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.)

GRÉGOIRE, au milieu, vêtu en grand sacrificateur.

Futur, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, et l'ardeur la plus pure,

Soyez ici très-bien venus.
D'abord avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCÈRE.

Ces rites sont d'aimer ; quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher et si durable !
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas ! si vous voulez, ma bouche en fera cent,
Je les répéterai tous les jours de ma vie ;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie :
Ils seront tous pour mon amant.

GRÉGOIRE, à part.

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère !
Dieux, qu'ils seront punis !... Buvez, belle Glycère,
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après ;
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(Il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.)

LE PÈRE de Daphnis.

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies ;
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui :
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux ;
Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux :
J'en cherche la raison ; d'où vient cela, compère ?

LE PÈRE de Glycère.

Mais... cela vient... du temps. Je suis tout sérieux,
Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.
Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchans :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aise respire ;

Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on est heureux sans rire.

(Grégoire présente une petite coupe à Daphnis et une autre à Glycère.)

GRÉGOIRE, après qu'ils ont bu.

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi! vous frémissez!
(A Daphnis.)
Ça, jurez à présent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS, chante en récitatif mesuré, noble et tendre.

Je jure par les dieux, et surtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur.
Je t'invoque après ma Glycère.

SYMPHONIE.

(Daphnis continue.)

Descends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des Amours amène la mère :
Amène avec toi tous les dieux ;
Ils pourront brûler pour Glycère,
Je ne serai point jaloux d'eux ;
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GRÉGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCÈRE chante.

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot ;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable.
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Épouser Lucifer.
Qu'on n'irrite point ma colère ;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux !

LES DEUX PÈRES, ensemble.

Ah, ma fille !

PRESTINE.

Ah, ma sœur !

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère ?

GLYCÈRE, reculant.

Ah, l'horreur !
Ote-toi de mes yeux; ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi ! c'est donc tout de bon ?

GLYCÈRE.

Retire-toi, te dis-je ;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh ! qu'est-il arrivé ! Dieux puissans, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux ? m'ôtez-vous ce que j'aime ?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même ;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCÈRE.

Je ne puis te souffrir : je te l'ai déjà dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PÈRE de Daphnis.

Ciel ! quelle extravagance !

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde?

GLYCÈRE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis:
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.

(Elle sort.)

QUATUOR.

LES DEUX PÈRES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu... Je frémis... Je meurs!

(Tous ensemble.)

Quel changement! quelles alarmes!
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes!

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus; coulez, coulez, mes pleurs.

(Tous ensemble.)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GRÉGOIRE chante seul.

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes:
Il faut en faire autant.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

LE PÈRE de Daphnis, LE PÈRE de Glycère, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PÈRE de Daphnis à celui de Glycère.

Écoutez; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des sorciers et des métempsycoses.
Le dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produisait souvent d'assez vives querelles:
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,

Ou dur, ou pétillant, et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu ; de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :
Elle est folle, il est vrai, mais, dieu merci, tout passe :
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin.....
Elle te r'aimera : tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raisonnez on ne peut mieux :
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse
Qui d'une voix mystérieuse
A dit à ma grand'sœur avec un ton fort doux,
« Quand on vous mariera, prenez bien garde à vous. »
J'avais fait peu de cas d'une telle parole ;
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit (toujours en raisonnant),
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère ;
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Vous voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PÈRE de Glycère.

Cette fille ira loin.

LE PÈRE de Daphnis.

Ce sera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin

De punir ici cet infâme :
A ce monstre ennemi je veux arracher l'ame.
Laissez-moi.

LE PÈRE de Glycère.

Qui l'eût cru qu'un jour si fortuné
A tant de maux fût destiné?

LE PÈRE de Daphnis.

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie ;
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCÈNE IV.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, GRÉGOIRE, revenant dans son premier habit.

DAPHNIS.

O douleur ! ô transports jaloux !
Holà ! hé ! monsieur le grand-prêtre,
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GRÉGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe, et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'est moi ; me connais-tu ?

GRÉGOIRE.

Qui, toi? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main ; je vais t'assommer, traître !
Je vais t'exterminer, fripon !

GRÉGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place !

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus ;
Il faut punir ta lâche audace :
Indigne suppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme

GRÉGOIRE.

Eh mais, pour te la rendre,
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre :
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas ;
Mais c'est toi qui me l'as ravie :
C'est toi qui l'as changée, et presque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que sa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin ;
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée ;
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée ;
Tes pareils dès long-temps sont des empoisonneurs.

GRÉGOIRE.

Quoi ! ta femme te hait !

DAPHNIS.

Oui, perfide ! à la rage.

GRÉGOIRE.

Eh mais, c'est quelquefois un fruit du mariage ;
Tu peux t'en informer,

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait :
Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GRÉGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

ARIETTE.

GRÉGOIRE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Pour qui le peuple me révère,
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colère;
Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.
Apaise-toi, rengaine.... Eh bien, je te promets
Qu'aujourd'hui, ta Glycère, en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel! est-il bien vrai, mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GRÉGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

DUO.

GRÉGOIRE.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oublira.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

DAPHNIS.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera mon injure.
On m'en fera;
On l'oublira.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment;
La girouette de son ame
Tourne, tourne.... au moindre vent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE, PRESTINE.

LE PÈRE de Glycère.

Oui, c'étaient des vapeurs ; c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien :
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien....
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.
Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PÈRE de Daphnis.

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps saisie ;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PÈRE de Glycère.

Ma femme aussi.

LE PÈRE de Daphnis.

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives...

LE PÈRE de Glycère.

Tout de même.

LE PÈRE de Daphnis.

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait, *Je te hais*, d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCÈRE, se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?

Hélas! j'aurais perdu l'esprit!
L'amour fit mon hymen; mon cœur s'en applaudit:
Vous le savez, grands dieux! si ce cœur est sincère.
Mais dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire;
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé? ne l'avez-vous point vu?

LE PÈRE de Daphnis.

Il arrive.

SCÈNE II.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, DAPHNIS.

LE PÈRE de Daphnis.

En effet je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCÈRE chante.

Cher amant, vole dans mes bras:
Dieu de mes sens, dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme...
Ah, ah, ah! cher époux, ne te détourne pas;
Tes yeux sont-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes?
Ton cœur répond-il à mon cœur?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes?
Sens tu l'excès de mon bonheur?

(A cette musique tendre succède une symphonie impérieuse et d'un caractère terrible.)

DAPHNIS, au père de Glycère.

(Il chante.)

Écoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère;
Dès qu'on la voit en s'enfuit;
Sa laideur la rend plus fière;
Elle est fausse, elle est tracassière;
Et, pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.
Je fus assez sot pour la prendre:

Je viens la rendre :
Ma sottise finit.
Le mariage
Est heureux et sage
Quand le divorce le suit.

TRIO.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

O ciel ! ô juste ciel ! en voilà bien d'un autre.
Ah ! quelle douleur est la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle... Adieu... Bonsoir.
(Il sort.)

SCÈNE III.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

LE PÈRE de Glycère.

Quel démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas ! ils sont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCÈRE.

Ah ! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PÈRES.

Ah ! tout me désespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles désirs !
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCÈNE IV.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, PRESTINE, arrivant avec précipitation.

PRESTINE.

Réjouissez-vous tous.

GLYCÈRE, qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.

Ah ! ma sœur, je suis morte !
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon père et moi.

LE PÈRE de Daphnis.

C'est bien prendre son temps, ma foi !
Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière !

PRESTINE.

Je suis gaie et sensée, et je sais votre affaire ;
Soyez tous bien contens.

LE PÈRE de Daphnis.

Ah ! méchant petit cœur.
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie ?

PRESTINE chante.

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire ;
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PÈRE de Daphnis, pendant que Glycère est languissante sur le lit de gazon, abîmée dans la douleur.

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons.

Si de nous consoler tu donnes des raisons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival

GLYCÈRE.

Hélas ! quel intérêt mon cœur put-il y prendre !
L'ai-je pu remarquer ? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie :
L'un est vaste et profond ; la tonne de Cîteaux
N'est qu'une pinte auprès, mais il est plein de lie ;
Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la secrète antipathie :
C'est celui que l'on donne, hélas ! à tant d'époux ;
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.
L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour ;
Il est petit... petit... on en est fort avare ;
De tous les vins qu'on boit, c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCÈRE.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas besoin ;
J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.
Temple affreux ! coupe horrible ! Ah, Grégoire ! ah, le traître !
Qu'il a pris un funeste soin !

LE PÈRE de Glycère.

D'où sais-tu tout cela ?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde ; elle m'a tout conté.

LE PÈRE de Daphnis.

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple ;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés ;
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite en secret
Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère :
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre ; il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi, qui suis un peu précoce,
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré ;
Et je le garde pour ma noce,

GLYCÈRE, se relevant.

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître ;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCÈNE V et dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah ! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'allégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PÈRES. GLYCÈRE. DAPHNIS.

Ma sœur.... Mon fils.... Mon amant... Ma maîtresse.

Aimons-nous, bénissons les dieux :
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde ;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau.
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

FIN DES DEUX TONNEAUX.

LA FÊTE DE BELLÉBAT.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Cette lettre contient la description d'une fête donnée à Bellébat, chez M. le marquis de Livry, en 1725.

Le curé de Courdimanche, dans la paroisse de qui le château de Bellébat est situé, était un fort bon homme, à demi-fou, qui se piquait de faire des vers et de bien boire, et se prêtait de bonne grâce aux plaisanteries dont on le rendait l'objet.

Le ton qui règne dans cette fête, où se trouvaient un grand nombre de jeunes femmes, et dans la description adressée à une princesse jeune et qui n'était point mariée, est un reste de la liberté des mœurs de la régence.

Tous les vers, à beaucoup près, ne sont pas de M. de Voltaire, et ceux qui lui appartiennent sont faciles à distinguer.

LA FÊTE
DE BELLÉBAT,

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

1725.

Les citoyens de Bellébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertissemens et de leurs fêtes ; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaisirs. Bien différens en cela de M. votre frère aîné, qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous sommes tous devenus ici poètes et musiciens, sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand homme qui excelle en ces deux genres : c'est le curé de Courdimanche : ce bon homme a la tête tournée de vers et de musique, et on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de Vertamont. Nous le couronnâmes poète hier en cérémonie dans le château de Bellébat, et nous nous flattons que le bruit de cette fête magnifique excitera partout l'émulation, et ranimera les beaux arts en France.

On avait illuminé la grand'salle de Bellébat, au bout de laquelle on avait dressé un trône sur une table de lansquenet : au-dessus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne allumée, qui donnait à la couronne un éclat singulier. Monseigneur le comte de Clermont, et tous les citoyens de Bellébat étaient rangés sur des tabourets ; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier

sur la tête fait en forme de pain de sucre ; et sur chaque bonnet on lisait en grosses lettres le nom des plus grands poètes de l'antiquité. Ceux qui fesaient les fonctions de grands-maîtres des cérémonies avaient une couronne de laurier sur la tête, un bâton à la main, et étaient décorés d'un tapis vert qui leur servait de mante.

Tout étant disposé, et le curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux qu'on avait envoyée au-devant de lui, il fut conduit à son trône. Dès qu'il fut assis, l'orateur lui prononça à genoux une harangue dans le style de l'académie, pleine de louanges, d'antithèses, et de mots nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sait bien qu'il en mérite encore davantage ; car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre reine qui hait les louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue, on exécuta le concert dont on vous envoie les paroles ; les chœurs allèrent à merveille, et la cérémonie finit par une grande pièce de vers pompeux, à laquelle ni les assistans, ni le curé, ni l'auteur n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête pour en bien sentir l'agrément : les projets et les préparatifs de ces divertissemens sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne, et le récit souvent ennuyeux.

Ainsi, dans les plaisirs d'une vie innocente,
Nous attendons tous l'heureux jour
Où nous reverrons le séjour
De cette reine aimable et bienfesante,
L'objet de nos respects, l'objet de notre amour :
Le plaisir de vivre à sa cour
Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de Courdimanche s'étant placé sur le trône qui lui était destiné, tous les habitans de Courdimanche vinrent en cérémonie le haranguer ; Voltaire porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT de Courdimanche chante.

Peuples fortunés de Courdimanche,
Devant le curé que tout s'épanche ;

A le couronner qu'on se prépare,
De pampre, en attendant la tiare.
(On met une couronne sur la tête du curé.)

LE CHŒUR chante.

Que l'on doit être
Content d'avoir un prêtre,
Qui fait de si beaux vers!
Qu'on applaudisse
Sans cesse à ses nouveaux airs,
A ses concerts.
Qu'à l'église il nous bénisse,
Qu'à table il nous réjouisse;
Que d'un triomphe si doux
Tous les curés soient jaloux!

Mène-t'on dans le monde une vie
Qui soit plus jolie
Qu'à Bellébat?
Ce curé nous enchante:
Lorsqu'à table il chante,
On croirait être au sabbat.
Le démon poétique
Qui rend pâle, étique,
Voltaire le rimeur,
Rend la face
Bien grasse
A ce pasteur.

A ce joyeux curé Bellébat doit sa gloire,
Tous les buveurs en lui voit terrasser;
Mais il ne veut pour prix de sa victoire,
Que le bon vin que Livry fait verser.
On vient pour l'admirer des quatre coins du monde;
On quitte une brillante cour;
Partout à sa santé chacun boit à la ronde;
Mais qui peut voir sa face rubiconde,
Voit sans étonnement l'excès de notre amour.
Triomphez, grand Courdimanche,
Triomphez des plus grands cœurs:

Ce n'est qu'aux plus fameux buveurs
Qu'il est permis de manger votre éclanche.
(Une nymphe lui présente un verre de vin.)

UN HABITANT chante.

Versez lui de ce vin vieux,
Silvie,
Versez-lui de ce vin vieux;
Encore un coup, je vous prie,
L'amour vous en rendra deux.
Vénus permet qu'en ces beaux lieux
Bacchus préside;
Le curé de ce lieu joyeux
Est le Druide;
Honneur, cent fois honneur
A ce divin pasteur:
Le plaisir est son guide:
Que les curés d'alentour
Viennent lui faire la cour.

Où trouver la grace du comique,
Un style noble et plaisant,
Et du grand et sublime tragique
Le récit tendre et touchant?
Voltaire a-t-il tout cela dans sa manche?
Et lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est chez le grand Courdimanche.

En fait de cette douce harmonie
Qui charme et séduit les cœurs,
Des maîtres de France ou d'Italie,
Qui doit passer pour vainqueurs?
Entre Miguel et Lulli le choix penche;
Et lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est chez le grand Courdimanche.
Salut au curé de Courdimanche;

Oh, que c'est un homme divin!
Sa ménagère est fraîche et blanche;
Salut au curé de Courdimanche:
Sûr d'une soif que rien n'étanche,
Il viderait cent brocs de vin;
Salut au curé de Courdimanche;
Oh, que c'est un homme divin!

Du pain bis, une simple éclanche;
Salut au curé de Courdimanche;
Maigre ou gras, bécassine ou tanche,
Tout est bon dès qu'il a du vin.
Salut au curé de Courdimanche;
Oh, que c'est un homme divin!

Des vers, il en a dans sa manche;
Salut au curé de Courdimanche;
Aucun repas ne se retranche;
En s'éveillant il court au vin;
Salut au curé de Courdimanche;
Oh, que c'est un homme divin!

(La scène change et représente l'agonie du curé de Courdimanche: il paraît étendu sur un lit.)

CHŒUR.

Ah! notre curé
S'est bien échaudé,
Fesant sa lessive.

Ah! notre curé
Est presque enterré,
Pour s'être échaudé.

UN HABITANT.

Et du même chaudron (*bis*)
La pauvre Bacarie
A brûlé son...

LE CHŒUR, l'interrompant.

Ah! notre curé, etc.

UN HABITANT.

Quelques gens nous ont dit

Que le curé lui même
Avait brûlé son...

LE CHŒUR l'interrompant.

Ah! notre curé, etc.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en son agonie.

Curé de Courdimanche, et prêtre d'Apollon,
Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans dans une paix profonde,
Enterré, confessé, baptisé votre monde;
Après tant d'*oremus*, chantés si plaisamment,
Après cent *requiem*, entonnés si gaîment,
Pour nous, je l'avoûrai, c'est une peine extrême,
Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même
Mais tout passe et tout meurt; tel est l'arrêt du sort:
L'instant où nous naissons est un pas vers la mort.
Le petit père André n'est plus qu'un peu de cendre;
Frère Fredon n'est plus; Diogène, Alexandre,
César, le poète Roi, la Fillon, Constantin,
Abraham, Brioché, tous ont même destin;
Ce cocher si fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux esprits, père du vaudeville,
Dont vous auriez été le très-digne aumônier,
Près Saint-Eustache encore est pleuré du quartier.
Vous les suivrez bientôt: c'est donc ici, mon frère,
Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire.
Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien:
Mais qui peut, entre nous, garder son innocence?
Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence?
Combien en a-t-on vus jusqu'au pied des autels.
Porter un cœur pétri de penchans criminels;
Dans ce tribunal même, où, par des lois sévères,
Des fautes des mortels ils sont dépositaires,
Convoiter les beautés qui vers eux s'accusaient,
Et commettre la chose, alors qu'ils l'écoutaient!
Combien n'en vit-on pas, dans une sacristie,
Conduire une dévote avec hypocrisie,
Et, sur un banc trop dur, travailler en ce lieu
A faire à son prochain des serviteurs de Dieu!

Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchaîner par son pouvoir aimable;
Que, digne imitateur des saints du premier temps,
Vous ayez pu dompter la révolte des sens;
Vous viviez en châtré; c'est un bonheur extrême:
Mais ce n'est pas assez, curé, Dieu veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce sentiment, cette ivresse du cœur,
La charité, mon fils? le chrétien vit par elle:
Qui ne sait point aimer n'a qu'un cœur infidèle;
La charité fait tout: vous possédez en vain
Les mœurs de nos prélats [illegible] d'un capucin,
D'[illegible] nerveux la timide innocence,
La science d'un carme avec sa continence,
Des fils de Loyola toute l'humilité;
Vous ne serez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort suprême:
Pour mieux savoir aimer, haïssez-vous vous-même.
Avouez humblement, en pénitent soumis,
Tous les petits péchés que vous avez commis;
Vos jeux, vos passe-temps, vos plaisirs, et vos peines,
Olivette, Amauri, vos amours et vos haines;
Combien de muids de vin vous vidiez dans un an;
Si Brunelle avec vous a dormi bien souvent.

Après que vous aurez aux yeux de l'assemblée
Étalé les péchés dont votre ame est troublée,
Avant que de partir, il faudra prudemment
Dicter vos volontés et faire un testament.
Bellébat perd en vous ses plaisirs et sa gloire:
Il lui faut un poète et des chansons à boire;
Il ne peut s'en passer; vous devez parmi nous
Choisir un successeur qui soit digne de vous,
Il sera votre ouvrage, et vous pourrez le faire
De votre esprit charmant unique légataire.
Tel Élie autrefois, loin des profanes yeux,
Sur un char de lumière emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,

Consolait Élisée qui lui servait de page ;
Et dans un testament, qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laissa son esprit.

Afin de soulager votre mémoire usée,
Nous ferons en chansons une peinture aisée
De cent petits péchés que peut faire un pasteur,
Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

LES HABITANS de Bellébat chantent :

Air du *Confiteor*.

Vous prenez donc congé de nous ;
En vérité c'est grand dommage :
Mon cher curé, disposez-vous
A franchir gaîment ce passage.
Hé quoi, vous résistez encor !
Dites votre *Confiteor*.

Lorsque vous aimâtes Margot,
Vous n'étiez pas encor sous-diacre ;
Un beau jour de Quasimodo,
Avec elle montant en fiacre...
Vous en souviendrait-il encor ?
Dites votre *Confiteor*.

Nous vous avons vu pour Catin
Abandonner souvent l'office ;
Vous n'êtes pas, pour le certain,
Chu dans le fond du précipice ;
Mais, parbleu, vous étiez au bord :
Dites votre *Confiteor*.

Vos sens, de Brunelle enchantés,
La fêtaient mieux que le dimanche.
Sous le linge elle a des beautés,
Quoiqu'elle ne soit pas trop blanche,
Et qu'elle ait quelque taie encor :
Dites votre *Confiteor*.

Vous avez renversé sur cu
Plus de vingt tonneaux par année,

Tout Courdimanche est convaincu
Que Toinon fut plus renversée.
Pour les muids de vin, passe encor :
Dites votre *Confiteor*.

N'êtes-vous pas demeuré court
Dans vos rendez-vous comme en chaire?
Vous avez tout l'air d'un Saucourt,
De grands traits à la cordelière ;
Mais tout ce qui luit n'est pas or :
Dites votre *Confiteor*.

Élève, et quelquefois rival
De l'abbé de Pure et d'Horace,
Du fond du confessionnal,
Quand vous grimpez sur le Parnasse,
Vous vous croyez sur le Thabor :
Dites votre *Confiteor*.

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme,
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'est pour le salut de votre âme :
C'est pour vous de grâce un trésor :
Dites votre *Confiteor*.

Après la Confession, LE BEDEAU chante.

Gardez tous un silence extrême,
Le curé se dispose à vous parler lui-même :
Pour donner plus d'éclat à ses ordres derniers,
Il fait assembler ici les marguilliers.
Écoutez bien comme l'on sonne :
Du carillon tout Bellébat résonne ;
Il tousse, il crache, écoutez-bien ;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ chante d'un ton entrecoupé.

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de pasteur :
J'ai su boire, chanter, et plaire,
Toutes mes brebis contenter :

Mon successeur sera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU chante.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré.
Est-il pour nous une gloire plus grande?
L'auteur d'Œdipe est devenu curé.

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende, etc.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaisir Bellébat reconnaisse
De ce curé le digne successeur;
Il faut toujours dans la paroisse
Un grand poète avec un grand buveur.

(A Voltaire.)

Que l'on bénisse
Le choix propice
Qui du pasteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré, etc.

(Madame la marquise de Prie présente à Voltaire une couronne de laurier, et l'installe en chantant.)

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,
Et qu'on ne doit qu'à toi-même,
Reçois ce don précieux;
Je te le donne,
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANS de Bellébat chantent.

Dans cet auguste jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'amour;
Notre cœur te la donne,
Et zon, zon, zon, etc.

Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage ;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, etc.

(On annonce au coadjuteur ses devoirs.)

Du poste où l'on t'introduit
Connais bien toutes les charges ;
Il faut des épaules larges,
Grand'soif et bon appétit.

(On répète.)

Du poste, etc.

(On fait le panégyrique du curé, comme s'il était mort.)

UN CORYPHÉE chante.

Hélas ! notre pauvre saint,
Que Dieu veuille avoir son ame !
Pain, vin, jambon, fille ou femme,
Tout lui passait par la main.

LE CHŒUR.

Hélas, etc.

LE CORYPHÉE.

Il eût cru tarer les dieux
D'une puissance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé du vin vieux !

LE CHŒUR répète.

Il eût cru, etc.

LE CORYPHÉE.

Tout Courdimanche en discord
Menaçait d'un grand tapage ;
Il enivra le village,
A l'instant tout fut d'accord.

LE CHŒUR.

Tout Courdimanche, etc.

LE CORYPHÉE.

Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,

Un autre eût dit son bréviaire ;
Lui courait au vin d'abord.

LE CHŒUR.

Quand l'orage, etc.

LE CORYPHÉE.

Bon homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abstinence,
S'il prêchait la pénitence,
C'était un verre à la main.

LE CHŒUR.

Bon homme, etc.

DEUX JEUNES FILLES chantent.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les jeux, l'amour,
Suivent Voltaire en ce jour ;
Déjà nos mères
Sont moins sévères ;
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureuse terre,
C'est à Voltaire
Que tout est dû ?

LE CHŒUR.

Que nos prairies, etc.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit :
Un cœur sauvage
Par lui s'adoucit ;
Fille trop sage
Pour lui s'attendrit.

LE CHŒUR.

Que nos prairies, etc.

(Remerciment de Voltaire au curé.)

Curé, dans qui l'on voit les talens et les traits,
La gaieté, la douceur, et la soif éternelle

Du curé de Meudon, qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire est immortelle,
Vous avez daigné me donner
Vos talens, votre esprit, ces dons d'un dieu propice;
C'est le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à résigner.
Puisse votre carrière être encor longue et belle!
Vous formerez en moi votre heureux successeur:
Je serai dans ces lieux votre coadjuteur,
Partout, hors auprès de Brunelle.

LE CHŒUR.

Honneur et cent fois honneur
A notre coadjuteur!

(A monseigneur le comte de Clermont.)

Viens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnaisse
Pour le coq de notre paroisse;
Que ton frère, à son gré, soit le digne pasteur
De tous les peuples de la France;
Qu'on chante, si l'on veut, sa vertu, sa prudence:
Toi seul dans Bellébat rempliras nos désirs:
On peut partout ailleurs célébrer sa justice;
Nous ne voulons ici chanter que nos plaisirs:
Qui pourrait mieux que toi commencer cet office?

(A M. de Billy, son gouverneur.)

Billy, nouveau Mentor bien plus sage qu'austère
De ce Télémaque nouveau,
Si pour éclairer sa carrière,
Ta main de la raison nous montre le flambeau,
Le flambeau de l'amour s'allume pour lui plaire:
Loin d'éteindre ses feux, ose en brûler encor;
Et que jamais surtout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à la Peyronie
Le Télémaque et le Mentor.

(Au seigneur de Bellébat.)

Duchy, maître de la maison,
Vous êtes franc, vrai, sans façon,
Très-peu complimenteur, et je vous en révère.

La louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux ;
Allez, ne craignez rien des transports de ma lyre :
Je vous estimerai, mais sans vous en rien dire :
C'est comme il faut vivre avec vous.

(A M. de Montchesne.)

Continuez, monsieur : avec l'heureux talent
D'être plaisant et froid, sans être froid plaisant,
De divertir souvent, et de ne jamais rire ;
Vous savez railler sans médire,
Et vous possédez l'art charmant
De ne jamais fâcher, de toujours contredire.

(A Mme de Montchesne.)

Vous, aimable moitié de ce grand disputeur,
Vous, qui pensez toujours bien plus que vous n'en dites,
Vous, de qui l'on estime et l'esprit et le cœur !
Lorsque vous ne songez qu'à cacher leurs mérites.
Jouissez du plaisir d'avoir toujours dompté
Les contradictions dont son esprit abonde ;
Car ce n'est que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reste du monde.

(A Mme la marquise de Prie.)

De Prie, objet aimable et rare assurément,
Que vous passez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué, du frivole au solide !
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un philosophe et celui d'un enfant !
J'accepte les lauriers que votre main me donne :
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne ?
Vous connaissez Alain, ce poète fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de sa reine :
Il en reçut un baiser amoureux ;
Mais il dormait et la faveur fut vaine.
Vous me pourriez payer d'un prix beaucoup plus doux ;
Et si votre bouche vermeille
Doit quelque chose aux vers que je chante pour vous,
N'attendez pas que je sommeille.

(A M. de Baye, frère de Mme de Prie.)

Vous êtes, cher de Baye, au printemps de votre âge,
Vous promettez beaucoup, vous tiendrez davantage.
Surtout n'ayez jamais d'humeur;
Vous plairez, quand vous voudrez plaire :
D'ailleurs imitez votre frère :
Mais, hélas! qui pourrait imiter votre sœur?

(A M. le duc de la Feuillade.)

Vous avez, jeune la Feuillade,
Ce don charmant que jadis eut Saucourt,
Ce don qui toujours persuade,
Et qui plaît surtout à la cour.
Gardez qu'un jour on ne vous plaigne
D'avoir su mal user d'un talent si parfait;
N'allez pas devenir un méchant cabaret
Portant une si belle enseigne.

(A M. de Bonneval.)

Et vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux!
Vous écrivez souvent sous l'aimable de Prie,
Et vous avez des vers le talent gracieux;
Ainsi diversement vous passez votre vie
A parler la langue des dieux.
Partagez avec moi ce brin de ma couronne;
De Prie, aux yeux de tous, m'a promis encor mieux :
Ah! si ce mieux venait, je jure par les cieux
De ne le partager jamais avec personne.

(A M. le président Hénault.)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtisan :
En Apollon vous êtes mon confrère.
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire;
Vif sans emportement, complaisant sans fadeur,
Homme d'esprit sans être auteur,
Vous présidez à cette fête;

Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Les lauriers étaient faits pour ceindre votre tête ;
Mais vous n'en recevrez que des mains de l'amour.

(A MM. le marquis et l'abbé de Livry.)

Plus on connaît Livry, plus il est agréable ;
Il donne des plaisirs, et toujours il en prend ;
Il est le dieu du lit et celui de la table.
Son frère, en tapinois, en fait bien tout autant ;
Et sans perdre de sa prudence,
Lorsque avec des buveurs il se trouve engagé,
Il soutient mieux que le clergé
Les libertés de l'Église de France.

(A M. Delaistre.)

Doux, sage, ingénieux, agréable Delaistre,
Vous avez gagné mon cœur
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon estime envers vous à l'instant va paraître ;
Je vous fais mon enfant de chœur.
Montchesne, discrète et sage,
Accepte-moi pour directeur ;
Que ton mari soit bedeau de village,
Que de Bay soit carillonneur,
Et Duchy marguillier d'honneur.
Le président sera vicaire ;
Livry, des pains bénits sera dépositaire ;
Que l'abbé préside au lutrin,
Et qu'il ait même encor l'emploi de sacristain,
Venez, Bequet, venez ; soyez ma ménagère ;
Songez surtout à vous bien acquitter
Des fonctions d'une charge si belle ;
Et puissions nous l'un et l'autre imiter,
Moi, le curé; vous la jeune Brunelle !

LE CHŒUR chante.

Chantons tous la chambrière
De notre coadjuteur ;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraisser son pasteur.

Haut le pied, bonne ménagère ;
Haut le pied, coadjuteur,

LE COADJUTEUR chante.

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable, et sans humeur ;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroisse, et mon cœur.
Haut le cul, bonne ménagère ;
Haut le cul, coadjuteur.
L'évêque le plus austère,
S'il visitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagère,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHŒUR chante.

Honneur au dieu de Cythère,
Et gloire au divin Bacchus ;
Honneur et gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.
Haut le pied, bonne ménagère :
Que de biens sont attendus !
Des jeux l'escorte légère,
Sous ce digne successeur,
De la raison trop austère,
Délivrera notre cœur.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Célébrez votre bonheur.
Raison, dont la voix murmure
Contre nos tendres souhaits,
Par une triste peinture
Des cœurs tu troubles la paix.
Ils peignent d'après nature ;
Nous aimons mieux leurs portraits.

FIN DE LA FÊTE DE BELLÉBAT.

JULES CÉSAR.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

On a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces suivantes, quoiqu'elles ne soient que de simples traductions.

On pourra comparer *la Mort de César*, de Shakespear, avec la tragédie de M. de Voltaire, et juger si l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le siècle d'Élisabeth. On verra aussi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de Plutarque, et si M. de Voltaire doit autant à Shakespear qu'on l'a prétendu.

L'*Héraclius* espagnol suffit pour donner une idée de la différence qui existe entre le théâtre espagnol et celui de Shakespear. C'est là même irrégularité, le même mélange des situations les plus tragiques et des bouffonneries les plus grossières : mais il y a plus de passion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Espagnols ; plus d'extravagance dans Calderon et Vega, plus d'horreurs dégoûtantes dans Shakespear.

M. de Voltaire a combattu, pendant les vingt dernières années de sa vie, contre la manie de quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres grossiers, ont cru devoir y louer presque tout, et ont imaginé une nouvelle poétique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait absolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Ayant entendu souvent comparer Corneille et Shakespear, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance; j'ai choisi les premiers actes de *la Mort de César*, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, et le jugement de Shakespear, avec les pensées, le style et le jugement de Corneille. C'est aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de Shakespear; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers : ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poète en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais, pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de Shakespear, mais aucune traduction : on a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du *Maure de Venise*, Yago, au commencement de la pièce, vient avertir le sénateur Brabantio que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi Yago à la française :

« Je dis, monsieur, que vous êtes trahi, et que le Maure est « actuellement possesseur des charmes de votre fille. »

Mais voici comme Yago s'exprime dans l'original anglais :

« Tête et sang, monsieur, vous êtes un de ceux qui ne ser-
« viraient pas Dieu si le diable vous le commandait : parce
« que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de
« ruffens. Vous avez une fille couverte par un cheval de Bar-
« barie ; vous aurez des petits-fils qui hennironi, des chevaux
« de course pour cousins-germains, et des chevaux de manége
« pour beaux-frères.

LE SÉNATEUR.

« Qui es-tu, misérable profane?

YAGO.

« Je suis, monsieur, un homme qui viens vous dire que le
« Maure et votre fille font maintenant la bête à deux dos.

LE SÉNATEUR.

« Tu es un coquin, etc. »

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître Shakespear, et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le *Jules César* français, qui ne se trouvent dans le *César* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *César* est la plus fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poète ancien ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire ; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter ; c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.

ANTOINE, LEPIDE, } qui devinrent triumvirs, avec Octave César, après la mort de Jules César.

CICÉRON, PUBLIUS, POPILIUS, } sénateurs.

BRUTUS, CASSIUS, TRÉBONIUS, CASCA, LIGARIUS, DÉCIUS, MÉTELLUS, CIMBER, CINNA, } conjurés.

FLAVIUS ET MARULLUS, tribuns.

ARTÉMIDORE, de Cnide, devin; autre devin.

UN ASTROLOGUE.

UN HOMME DU PEUPLE ET UN SAVETIER.

CALPHURNIA, femme de César.

PORCIA, femme de Brutus.

UN DOMESTIQUE DE CÉSAR.

LUCIUS, l'un des domestiques de Brutus.

SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES, SUITE, etc.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIUS, MARULLUS, UN HOMME DU PEUPLE, UN SAVETIER.

FLAVIUS.

Hors d'ici ; à la maison ; retournez chez vous, fainéans : Est-ce aujourd'hui jour de fête ? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, sans les marques de votre profession ? Parle, toi, quel est ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monsieur, je suis charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir ? où est ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*En s'adressant à un autre.*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité..... pour ce qui regarde les bons ouvriers..... je suis.... comme qui dirait, un savetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je ? réponds positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monsieur ? mais j'espère que je peux l'exer-

cer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, raccommodeur d'ames.

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain salope?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monsieur! ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder? que veux-tu dire par là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet savetier? l'es-tu! parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, monsieur, je vis de mon alène : je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je suis un chirurgien de vieux souliers; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh, monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous fesons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS. Il parle en vers blancs.

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à son char,
Apportent des tributs au souverain du monde?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir, et sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, et toutes ses vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits, et sur les cheminées,

Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Trainait cent rois vaincus au pied du Capitole?
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre, et ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux! vous assemble aujourd'hui?
Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!
Lâches, retirez-vous; retirez-vous, ingrats:
Implorez à genoux la clémence des dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude.

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes;
Assemblez vos amis, et les pauvres surtout:
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(Le peuple s'en va.)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans;
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le Capitole, et moi par ce chemin;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux;
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses; CALPHURNIA, femme de César, PORCIA, femme de Brutus; DÉCIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, et UN ASTROLOGUE. Cette scène est moitié en vers, et moitié en prose.

CÉSAR.

Écoutez, Calphurnia.

CASCA.

Paix, messieurs, holà, César parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! mylord.

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, mylord?

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette source sainte,
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez; César parle, on obéit soudain.

CÉSAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE, avec une voix grêle.

César!

CÉSAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit; paix, encore une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule? j'ai entendu une voix plus claire que de la musique qui frédonnait César. Parle, quique tu sois, parle; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Quel homme est-ce là?

BRUTUS.

C'est un astrologue qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

CASCA, à l'astrologue.

L'ami, fends la presse, regarde César.

CÉSAR.

Que disais-tu tout à l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courses des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (En vers.)

Je n'aime point ces jeux; les défis, l'esprit d'Antoine,
Ne sont point faits pour moi : courez si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendresse,
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé : quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon visage;
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui même :
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévère et triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais parle-moi, Brutus; peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.

Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre à votre ombre ! Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées ;
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné ;
Ah, si du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que, me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

CASSIUS.

Écoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus ;
Pardonne : tu le sais, je ne suis point flatteur ;
Je ne fatigue point par d'indignes sermens
D'infidèles amis qu'en secret je méprise.
Je n'embrasse personne afin de le trahir :
Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.

(On entend des acclamations et le son des trompettes.)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris ?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi ?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône ?

BRUTUS.

Non, ami, non ; jamais, croique j'aime César.
Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain ?
Que ne t'expliques-tu ? que voulais-tu me dire ?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause ?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton sein,

Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
La gloire dans un œil et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, et brave le trépas;
Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais; je connais ta vertu,
Ainsi que je connais ton amitié fidèle.
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal!
Nous sommes nés tous deux libres comme César.
Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
Supporter la fatigue, et braver les hivers.
Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords,
« Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?
« Oseras-tu nager malgré tout son courroux? »
Il dit; et dans l'instant, sans ôter mes habits,
Je plonge, et je lui dis: « César, o[illegible]e suivre. »
Il me suit en effet, et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.
Bientôt j'entends César qui me crie, « au secours!
« Au secours! ou j'enfonce; » et moi, dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguste Enée,
Qui, dérobant Anchise aux flammes dévorantes,
L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,
J'arrachai ce César aux vagues en fureur:
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!
Il tonne, et Cassius doit se courber à terre,
Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!
Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
D'un grand accès de fièvre, et que dans le frisson,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.

Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints ; j'entendis ces soupirs,
Et cette même voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, disait : « *Titinius*,
« *Titinius*, *à boire!* » Une fille, un enfant,
N'eût pas été plus faible, et c'est donc ce même homme,
C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains !
Lui notre maître ! ô dieux !

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah ! Rome trop séduite
Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
Comme un vaste colosse ; et nous petits humains,
Rampans entre ses pieds, nous sortons notre tête
Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
Ah ! l'homme est quelquefois le maître de son sort :
La faute est dans son cœur et non dans les étoiles ;
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers ;
César ! Brutus ! eh bien ! quel est donc ce César ?
Son nom sonne-t-il mieux que le mien et le vôtre ?
Écrivez votre nom ; sans doute il vaut le sien :
Prononcez-les ; tous deux sont égaux dans la bouche :
Pesez-les ; tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare ;
Les démons évoqués viendront également.
Je voudrais bien savoir ce que ce César mange,
Pour s'être fait si grand. O siècle ! ô jours honteux !
O Rome ! c'en est fait ; tes enfans ne sont plus.
Tu formes des héros, et, depuis le déluge,
Aucun temps ne te vit sans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

CASSIUS continue, et dit :

Ah ! c'est aujourd'hui que Roume existe en effet ; car il n'y a de Roum (de place) que pour César.

CASSIUS achève son récit par ces vers.

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui se serait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi ; tu me chéris, je t'aime :
Je vois ce que tu veux ; j'y pensai plus d'un jour :
Nous en pourrons parler ; mais, dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours ; tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons ; je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Être un vil paysan, que d'être un sénateur,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCÈNE IV.

CÉSAR rentre avec tous ses courtisans; BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche ;
Il passe : il te dira, dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi
Combien l'œil de César annonce de colère ;
Vois tous ses courtisans près de lui consternés ;
La pâleur se répand au front des Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé ; tel que, dans nos comices,
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR, dans le fond.

Eh bien, Antoine !

ANTOINE.

Eh bien, César!

CÉSAR, regardant Cassius et Brutus, qui sont sur le devant.

Puissé-je désormais n'avoir auteur de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop: je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble romain qui t'est fort attaché.

CÉSAR.

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement; et dans son dur sourire,
Il semble se moquer de son propre génie:
Il paraît insulter au sentiment secret
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colère
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis, après tout, ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains; je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille:
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine et sa suite.)

SCÈNE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA, à Brutus.

César sort, et Brutus par la manche me tire;
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui : je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez ; ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! si je le savais, vous le demanderais-je?

(Cette scène est continuée en prose.)

CASCA.

Oui-dà? eh bien! on lui a offert une couronne, et cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*Il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi! on lui a offert trois fois la couronne?

CASCA.

Eh! pardieu oui, et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, et à chaque signe qu'il fesait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne?

CASCA.

Eh qui donc? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière;

c'était une pure farce, je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronet, et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté : mais, selon mon jugement, il aurait bien voulu le prendre. On le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé : il s'est évanoui, il est tombé par terre; et, pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait; il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable; il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut-mal; c'est vous et moi qui tombons; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous entendez par là; mais je suis sûr que Jules César est tombé : et regardez-moi comme un menteur, si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé, selon qu'il lui plaisait, ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA.

Jarni! avant de tomber, quand il a vu la populace si aise

de son refus de la couronne, il m'a ouvert son manteau, et leur a offert de se couper la gorge..... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assemblée : Messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable, je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste ?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

CASCA.

Oui ; il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi ?

CASCA.

Ma foi ! je ne sais, je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, se sont regardés en souriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens, sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir ?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes point d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi: Adieu tous deux.

(Le reste de cette scène est en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon ! qu'il est devenu brute !
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente et grossière ;
C'est la sauce, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous ;
Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi :
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez ; en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCÈNE IV.

CASSIUS, seul.

Brutus, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables :
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit, jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens :
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César :
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(Il sort.)

(Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.)

SCÈNE VII.

On entend le tonnerre, on voit des éclairs. CASCA entre, l'épée à la main; CICÉRON entre par un autre côté, et rencontre Casca.

CICÉRON.

Bonsoir, mon cher Casca. César est-il chez lui?
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes vous pas troublé quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes,
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Élever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;
Mais, jusqu'à cette nuit, je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICÉRON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble.
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux:
Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),
Un lion a passé tout près du Capitole;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir, sans brûler, la ville épouvantée.
Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit
A dans Rome, en plein jour, poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ces prodiges,

Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons ;
Et de vouloir sonder les lois de la nature.
C'est le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

CICÉRON.

Tous ces événemens paraissent effroyables ;
Mais, pour les expliquer, chacun suit ses pensées :
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au Capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICÉRON.

Bonsoir donc, cher Casca ; les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure ?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas ;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie
Ses messages de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier ! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens !
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.
Pourquoi ces yeux hagards et ce visage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfans qui prédisent !
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites ?
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore :
Et si je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts ;
Un insolent mortel dont les rugissemens
Semblent ceux du lion qui marche au Capitole ;
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux et ces affreux prodiges !

CASCA.

C'est César ; c'est de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh quoi donc ! les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères ?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.
Les Romains, dans nos jours ont donc cessé d'être hommes !

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi ;
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome, où déjà César règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même,
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
Il ne serait pas loup, s'il n'était des moutons.
Il nous trouva chevreuils quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome! et que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Êtes-vous un esclave? êtes-vous un Romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource:
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,

Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée ;
Allons ; car à présent dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, ensemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, sanglans et terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître :
C'est un ami.

SCÈNE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber serait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'est Casca, : je peux répondre de son zèle:
C'est un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit!-Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus, qui sut punir les rois :
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.

Allons, Casca ; je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains ; nous l'aurons tout entier,
Et deux mots suffiront pour subjuguer son ame.

CASCA.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, passera pour vertu.
Son crédit dans l'état est la riche alchimie,
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite.
Allons : il est minuit : et devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller et s'assurer de lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS ET LUCIUS, l'un de ses domestiques, dans le jardin de la maison de Brutus.

BRUTUS.

Ho, Lucius! holà! j'observe en vain les astres;
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius! debout; éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous, mylord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et, dès qu'il y sera tu viendras m'avertir.

(Brutus reste seul.)

Il faut que César meure — oui, Rome enfin l'exige. —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il, après tout, la nature de l'homme?
Oui; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y: nous allons l'armer d'un dard funeste
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.
Mais, quoi! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.
N'importe — on sait assez quelle est l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs;
Et quand elle est au haut, alors elle se montre;
Alors, jusques au ciel élevant ses regards,

D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
C'est ce que peut César : il le faut prévenir.
Oui, c'est là son destin, c'est là son caractère ;
C'est un œuf de serpent, qui, s'il était couvé,
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS rentre.

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet :
Mais, lorsque je cherchais une pierre à fusil,
J'ai trouvé ce billet, monsieur, sur la fenêtre,
Cacheté comme il l'est ; et je suis très-certain
Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t'en te reposer ; il n'est pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides ?

LUCIUS.

Je n'en sais rien, monsieur.

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

BRUTUS, décachetant le billet.

Ouvrons ; car les éclairs et les exhalaisons
Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*Il lit.*)
« Tu dors ; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome ;
« Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
« Es-tu Brutus encor ? peux-tu dormir, Brutus ?
« Debout ; sers ton pays ; parle, frappe, et nous venge. »
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils ;
Je les ai recueillis. On me parle de Rome ;
Je pense à Rome assez. — Rome, c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin ! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous venge.*
Tu veux donc que je frappe ; — oui, je te le promets,
Je frapperai : ma main vengera tes outrages ;
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien ; cours ouvrir ; quelqu'un frappe à la porte.

(Lucius va ouvrir.)

Depuis que Cassius m'a parlé de César,
Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accomplissement n'est qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
Qui dispute en secret avec cet attentat;
C'est la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frère est là qui vous demande.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, monsieur, sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs chapeaux jusques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages ;
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.
O conspiration ! quoi ! dans la nuit tu trembles !
Dans la nuit favorable aux autres attentats !
Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage ?
Va, ne te montre point ; prends le masque imposant
De l'affabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

SCÈNE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, MÉTELLUS, enveloppés dans leurs manteaux; TRÉBONIUS, en se découvrant.

TRÉBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(A part, à Cassius.)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS

Qu'il soit le bienvenu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius, Brutus.

BRUTUS.

Très-bienvenu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là c'est Cimber, et celui-ci, Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bienvenus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?
(Il lui parle à l'oreille; et pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.)

DÉCIUS.

L'orient est ici; le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIUS.

Pardonnez, monsieur ; déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le soleil est au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse ;
Mais ses traits à présent frappent au Capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons là les sermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs,
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout : hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie ;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon ?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause ?
Et quel autre serment que l'honneur, la parole ?
L'amour de la patrie est notre engagement ;
La vertu, mes amis, se fie à la vertu.
Les prêtres, les poltrons, les fripons, et les faibles,
Ceux dont on se défie, aux sermens ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise ;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron ? voulez-vous le sonder ?
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne fesons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent ;
Il gagnera des voix : on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence ;
Notre âge, jeune encore, et notre emportement,
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point ; ne lui confiez rien :
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence ;
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous servirait mal.

CIMBER.

César est-il le seul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive ;
Il est trop dangereux : vous savez ses mesures ;
Il peut les pousser loin, il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir : que César et lui meurent.

BRUTUS.

Cette *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante ;
On nous reprocherait la colère et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hachons les membres ;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César :
Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'est l'esprit de César.
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
Ah! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, et non pas avec rage ;
Fesons de la victime un plat digne des dieux,

Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, et non pas odieuse.
Nous serons médecins, et non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc-Antoine :
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains : je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas ! bon Cassius, ne le redoute point ;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre : il ne faut point qu'il meure :
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(On entend sonner l'horloge ; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes, mais le *costume* est observé ici comme dans tout le reste.)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au Capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions ;
Il ne méprise plus les revenans, les songes ;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion,
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DÉCIUS.

Ne crains rien ; si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes ;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes ;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans les filets on saisit les lions :
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le louerai surtout de haïr les flatteurs.
Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au Capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins ; au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous ?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber ; je le chéris ; il m'aime :
Qu'il vienne ; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît ; nous vous laissons, Brutus,
Amis, disposez-vous ; songez à vos promesses ;
Qu'on reconnaisse en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

Paraissez gais, contens, mes braves gentilshommes ;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins ;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome ;
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constans.
Adieu ; je donne à tous le bonjour, et partez.
(Lucius est endormi dans un coin.)
Eh, garçon ! Lucius ! — Il dort profondément,

Ah ! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées :
Nous sommes agités ; ton ame est en repos.

SCÈNE III.

BRUTUS, ET PORCIA SA FEMME.

PORCIA.

Brutus ! mylord !

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin ?
Que voulez-vous ? songez que rien n'est plus malsain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air est si malsain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus ! ah ! pourquoi vous dérober du lit ?
Hier quand nous soupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, pensif et soupirant,
Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais, en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
J'insistai, je pressai ; mais ce fut vainement :
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance ; et vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fîtes retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur
Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente mon ame.
Brutus, mon cher Brutus ! — ah ! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal ; c'est là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage ; et, s'il se portait mal,

Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je : ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi! vous êtes malade, et, pour vous restaurer,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu ;
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume !
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade ?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets ;
Et moi, par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien ! vous soupirez ! parlez ; quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages ?
Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raisons ?
Que voulaient-ils ?

BRUTUS.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
Parlez ; dans mon contrat est-il donc stipulé
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari ?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve ?
Et moi, ne suis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté ?
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine,
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah ! vous êtes ma femme,
Femme tendre, honorable, et plus chère à mon cœur
Que les gouttes du sang dont il est animé.

PORCIA.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets?
Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus;
Mais fille de Caton ; pourriez-vous bien douter
Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,
Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux?
Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance :
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit :
J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurais me taire!

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux! rendez-moi digne d'elle.
Écoute, écoute; on frappe, on frappe; écarte-toi.
Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie :
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCÈNE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS, courant à la porte.

Qui va là? répondez.

LUCIUS, en entrant et adressant la parole à Brutus.

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(A Lucius.)
Garçon, retire-toi. Eh bien! Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas! quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens, par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui, comme un exorciste, as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens; je le ferai: tu parles; il suffit.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE V.

Le théâtre représente le palais de CÉSAR. La foudre gronde, les éclairs étincellent.

CÉSAR.

La terre avec le ciel est cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours! César meurt; venez; on l'assassine.
Hola! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Mylord.

CÉSAR.

Va-t'en dire à nos prêtres
De faire un sacrifice, et tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne sortirez point,
César, vous resterez ce jour à la maison.

CÉSAR.

Non, non, je sortirai ; tout ce qui me menace
Ne s'est jamais montré que derrière mon dos;
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies ;
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison
Disent que l'on a vu des choses effroyables :
Une lionne a fait ses petits dans la rue :
Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts sont échappés ;
Des bataillons armés, combattant dans les nues,
Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéien ;
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux hennissaient, les mourans soupiraient ;
Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé sur nous.
César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on m'a dit qu'il est des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(Le domestique revient.)

Que disent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour :
En sondant l'avenir dans le sang des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.
(Il s'en va.)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César serait lui-même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je ; et le danger sait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée ;
Je suis l'aîné : je suis le plus vaillant des deux ;
Je ne sortirais point !

CALPHURNIE.

Hélas ! mon cher mylord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé ;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux ; faites-moi cette grâce.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCÈNE VI.

DÉCIUS entre.

CÉSAR, à Décius.

Ah ! voilà Décius ; il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant César.
Je viens pour vous chercher : le sénat vous attend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes compliments.
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.

(A part) (A part.)
Je ne peux (c'est très-faux), je n'ose. (encor plus faux)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Eh quoi ! César mentir !
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison ;
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté :
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat.
Mais César vous chérit; mais je vous aime, vous ;
Et, pour vous satisfaire, il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme : — elle a rêvé la nuit
Qu'elle a vu ma statue, en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang,
De vigoureux Romains accouraient en riant ;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des dieux :
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable ;
C'est une vision très-belle et très-heureuse :
Tous ces ruisseaux de sang sortant de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

CÉSAR.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi ;

Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire :
« Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
« Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. »
Ils diront tous : César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse ;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sottes terreurs,
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, et je vais au sénat.

SCÈNE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR.

Ah, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Soyez bienvenu, Publius.
Eh quoi! Brutus aussi, vous venez si matin!
Bonjour, Casca ; bonjour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.
Quelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.
(Antoine entre, et César continue.)
Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble César.

CÉSAR.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du sénat venez à ma maison :
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TRÉBONIUS. (A part.)

Je n'y manquerai pas..... Va, j'en serai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble,
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS, à part.

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.

(Ils sortent tous, et César reste avec Calphurnie.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente une rue près du Capitole. Un devin, nommé ARTÉMIDORE, arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.

ARTÉMIDORE, lisant.

« César, garde-toi de Brutus ; prends garde à Cassius ;
« ne laisse point Casca t'approcher ; observe bien Cinna ;
« défie-toi de Trébonius ; examine bien Cimber, Décius ;
« Brutus ne t'aime point ; tu as outragé Ligarius : tous ces
« gens-là sont animés du même esprit, ils sont aigris contre
« César. Si tu n'es pas immortel, prends garde à toi. La
« sécurité enhardit la conspiration. Que les dieux tout-
« puissans te défendent !

« Ton fidèle Artémidore. »

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.
Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.

Si César lit cela, ses jours sont conservés;
Sinon, la destinée est du parti des traîtres.

(Il sort, et se met dans un coin.)

(Porcia arrive avec Lucius.)

PORCIA, à Lucius.

Garçon, vole au sénat; ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire,
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un homme.
(A Lucius.)
Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au Capitole, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras.... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade.... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du Capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(Artémidore entre.)

SCÈNE IX.

PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

Approche ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est ?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais César est-il au Capitole ?

ARTÉMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute ?

ARTÉMIDORE.

Oui, puisse ce placet plaire aux yeux de César.
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame !
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à César ?

ARTÉMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait ; je sais ce que je crains.
Bonjour, madame, adieu : la rue est fort étroite ;
Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer ;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(Il sort.)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre..... Hélas ! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
Puissent les immortels hâter ton entreprise !
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait il écoutée ?

Ah ! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.
(A Lucius.)
Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus...
Que je suis très-joyeuse, et revole me dire...

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une rue qui mène au Capitole : le Capitole est ouvert. CÉSAR marche au son des trompettes, avec BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTÉMIDORE, et un autre devin.

CÉSAR, à l'autre devin.

Eh bien ! nous avons donc ces ides si fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTÉMIDORE, d'un autre côté.

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS, du côté opposé.

Trébonius par moi vous en présente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTÉMIDORE.

Lisez d'abord le mien ; il est de conséquence ;
Il vous touche de près ; lisez ; noble César.

CÉSAR.

L'affaire me regarde ? elle est donc la dernière.

ARTÉMIDORE.

Eh ! ne différez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS, à Artémidore.

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au Capitole.

POPILIUS, s'approchant de Cassius.

Écoutez, Cassius ;

Puisse votre entreprise avoir un bon succès !

CASSIUS, étonné.

Comment ! quelle entreprise ?

POPILIUS.

Adieu ; portez-vous bien.

BRUTUS, à Cassius.

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de succès, et de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle ; observons.

CASSIUS, à Casca.

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César sait tout, qu'allons nous devenir ?
Cassius à César tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA, à Cassius.

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit ; son visage est le même.

CASSIUS, à Brutus.

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Métellus commence, et que dès ce moment,
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

CINNA, à Casca.

Souviens-toi de frapper et de donner l'exemple.

CÉSAR s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.

Eh bien ! tout est-il prêt ? est-il quelques abus
Que le sénat et moi nous puissions corriger ?

CIMBER, se mettant à genoux devant César.

O très-grand, très-puissant, très-redouté César !
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses.
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prières, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé;
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;
Va, je te rosserai comme un chien, loin d'ici!
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER, en se retournant vers les conjurés.

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS, en baisant la main de César.

Je baise cette main, mais non par flatterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César; César, pardon!
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais:
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du Nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables;
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière: on y voit des mortels

Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister; et cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O César!

CÉSAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DÉCIUS, à genoux.

Grand César!

CÉSAR, repoussant Décius.

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA, levant la robe de César.

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frappe; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux; il marche en chancelant, tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps, le frappe comme à regret. César tombe en s'écriant :

Et toi, Brutus, aussi?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte,
Courons tous, et crions, Liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez Liberté.

BRUTUS, aux sénateurs et au peuple, qui arrivent.

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah, c'est vous, Publius ; allons, prenez courage,
Soyez en sûreté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laissez-nous ; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal ; vous êtes faible et vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre et de parler pour nous ;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

SCÈNE II.

Les Conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine ?

TRÉBONIUS.

Il fuit, interdit, égaré ;
Il fuit dans sa maison : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra ; l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien ! lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue : ainsi donc la mort est un bienfait ;
Ainsi César en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez ; baissons-nous sur le corps de César ;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude ;
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place :
Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
Crions à haute voix : Paix ! liberté ! franchise !

CASSIUS.

Baissons-nous, lavons-nous dans le sang de César.
(Ils trempent tous leurs épées dans le sang de César.)
Cette superbe scène un jour sera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théâtres,
César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce César si fameux, plus vil que la poussière !

CASSIUS.

Oui, lorsque l'on jouera cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

FIN DE JULES CÉSAR.

OBSERVATIONS

SUR

LE JULES CÉSAR DE SHAKESPEAR.

Voilà tout ce qui regarde la conspiration contre César. On peut la comparer à celle de Cinna et d'Émilie contre Auguste, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna et la délibération du second acte : on trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de César. On apporte son corps dans la place publique; Brutus harangue le peuple; Antoine le harangue à son tour; il soulève le peuple contre les conjurés : et le comique est encore joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite Antoine, Octave et Lépide, délibérer sur leur triumvirat et sur les proscriptions. De là on passe à Sardis sans aucun intervalle. Brutus et Cassius se querellent : Brutus reproche à Cassius qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a *des démangeaisons dans les mains*. On passe de Sardis en Thessalie; la bataille de Philippes se donne; Cassius et Brutus se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie, et par ses succès dans les arts et dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir, d'un côté, César s'exprimer quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de Lopez de Véga et de Calderon en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon, qu'on pourra comparer à l'*Héraclius* de Corneille; on y verra le même génie que dans Shakespear, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables,

des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de Gilles et du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement, les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux; secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le *César* de Shakespear, et j'avoue que, dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée, et son attachement à César, vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; et, malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier et barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; et César, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à César. Le ridicule est outré, mais il n'est point languissant; des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très-cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle, et les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des Médicis ou de celle de Louis XIV.

Malheureusement Lopez de Yéga et Shakespear eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs auteurs dramatiques, en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lopez et Shakespear; mais, n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid, avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* et *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* et *Athalie*, qui me paraissent être, de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse, sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore : il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespear, et plein de génie comme lui : mais le génie de Corneille était à Shakespear ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE :

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ ET TOUT MENSONGE.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Il s'est élevé depuis long-temps une dispute assez vive pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de Corneille, ou celui de Caldéron. N'ayant rien vu de satisfesant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de Caldéron, intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4° avant que le recueil de Caldéron parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant Don Gregorio Mayans y Siscar, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille et de celui de Caldéron ; et il découvrira au premier coup-d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspiration de Brutus et de Cassius après avoir lu celle de Cinna. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES.

PHOCAS.
HÉRACLIUS, fils de Maurice.
LÉONIDE, fils de Phocas.
ISMÉNIA.
ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.
CINTIA, reine de Sicile.
LISIPPO, sorcier.
FRÉDÉRIC, prince de Calabre.
LIBIA, fille du sorcier.
LUQUET, SABANION, } paysans gracieux ou bouffons.
MUSICIENS ET SOLDATS.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE :

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ ET TOUT MENSONGE.

FÊTE REPRÉSENTÉE DEVANT LEURS MAJESTÉS,

Dans le salon royal du palais.

PAR DON PEDRO CALDÉRON DE LA BARCA.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna : d'un côté, on bat le tambour et on sonne de la trompette; de l'autre, on joue du luth et du théorbe : des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier ; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la dernière. Les soldats crient : *Phocas vive!* Phocas répond : *Vive Cintia!* Allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia!* Alors les soldats et les dames crient de toute leur force : *Vive Cintia et Phocas!*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la musique chante ce couplet :

Sicile, en cet heureux jour
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main : « Nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux. » Ensuite cette belle reine, se tournant vers les spectateurs, leur dit : « C'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des compliments à un tyran. » La musique recommence alors, et on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit qui, comme on voit, est très à propos.

« Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudissemens, et je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez; et, quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

« Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai ni sur vous ni sur la Sicile la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

« J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime : c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père, je ne fus entouré que de serpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance, et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Élevé comme une brute, la nature

douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis : leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

« Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine : nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt, nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

« Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs et à moi : (ô sottes raisons d'état!) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infâme devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées; enfin les habitans, presque ensevelis sous leurs ruines, et demi-morts de faim, se soumirent à regret, et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu

pendant trente années ; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et mal propre peigne assez rarement.

« Me voilà à présent revenu en Sicile ; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour : ces deux raisons sont des propositions contraires ; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

« Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille : elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe ; et, si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres. La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains : on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

« Mais laissons cela, et passons à une autre aventure : elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable, car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On n'admire les historiens et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

« Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Ériphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisque en effet l'empire est dans la beauté ; elle fut dame de mes pensées : il y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

« Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Ériphile, que, ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver : elle prit le chemin des montagnes ; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert : mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du secours, et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Ériphile ; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant : elle crut l'intéresser davantage par cette confidence ; et, craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

« Cependant mon confident revenait avec du monde : l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Ériphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont point laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent ; l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

« Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse ; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines ; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent. »

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plus tôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles ; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA, *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos;

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix;

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(On entend ici une voix qui crie derrière le théâtre : **Meurs.**)

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants : quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas?

LIBIA, *derrière le théâtre,*

Meurs de ma malheureuse main,

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre : c'est une femme qui paraît belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du haut de la montagne.

Tu ne mourras pas, je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sûreté, reprends tes esprits.

CINTIA, à Libia.

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes, et des quarts-de-cercle: nous partageons entre nous deux le ciel et la terre: il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Étonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas: tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme; car, si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, fesons entendre encore nos instrumens.

(La musique recommence, et on chante encore.)

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

(Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphé lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius, fils de Maurice, et Léonide, fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne!

LÉONIDE.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(On entend alors le son des trompettes.)

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphyrs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu souvent, dans l'hiver, les gémissemens de la croupe des montagnes, sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées: mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre; c'est un tonnerre dans un temps serein; il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux, et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, ensemble.

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne, pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite? car, selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'âme à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir point appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car, d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger : ce nom seul laisse dans l'âme je ne sais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah! Léonide que tu penses à merveille!

HÉRACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages; regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible : c'est le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi : la moitié de la vie de l'âme, et quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'allégresse et la tristesse : elle blesse et elle guérit; c'est de la thériaque et du poison. Enfin elle est comme la langue; il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir?

HÉRACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous la liberté? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes; sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois?

CINTIA.

Quel est cet objet?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête!

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect!

CINTIA.

Quel horrible présence!

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très-irrésolue, et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous poison de deux de mes sens, l'ouie et la vue, avant de vous voir de mes yeux; je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je suis une femme, et rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? et, si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HÉRACLIUS.

Non, je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel; et, si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme?

HÉRACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien?

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre une de ses flèches.)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

(CINTIA, laissant tomber ses flèches et son carquois.)

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi, je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages, en revenant, s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA, en montrant Héraclius à Phocas.

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible ; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, aux deux sauvages.

Vous me faites souvenir de mon premier état : qui êtes-vous?

HÉRACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui j'ai su quelque chose de moi-même, et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LÉONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure : c'est là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui ; je la reconnais ; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, à Libia.

Eh bien! entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.)

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible?

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, ensemble.

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans le carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine.

(Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie:)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

(Tout le monde reste en suspens, en s'écriant:)

Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

(Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie: Phocas reste tout pensif.)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bonhomme vient de frapper Phocas.

PHOCAS, à Astolphe.

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? je ne cherche point à t'effrayer par des ri-

gueurs ; je te promets au contraire ma faveur et mes dons : lève-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est ni qui je suis : il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien ! vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux, je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang ; ce sera pour moi le comble de l'honneur de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie,

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HÉRACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr ?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS.

Ma valeur.

PHOCAS.

Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice?

(Tous deux ensemble.)

Oui.

PHOCAS, à Astolphe.

Dis, toi, qui des deux l'est?

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer que de vouloir que deux périssent pour en sauver un? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils; et pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ! qu'ai-je vu !

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où suis-je ? quand je suis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître ; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauvegarde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront sans toi quel est mon sang ; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature ; cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien ! je ne te donnerai point la mort, vieil insensé ; vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison, et cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

(Phocas renverse le vieil Astolphe par terre ; les deux jeunes gens le relèvent.)

HÉRACLIUS ET LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas : que gagnes-tu à le maltraiter ?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs.

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien: il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LÉONIDE.

Et moi quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourmens, le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah! c'est là aimer. Hélas! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(Les soldats les entourent.)

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'espèrent-ils ? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie est trop peu de chose, ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA, à Phocas.

Seigneur.....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas : Cintia et Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu de chose : je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune et le soleil, obéissent à ma voix.

(Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.)

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de Calderon.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainsi :

« Nous sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse est traitable..... J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec toi ! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur ; il était si intrépide avec Phocas ; il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ; enfin sa pitié envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. »

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime : c'est cette reponse de Phocas au sorcier Lisippo quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond :

« C'est ainsi qu'on juge ma valeur ; et en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. »

Phocas dit enfin au bonhomme Astolphe qu'il est content de lui et des deux enfans qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre : mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes.

« Car (dit Astolphe), puisque le son des instrumens les a fait sortir de notre caverne, il les attirera une seconde fois. »

On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant le sorcier persuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion, qu'on n'est sûr de rien dans ce monde, que la vérité est partout jointe au mensonge.

« Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout à l'heure un palais superbe, élevé au milieu de ces déserts sauvages : sur quoi est-il fondé? sur le vent: c'est un portrait de la vie humaine. »

Bientôt après Héraclius et Léonide reviennent au son de la musique, et Héraclius fait l'amour à Cintia à peu près comme Arlequin sauvage. Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrète horreur pour Phocas. Les paysans gracieux apprennent à Héraclius et à Léonide que Phocas est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas : ainsi la nature s'explique dans Léonide et dans Héraclius; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la musique : on répond en chantant à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs; le premier chœur dit : « On ne sait si leur origine royale est mensonge ou vérité. » Le second chœur dit : « Que leur bonheur soit vérité et mensonge. » Ensuite on leur présente à chacun une épée.

« Je ceins cette épée en frissonnant (dit Héraclius) : je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée ; que c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal : plusieurs la prennent comme un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche, s'ils savaient à quoi elle oblige. »

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait présent, « Tout cela est beau, dit-il, cependant je n'en suis point ébloui ; je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition. » L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de Maurice l'instinct du courage, et dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie et sans artifice ; et il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés ; ils se

prosternent tous deux à ses pieds, et les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfans. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds, et les baise encore ; avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide, au contraire, ne le remercie seulement pas. Phocas s'en étonne.

« De quoi aurais-je à te remercier ? (lui dit Léonide) ; si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit ; si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. »

Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia et Libia arrivent ; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève ; le prétendu ambassadeur parle ainsi :

« Le grand duc Frédéric sachant, ô empereur ! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia pour vous féliciter tous deux, vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte ; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire ; mais que s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer. »

PHOCAS.

Ne poursuis point, tais-toi ; tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse ; c'est assez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez ; ce palais n'a-t-il pas

des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS, à l'ambassadeur.

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDÉRIC.

Je ne demeurai que pour vous dire que la dernière raison des princes est de la poudre, des canons, et des boulets.

PHOCAS.

Eh bien! soit. — Que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique et des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins, et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bonhomme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur et une si grande majesté.)

LÉONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui paies fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puis-

qu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exi
dignes de notre naissance, nous apprendre à mani
armes ?

PHOCAS, qui entre doucement sur la pointe du pied pour les é

En vérité, Léonide parle très-bien, et avec un
orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deu
est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une cav
avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à *cette cofid*
généreuse? et, dis-moi, n'est-ce pas aussi une pitié bien
gnalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il c
naissait, et qui était en son pouvoir ! N'a-t-il pas égalem
pris soin de l'un et de l'autre ?

PHOCAS, derrière eux.

En vérité Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? Il a été compatissant e
vers l'un, tandis qu'il a été cruel envers l'autre. Il eût bi
mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de not
destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui r
gnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi, puisque tu prends son parti, tu me mets si for
en colère, que je suis près de....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi, vieux traître,
vieux tyran !

(Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.)

ASTOLPHE.

Ah ! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.)

ADOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(Phocas paraît alors : Cintia et le sorcier arrivent.)

PHOCAS, à Héraclius.

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(Léonide, relevé, s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être maladroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger : Phocas l'en empêche; et, doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia:)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais, dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir ; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice.

Comment le savez-vous ? (dit Héraclius.) C'est (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra ; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'assouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comment vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur le champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité

(Toutes deux ensemble.)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE.

Écoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Étonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS, dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice : il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout à l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement ; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi : allons, voyons si la nature se

fera reconnaître. Je viens pour leur parler : mais non ; il vaut mieux les épier avec prudence : il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien que ce songe finisse.

LÉONIDE, sans voir Phocas.

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi.

HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger : mais n'importe ; je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS, derrière eux.

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité, Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement ; je ne veux que régner, et je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins ; il soutiendra ma cause.

(Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.)

LÉONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas seul ; Mes inquiétudes, mes peines sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HÉRACLIUS, revenant.

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais,

ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE.

Cependant si Lidia m'a fait entendre, en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer. Mais quoi! je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination? Sans doute donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi resté-je en suspens?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(Léonide tire son poignard, Héraclius tire le sien, et Phocas, qui était endormi, s'éveille.)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HÉRACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux! je ne suis ni endormi ni éveillé; j'entends crier, Qu'il meure! j'entends crier, Qu'il ne meure pas! je confonds ces deux voix; aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler: il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HÉRACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un juge-

ment assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit par des cris étouffés que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS.

Eh, seigneur! quand je mets à vos pieds, non seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr!

HÉRACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(Il s'en va, et on le laisse aller.)

PHOCAS, quand Héraclius est parti.

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE. (A part.)

Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide: la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort ni vivant: chacun d'eux

prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est capable, et que si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice ; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur, qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre ; notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS, à Lisippe.

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia et les autres, à dire ce qu'elle savent de ces prodiges?

(Tous ensemble.)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ESMÉNIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(Tous ensemble.)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.)

PHOCAS.

Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain ; je dois vous laisser dans la situation où

vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu, des raisons de mon silence. (Il sort.)

PHOCAS.

Eh bien! tu t'en vas aussi?

(On entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(Libia et Cintia, derrière la scène, appellent Phocas.)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pas pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

(On entend derrière le théâtre.)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, dans le fond du théâtre.

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie.

(Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.)

PHOCAS, sur le devant du théâtre.

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun ne vient à mon secours.

(Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu; j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour savoir.... mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens savoir.... mais qu'aperçois-je?

HÉRACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peau.

LÉONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HÉRACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais? où était-il?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit: aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiemens des chiens: j'ai appelé, vous êtes venus; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bienvenus.

(Tous les chasseurs derrière le théâtre.)

Allons tous, allons tous; [illegible] les découvrirons ici.

(Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

(Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un en-

chantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LÉONIDE.

O ciel! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, et bien servis: que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit: soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des grâces que je te fais?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fau[illegible]

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi, je m'entends un peu.

(Le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.)

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir; mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS, à Héraclius.

Eh bien! ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout à l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien! c'est la vérité : et puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice; et je m'enorgueillis à ce point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable : c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le savoir?

HÉRACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il? Moi, ma dame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Nòn, Astolphe ne m'a rien dit, et moi, je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paie assez par ma mort ; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS, à Cintia.

Pour toi, je ne réplique rien ; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LÉONIDE, à Héraclius.

Arrête, ne le maltraite point sans raison ; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il ne l'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ? je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LIBIA.

(A part.)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(A Léonide.)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit ?

(Un des paysans grossiers.)

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de

sortir de ce profond abîme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret ; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius, c'est être le fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO, à Phocas.

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent ; il n'est plus temps de feindre : Léonide est votre fils, c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

(Tous les acteurs crient :)

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius !

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche : il est venu sur votre parole et sur la mienne ; il faut la tenir ; et, si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir ni de l'emprisonner.

PHOCÈS.

Eh bien ! pour vous et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres, faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS, aux gens de Phocas.

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père : je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant.

PHOCAS.

Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion !

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse ; que tous mes vassaux lui baisent la main et qu'ils disent à haute voix : Vive Léonide !

HÉRACLIUS.

O cieux, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

LÉONIDE.

(*La musique chante, Vive Léonide!*)

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois, en attendant, héritier de l'empire; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Ciel, favorisez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique recommence, et chante : Vive Léonide!* On entend de l'artillerie, des tambours, et des trompettes.)

PHOCAS, à Héraclius et à Astolphe.

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

CINTIA, qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste côte de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le sont tous), qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près des voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissemens. Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante : je vais enrôler du monde ; et pendant que ces vaisseaux répéteront leur salve d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis, malgré moi, avec mes gens.

(Ils suivent Phocas; Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient, *O cieux, ayez pitié de nous!* On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend : *A terre, à terre! aux armes, aux armes! guerre, guerre!*)

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de soldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDÉRIC, *grand duc de Calabre, descendant de son vaisseau.*

Prenons terre; formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés; qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables; que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre : je suis neveu de Maurice; sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi paierais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? surtout, lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile. Les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait;

et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

FRÉDÉRIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de destruction ! autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme ; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas : ce n'est point un poisson, car il ne nage pas : il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

HÉRACLIUS.

O cieux, ayez pitié de nous !

ASTOLPHE.

O cieux, nous implorons votre secours !

FRÉDÉRIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE, à Héraclius.

Je rends grâce au ciel, qui t'a délivré de la mer.

FRÉDÉRIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune ; ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous : et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheu-

reuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe. Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds; accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez vous de finir mes tourmens?

FRÉDÉRIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDÉRIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice : tes destins sont conformes aux miens; ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprends mes esprits; et plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

FRÉDÉRIC.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS.

C'est la vérité : mais je t'ai vu sans te voir.

FRÉDÉRIC.

Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré

comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déjà en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et quoique j'aie beaucoup souffert, ecoute-moi, je me reposerai en te parlant.

FRÉDÉRIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Écoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna...

(Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.)

Aux armes, aux armes! aux combats, aux combats!

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT de Frédéric arrivant sur la scène.

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à a hardiesse de votre débarquement.

FRÉDÉRIC.

On dit que c'est le premier bataillon, il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDÉRIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes soldats s'avancent avec audace.

(Les troupes de Phocas paraissent; les trompettes et les clairons sonnent la charge; la bataille se donne; on entend d'un côté, *Vive Phocas!* et de l'autre, *Vive Frédéric!* Puis tous ensemble crient : *Aux armes, aux armes! combattons, combattons.*)

HÉRACLIUS, l'épée à la main.

Suivez-moi, je connais tous les sentiers; si vous marchez de ce côté vous pourrez tout rompre.

CINTIA, paraissant armée à la tête des siens.

Non, vous ne romprez rien; c'est à moi de défendre ce poste.

HÉRACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois?

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins: je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici; vous voulez que je fuie: moi, fuir, et fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA, à Libia qui l'accompagne.

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

Parceque si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférens.

(Des voix s'élèvent au fond du théâtre.)

LES SOLDATS DE FRÉDÉRIC.

C'est par là qu'Héraclius a passé.

FRÉDÉRIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS, à Cintia.

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir, je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie et qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non; tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE, arrivant.

Tournez tête, soldats; ils ont forcé le passage que gardait Cintia; défendons sa vie; je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS se jetant sur Léonide.

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LÉONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(Ils combattent tous deux.)

HÉRACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je! O ciel, secourez-moi!

(On entend les tambours.)

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui, en brisant ton frein, brises les lois et le devoir; puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FRÉDÉRIC, à Héraclius.

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS tombe en sautant aux ennemis.

O ciel! ma vie est perdue!

HÉRACLIUS, courant sur lui.

C'est mon ennemi; qu'il meure!

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas!

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix, *qu'il meure! qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend, je suis toujours en doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, *qu'il meure!* et moi, *qu'il ne meure pas!* Tout est changé: c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

LÉONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(Libia, Frédéric et des soldats s'approchent.)

LIDIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre,

LÉONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

(Troupe de soldats.)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... Mais que vois-je?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS, à terre.

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son père; mais comment peut-il le croire?)

CINTIA.

Déjà tous ses gens sont en fuite, et les miens ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent :

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

Qu'il ceigne son front du sacré laurier!

Il doit régner; il est fils de Maurice.

(Les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.)

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric; il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes, c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FRÉDÉRIC.

Comment?

HÉRACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire; je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive pourvu qu'il n'use plus de sortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frère; nous fûmes élevés ensemble; qu'il soit mon frère encore,

LÉONIDE.

Je serai votre sujet soumis et fidèle.

HÉRACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(Les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient.)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FRÉDÉRIC.

Que ces applaudissemens finissent.

HÉRACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son régne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

FIN DE L'HÉRACLIUS ESPAGNOL.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR L'HÉRACLIUS DE CALDÉRON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de Shakespear, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de momens intéressans.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Caldéron et le *Jules César* de Shakespear, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *Mille et une Nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de Shakespear, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine Élisabeth; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Caldéron, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis : mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux Caldéron la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste; et sûrement il n'a rien pris ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Caldéron ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le tra-

vestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français, jusqu'au règne de Philippe V; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique : nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols, du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid*; il traduisit *le Menteur*, *la Suite du Menteur*; il imita D. Sanche d'Arragon. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Caldéron, il les ait insérés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond du sujet? Molière ne prit-il pas deux scènes du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, son compatriote et son contemporain?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Caldéron, mais il ne l'est pas que Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se fesait, quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille? et quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de Guilain de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Caldéron dans son examen, c'est que le peu de vers traduit de Caldéron ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un *original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu Caldéron en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur fesaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il surtout appelé l'*Héraclius* de Caldéron une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-

on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de Caldéron après sa mort, parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admiré en este raro ingenio fué que a ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Caldéron n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans Corneille? Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait Caldéron; il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies : tantôt ils fesaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'Écriture; mais ils sont chargés de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de son mariage.

Au reste il est très-inutile au progrès des arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers; ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art, si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnol et anglais : des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lopez de Véga lui-même, génie égal, pour le moins, à Shakespear. Voici comme il parle à peu près dans son épître en vers intitulée *Nouvel Art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins;
Nos aïeux étaient des barbares (1).

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit :
Il vit dans le mépris et meurt dans l'indigence (2).

(1) Mas come le servieron muchos barbaros
Que enseñaron el vulgo a sus rudezas?
(2) Muere sin fama y galardon.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous quatre verroux (1)
Sophocle, Euripide, et Térence.
J'écris en insensé; mais j'écris pour des sous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce de théâtre; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez et de Shakespear était d'être comédiens : mais Molière était comédien aussi; et, au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût : si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du Pont-Neuf et le second livre de Virgile. Les chantres du Pont-Neuf seraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût, Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur; et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus, et pater, et res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième, et le sixième livre de Virgile, et les sauront par cœur, soyez sûrs que ce sont là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Palerme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

(1) Encierro los preceptos con seis llaves, etc.

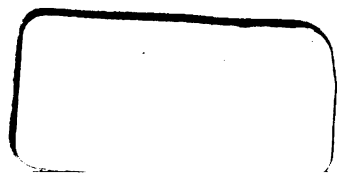
FIN DU SIXIÈME VOLUME DU THÉATRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Le Dépositaire. Préface. 1
Le Dépositaire, comédie de société 5
Variantes. 87
Socrate. Préface de M. Fatema, traducteur. 92
Socrate, drame. 95
Samson. Avertissement. 130
Prologue 131
Samson, opéra. 135
Tanis et Zélide ou les Rois Pasteurs. Avertissement. . . 165
Tanis et Zélide, tragédie-opéra. 167
La Princesse de Navarre. Avertissement. 197
Prologue de la fête pour le mariage de M. le Dauphin. . 199
Nouveau Prologue 201
La Princesse de Navarre, comédie-ballet. 203
Divertissement qui termine le spectacle. 266
Le Temple de la Gloire. Préface. 270
Le Temple de la Gloire, opéra 273
Variante 302
Pandore, opéra. 311
Le baron d'Otrante. Avertissement des éditeurs de Kehl. 336
Le Baron d'Otrante, opéra buffa. 339
Les deux Tonneaux, esquisse d'un opéra comique . . . 357
La Fête de Bellébat. Avertissement des éditeurs de Kehl. 382
La Fête de Bellébat. 383
Jules César. Avertissement des éditeurs de Kehl 401
Avertissement du traducteur 402
Jules César, tragédie de Shakespear. 405
Observations sur Jules César 451
L'Héraclius Espagnol ou la Comédie fameuse. Préface du traducteur. 455
L'Héraclius espagnol ou la Comédie fameuse 457
Dissertation du traducteur sur l'Héraclius de Caldéron . 506

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PL
55

AUG 17 1959